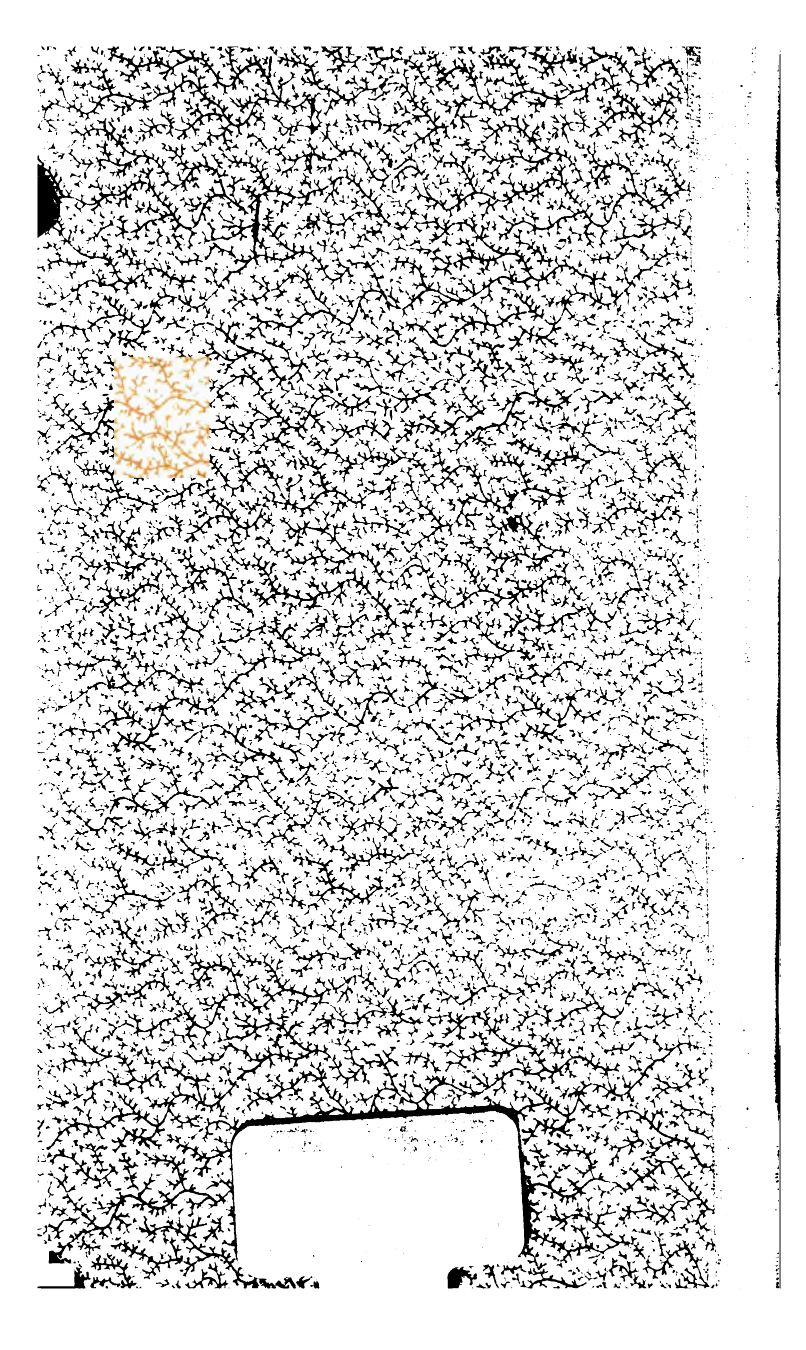
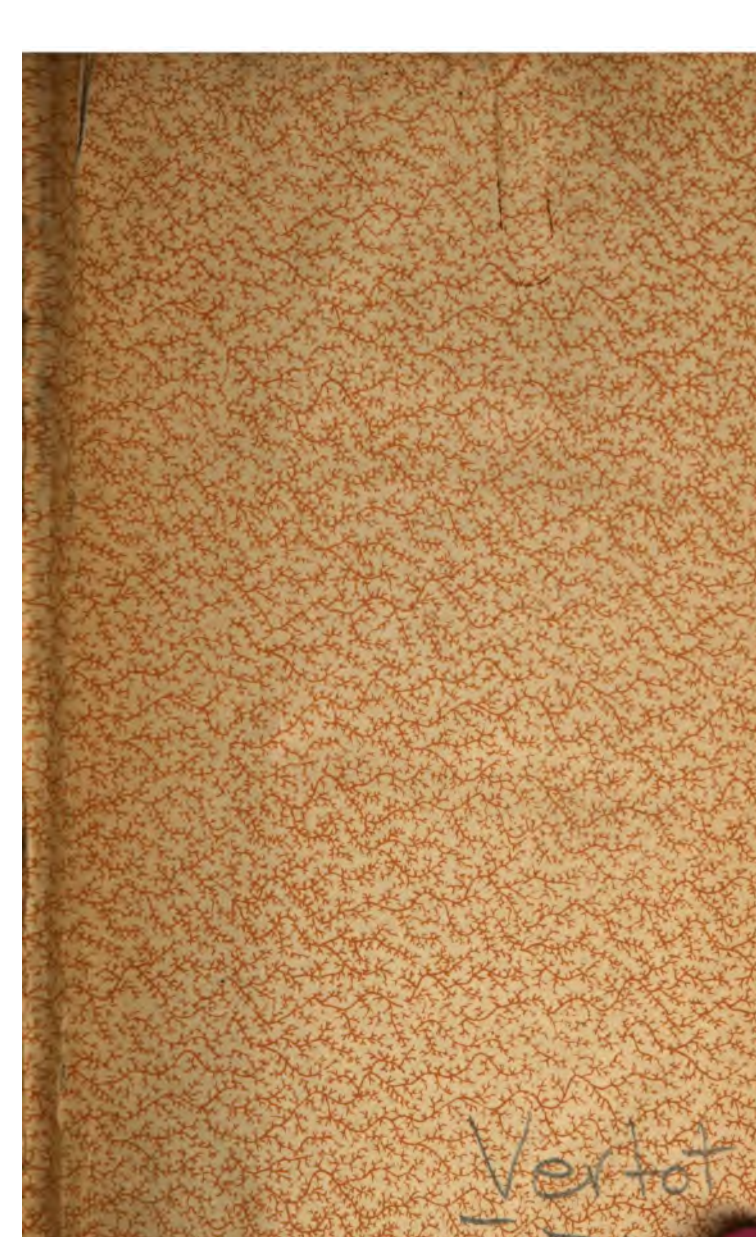
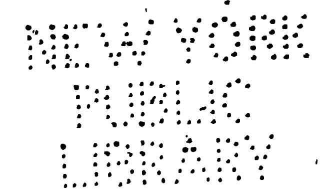



Vertot
– BY



HISTOIRE

DES CONJURATIONS

ET

DES RÉVOLUTIONS

DE

PORTUGAL.

HISTOIRE

DES RÉVOLUTIONS

DE

PORTUGAL,

René Aubert

PAR L'ABBÉ DE VERTOT;

CONTINUÉE JUSQU'AU TEMS PRÉSENT,

Enrichie de Notes Historiques et Critiques, d'une Table Historique et Chronologique des Rois de Portugal, et d'une Description du

BRÉSIL,

PAR LOUIS DE BOISGELIN,

CHEVALIER DE MALTHE.

Hos viriathus agit, Lusitanumque Remotis
Extractum Lustris, primo Virialthus in ævo,
Nomen Romanis factum mox nobile damnis.

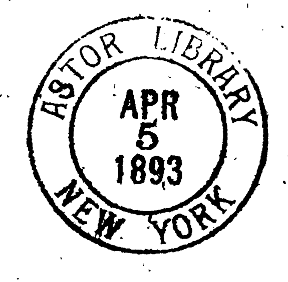
SILIUS Ital. *de Bell pun.* Lib. 3.

A LONDRES,

Imprimé par et pour R. JUIGNÉ, 17, Margaret street, Cavendish square.

Se vend chez B. Dulau, et Co. Soho square; Longman, Hurst, Rees, and Orme, Pater-noster-row; Boosey, Old Broad street, Royal-Exchange; Law, Ave-maria lane; de Conchy, New Bond street, et Didier, St. James' street.

1809.


ASTOR LIBRARY
APR
5
1893
NEW YORK

PRÉFACE.

L'ÉTUDE de l'histoire moderne, trop long-tems négligée dans les écoles publiques, commence enfin à y être introduite comme elle auroit dû toujours l'être. Aujourd'hui, même en Angleterre, elle constitue, et avec raison, une des principales branches de l'éducation.

Parmi les livres les plus propres à rendre la lecture de l'histoire aussi agréable qu'instructive, on distingue particulièrement l'*Histoire des Révolutions de Portugal, par l'Abbé de Vertot* : l'intérêt général qu'inspire la situation du Portugal, fait rechercher plus que jamais cet excellent ouvrage, et fait naître le regret qu'il ne soit pas continué jusqu'à nos jours.

Laissant à d'autres cette tâche si difficile à remplir, et ne voulant pas entreprendre au-dessus de nos forces, nous ne nous proposons que de donner les annales de Portugal, depuis la *guerre d'Acclamation* jusqu'à la bataille de Veïmera, nous nous bornons même aux évènemens les plus remarquables, et ne nous arrêtons que sur ceux qui amènent et produisent les révolutions. On verra que nous nous sommes

surtout attaché à faire connoître le caractère des princes qui ont occupé le trône : les talens des ministres qui l'ont défendu, et les qualités de ceux qui l'ont attaqué. Quant à la révolution qui menace aujourd'hui de renverser à jamais ce même trône, les événemens qui l'ont préparée, et ceux qui en ont arrêté les progrès sont si récens et si connus, que nous croyons inutiles d'en mettre les détails sous les yeux de nos lecteurs.

Notre respect pour Vertot est poussé si loin, que ce n'est pas sans peine que nous nous sommes décidé à interrompre sa narration par quelques notes.

Cet écrivain n'ayant pas parlé de tous les rois de Portugal qui ont régné antérieurement à la révolution qu'il décrit, nous avons cru devoir présenter à nos lecteurs, pour remplir ce vide, une table chronologique et historique des rois de Portugal, depuis Henri de Bourgogne comte de Portugal, jusqu'à Jean IV duc de Bragance.

Vertot n'ayant aussi cité dans les notes de son livre que les noms des auteurs dans lesquels il a puisé, nous avons fait un catalogue raisonné, historique et critique, non-seulement des ouvrages écrits par la plupart de ces mêmes auteurs, mais encore des livres les plus impor

tans qui ont paru depuis sur l'histoire de Portugal ou de ses colonies.

Le passage de la famille de Bragance au Brésil, jette un si grand intérêt sur ce pays, que nous avons imaginé d'en donner une description, très-abrégée à la vérité, mais telle que le comportoient les limites de notre ouvrage, et nous publions pour ceux de nos lecteurs qu'elle ne satisferoit pas, une liste des principaux auteurs qui ont parlé plus en détail de cette belle partie du nouveau monde.

Nota.—On s'apercevra bien sans doute du changement d'écrivain par celui du style; cependant pour échapper plus sûrement encore au soupçon de Plagiat, nous croyons devoir remarquer que le texte qui nous est propre commence à la mort d'Alfonse II, c'est-à-dire à l'année, 1683.

CATALOGUE

Raisonné, Historique et Critique des principaux ouvrages écrits sur l'Histoire de Portugal.

Résendius (André ou Louis André) Jean III lui confia l'éducation des princes ses frères. Ses deux ouvrages, *de Antiquitatibus Lusitaniæ* (imp. à Evora 1593 in fol.) et *Deliciæ Lusitano-hispanicæ*, sont bons et recherchés. Son frère Garcias est auteur d'une histoire de Jean III in fol. écrite en Portugais.

Vasconcellos (Antoine) est connu entr'autres, par l'ouvrage qui a pour titre *anacephalosis id est summa capita actorum regum Lusitaniæ*, ouvrage estimé.

Texeira. (Joseph) il avoit suivi le parti du roi Don Antoine et s'étoit retiré, avec lui en France, où il jouit de la faveur de Henri III et de Henri IV. son ouvrage *de Portugaliæ ortu* est peu estimé.

Faria (de Souza Emmanuel) né en 1610 mort en 1659. Il raconte les faits plutôt en orateur qu'en historien, il s'épuise en harangues, en réflexions ; il traite avec la même importance les grands et les petits événemens. Ses héros sont toujours des héros et jamais des hommes. Son ouvrage principal est divisé en 3 parties. La 1re contient l'histoire de l'ancienne Lusitanie ; la 2de les conquêtes des Portugais dans l'Asie et dans l'Afrique orientale : la 3me les guerres entreprises dans la partie de l'Afri-

que située vis-à-vis de l'Andalousie et le royaume des Algarves. Cet ouvrage exact et curieux a été traduit en Italien, en François et en Anglois. L'histoire de Portugal du même auteur conduite jusqu'au règne du cardinal Henri, a été imprimée plusieurs fois. La meilleure édition est de 1730 in fol. avec une continuation.

Brito (Bernard de) Cistercien, historiographe du Portugal, né en 1569, mort en 1612. On a de lui 1°. *Monarchia Lusitana* 7 vol. in fol. Lisb. 1597—1612. C'est une histoire de Portugal qui remonte jusqu'au Comte Henri. Elle est écrite avec élégance. Les pères Antoine et François Brandhamo ses confrères l'ont poussée jusqu'à Alfonse III. Brito n'est auteur que des deux premiers volumes. 2°. Il est auteur des *éloges des rois de Portugal* avec leurs portraits. 3°. *D'une géographie ancienne du Portugal*. Il y a eu un *François* de Brito différent de *Bernard* de Brito qui a écrit *Guerra Brasilica* imp. 1675, 2 vol. in fol. Lisbonne.

Brandhamo et son continuateur n'ont décrit que les événemens passés en Portugal, depuis l'usurpation de Philippe II jusqu'à la révolution, et les suites sous Philippe IV.

Birago, de l'ordre de Malte, a travaillé sur la même matière. Lorsque Brandhamo veut être simple, il est sec et n'est qu'un gazetier.

Birago a plus d'esprit, son style est plus soutenu; ses réflexions sont vives et ingénieuses, il peint, il intéresse: à peine son ouvrage parut-il, qu'il fut traduit dans toutes les langues de l'Europe. Les ouvrages de Birago et de Brandhamo, écrits originairement en Italien, ne sont pas exempts d'enflure dans le récit des plus

petites choses, et de *Concetti* plus ridicules encore dans l'histoire que dans tout autre ouvrage.

D'Eryceira (Don Fernando Louis de Menesès comte) est l'auteur du livre intitulé *Portugallo restorado* ; il contient les causes, les progrès les suites de la révolution, jusqu'à la paix que la Castille fut obligée de faire avec le Portugal en 1668. Cet ouvrage est écrit en Portugais avec toute la délicatesse, la force et l'énergie dont cette langue paroît susceptible. Les détails dans lesquels il descend, intéressans pour les contemporains, et pour quelques-uns de ses compatriotes, le sont fort peu pour les étrangers ; aussi on peut regarder son livre plutôt comme un recueil d'excellens matériaux pour écrire une histoire, que comme une histoire régulière. Le Journal-étranger de 1757, donne le catalogue des nombreux ouvrages du comte D'Eryceira.

Alegrette (comte d') il a écrit la vie de Jean II en latin avec une élégance et une pureté digne du siècle d'Auguste. Dans sa diction il est serré, mais net, plein sans être diffus ; dans le cours de son ouvrage on ne perd jamais de vue le héros principal ; les caractères des personnages qu'il introduit sur la scène, sont naturels et variés.

Barros (Jean de) né en 1496, mort en 1570. Cet écrivain qui passe pour le Tite-Live du Portugal et qui vivoit dans le tems des premières conquêtes des Portugais dans l'Asie s'exprime à la vérité avec beaucoup de simplicité, mais ce n'est pas la simplicité noble et nerveuse du comte d'Allegrette, l'ouvrage de Barros divisé en décades n'a été imprimé qu'en partie, il est à remarquer que la plupart de ceux qui ont

écrit sur les Indes, n'ont fait que le traduire et presque toujours d'une manière bien inférieure à la sienne. Ce sont de foibles copies d'un assez bon original. Possesin et le président de Thou font de grands éloges de Barros. La Boulaye-le Goux dit que son histoire de l'Asie et des Indes est plutôt du papier barbouillé, qu'un ouvrage digne d'être lu. Il ne faut prendre, ni les louanges ni la critique à la lettre ; quoiqu'il en soit, divers auteurs ont continué son livre divisé en décades. Barros publia lui-même la 1re en 1552, la 2de en 1563, la 4me ne vit le jour qu'en 1615, par les ordres de Philippe III. qui fit acheter le manuscrit des héritiers de Barros. Les autres décades à commencer de la cinquième jusqu'à la 13me ne sont plus de Barros. La meilleure édit. de cet ouvrage, est celle de 1736, 3 vol. in fol. Lisbonne. Alfonse Ulloa l'a tractuit en Espagnol.

Du Jarry (le père) jésuite, est peut-être celui qui a le moins profité du travail de Barros. Aussi trouve-t-on dans son histoire des Indes orientales, des faits que Barros avoit ignorés ou du moins négligés, quoique singuliers et curieux. L'objet principal de l'ouvrage de ce jésuite, est le progrès de la religion parmi les idolâtres. Il ne manque à l'auteur, que de l'ordre et du goût. Il peint vivement et pense avec force.

Lafitau (Joseph François) il a publié une *histoire des découvertes et des conquêtes des Portugais dans le nouveau monde.* Imp. Paris 1733, 2 vol. in-4to. et 1734, 4 vol. in-12o. elle est exacte et assez bien écrite. C'est le contraire de l'histoire de l'abbé Raynal

Mariana (Jean) mort en 1634, agé de 87 ans.

en faisant l'histoire d'Espagne, il a fait en même-tems celle de Portugal, on pourroit même dire à la rigueur qu'il a écrit celle du monde entier. Malgré les détails minutieux et quelquefois inexacts que l'on rencontre dans son histoire d'Espagne, son imagination vive, féconde et variée, son style coulant, sententieux, le feront toujours regarder comme un des premiers écrivains de son tems et de sa nation. La meilleure édition Espagnole de son histoire est celle de Madrid, 1698, 2 vol. in fol.

Quien de la neuville (Jacques), né en 1647, mort en 1728, a écrit l'histoire de Portugal en 2 vol. in-4to. 1700, chez Anisson impri. royale.

Son travail finit l'an 1521. L'auteur a supprimé un grand nombre de faits importans et a passé légèrement sur beaucoup d'autres qui ne le sont pas moins. Son ouvrage d'ailleurs estimé, lui mérita une place à l'accadémie des inscriptions de Paris et une pension de 1500 livres. Tour. du Roi de Portugal, payable en quelque lieu qu'il fût.

Clède (M. de la) sécretaire du maréchal de Coigny. Il a donné une *nouvelle histoire de Portugal*, en 2 vol. in-4to. imprimrée 1730 et 1735, en 9 vol. in 12o. elle va jusqu'à la paix signée en 1668, entre les Portugais et les Espagnols. On trouve à la fin ensuite une simple récapitulation des faits principaux arrivés depuis cette époque jusqu'en 1713. La Clède reproche dans sa préface à M. le Quien de la neufville d'avoir supprimé comme nous l'avons dit ci-dessus un grand nombre de faits importans, et d'avoir passé légèrement sur beaucoup d'autres ; et accuse l'abbé de Vertot d'avoir écrit la fameuse révolution de 1640 avec plus d'agré-

ment que de fidélité, quant au mérite de son propre ouvrage le plus bel éloge que l'on puisse en faire est de dire que les Portugais le regardent en général comme la meilleure histoire de leur pays écrite dans une langue étrangère.

Les personnes qui désireront connoître plus particulièrement les auteurs qui ont écrit sur l'histoire de Portugal, pourront consulter la *méthode pour étudier l'histoire* de Langlet du Fresnoi, et le volume de l'histoire universelle qui traite du Portugal, où l'on trouve dans les notes les noms des auteurs et des ouvrages d'après lesquels on rapporte les faits que l'on décrit. Malheureusement cette histoire finit à la paix d'Utrecht. Les Portugais ont publié assez nouvellement deux ouvrages sur l'histoire de leur pays. Les Anglois qui ont voyagé dans ce royaume entre autres les Springel, les Murphy, les Link, en ont donné des détails fort précieux, et leurs ouvrages jouissent d'une réputation méritée, mais nous engageons surtout à lire *l'état du Portugal* par Dumourier, ouvrage excellent par plusieurs rapports, et dont nous avons fort souvent fait usage, il doit cependant être lu avec quelque précaution, même l'édition in-4to. imprimée à Hambourg, en 1797.

Aujourd'hui que l'auteur connoît mieux les Anglois et leurs ressources, on aime à croire qu'il n'est plus persuadé que* " cette descente en " Angleterre, si souvent préparée par le gou- " vernement François, si souvent détournée par " l'argent et les intrigues du cabinet de St. " James, s'exécutera dès que les François le vou- " dront avec opiniâtreté; et que la paix seule peut

* Préface de l'état du Portugal, pag. xvii.

" détourner ce coup qui écrasera l'Angleterre
" et y amènera une révolution pareille à celle
" de France." Et aujourd'hui qu'il connoît encore mieux les bienfaits des Anglois que leurs ressources, on se flatte qu'il ne croit plus* *qu'ils insultent en obligeant* et qu'il sera le dernier à vérifier ce qu'il avance: *qu'ils font des ingrats par leur façon de rendre service.*

* Etat du Portugal, pag. 267.

Noms des principaux auteurs qui ont écrit sur le Brésil.

PORTUGAIS.

Vandelli (Dominicus) Hist. Nat. Botanique.
Andrada (D). Hist. Nat. minéralogie, Diamans,†
Vasconcellos. Hist. Générale.
Berredo. Hist. Générale.
Da Cunha de Azéredo *Continho,* évêque de Fernambuco. Hist. et Commerce avec l'Angleterre.

ALLEMANDS.

Faber (Ulicus) Description Générale et Voyages.
Schmidel (Huldericus) Description Générale et Voyages.
Staduis (Joanes) Hist. Générale et Voyages.
Nieuhof (Johan) Description Générale et Voyages.

† On trouve aussi (37 vol. n. 421, p. 199—201 Philos. Transact.) a letter concerning Diamonds lately found in Brazil, par *Jacob de Castro Sarmento.*

Shneider (Johann Gottlop) Hist. Nat. Zoologie.
Marcgraf (George) Saxon. Hist. Nat. Générale.

FRANÇOIS.

Lérius (Joanes) Description Générale, Voyages.
Condamine (Charles Marie de la) Description partielle, Voyages.
Froger (F.) Description partielle et Voyages.

HOLLANDOIS.

Baro (Roulox) Description partielle et Voyages.
Piso (Guilielmus) Hist. Nat. Botanique.

ANGLOIS.

Knirel. Description Générale et Voyages.
Lindley (Thomas) Description partielle et Voyages.

On trouve aussi des détails intéressans sur le Brésil dans l'*histoire générale des voyages.* Nous nous sommes servi de la dernière édition publiée par M. de la Harpe pour les animaux et plantes dont nous parlons. Pinkerton et surtout Mantele sont nos guides dans ce que nous disons de la division du Brésil, de ses gouvernemens, de sa population, de ses villes et de son commerce. Nous suivons monsieur d'*Andrado* (mémoire sur les Diamans du Brésil,) dans ce que nous rapportons des mines de diamans du Brésil. Nous avons aussi consulté l'abbé Raynal et Dumourier.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

Depuis Henri de Bourgogne, Comte de Portugal,

ROIS ET REINES.	ANNÉES DE LEUR naissance	mariage	couron.	mort	ENFANS.
Henri de Bourgogne, Comte de Portugal. Thérèse, fille naturelle d'Alfonse VI, Roi de Castille.	vers 1060	1094 ou 1095	fait comte le jour de son mariage.	1112	Alfonse Ier. Roi Thérèse Urraque.
Alfonse Henriquez, Ier. Roi, avec sa mère Thérèse jusqu'en 1128. Malfalde, ou Mathulde, fille d'Amedée II, Comte de Maurienne et de Savoie.			1112	1185	Henri mort jeune Sanche Roi suc. Jean Mafalde Urraque Thérèse appelée ensuite Mathilde

DES ROIS DE PORTUGAL.

jusqu'à Jean IV, Duc de Bragance, Roi de Portugal.

ALLIANCES.	ÉVÉNEMENS REMARQUABLES.
Ferdinand Nuguez, seigneur Portugais. Bermond Paez, Comte de Trasmare, un fils naturel.	Henri venu au secours d'Alfonse VI, Roi de Castille et de Léon, contre les Maures, reçut pour récompense de ses services la main de Thérèse fille naturelle d'Alfonse qui le fit en même temps Cte. du canton de la Lusitanie située entre le Douro et le Minho, il établit sa résidence à Guimarens sur la rivière d'Ave, il enleva aux Maures Viseo, Lamego, Brague et Coïmbre.
Première femme d'Alfonse II, Roi d'Aragon. Ferdinand II, Roi de Léon. En première noce Philippe comte de Flandres. En seconde noce Eudes III, duc de Bourgogne.	1139, Bataille de Campo Ourique appelée depuis Cabeza de Reis (tête de Roi). Alfonse en mémoire de cinq Rois Maures qu'il vainquit ce jour-là mit cinq petits écus dans ses armes. 1143 ou 1147 les états assemblés à Lomego, confirment à Alfonse le titre de Roi que lui avoit donné son armée sur le champ de bataille du Campo Ourique et établissent les lois fondamentales touchant la succession à la Couronne. (V. Vertot.) 1147 fondation (selon quelques auteurs) des ordres militaires de l'Aile et d'Avés. Celui-ci n'a pris la forme qu'il a conservée depuis qu'en 1162.

ROIS ET REINES.	ANNÉES DE LEUR naissance	mariage	couron.	mort	ENFANS.
Sanche I. Dona Douce, fille de Raymond Bérenger IV, comte de Barcelone et roi d'Aragon.	1154		1185	1211 La Clede. 1212 Ferreras.	Alfonse Roi suc. Ferrand ou Ferdinand D. Pedre Dona Theresa Mafald ou Mahaut Sancie, Abbesse de Larvan Blanche Berengère.
Alfonse II, dit le gros. Urraque, fille d'Alfonse III, roi de Castille.	1185	1207	1211	1223	Sanche Roi suc. Alfonse Roi Ferdinand Vincent Léonore.
Sanche II, dit *Capel* parce que sa mère, lui avoit fait prendre l'habit monastique.	1208		1223	1248	
Alfonse III. Mathilde Dammartin, Comtesse de Boulogne-sur-mer et veuve de Philippe Hurepel, fils du roi Philippe-Auguste, répudiée en 1254. Beatrix de Gusman, fille naturelle du Roi de Castille.	1210	1238	1248	1279	Denis Roi suc. D. Alfonse D. Ferdinand D. Vincent D. Blanche Constance Blanche

ALLIANCES.	ÉVÉNEMENS REMARQUABLES.
Jeanne, fille de Beaudouin, Empereur de Constantinople. Aurembiax, comtesse d'Urgel. Alfonse IX, roi de Léon.	1147 ou 1148 prise de Lisbonne. Coïmbre alors résidence des Rois. 1203 prise d'Elvas.
Waldemar, Roi de Danemarc.	
	1217 grande victoire remportée sur les rois Maures de Cordoue et de Badajos.
Waldemar, prince de Danemarc. Il épousa ou plutôt il eut pour concubine Dona Mencia, fille de Lopez Diéz de Haro, et de Dona Urraque, fille naturelle d'Alfonse III, Roi de Castille.	1245 le Roi Sanche excommunié par le pape quitte le royaume et meurt à Tolède.
	1267. Le Roi de Castille abandonne à Alfonse le royaume d'Algarve, dont il s'étoit réservé l'usufruit.

ROIS ET REINES.	ANNÉES DE LEUR naissance	mariage	couron.	mort	ENFANS.
Denis, dit le libéral, ou le père de la patrie. Elisabeth, fille de D. Pèdre III, Roi d'Aragon.	1261	1282	1279	1325	Alfonse Roi suc. Constance
Alfonse IV, dit le brave, le fier. Beatrix, fille de Sanche IV, Roi de Castille.	1291 ou 1290 nouvelle hist. de Portugal.	1309	1325	1357	Alfonse } morts D. Denis } jeunes D. Pèdre, Roi suc. Marie. Léonore
D. Pedre ou Pierre Ier. dit le justicier ou le sévère. Constance, fille de Jean Emmanuel de Castille. Ines de Castro concubine.	1320	1339 1345	1357	1367	de la Reine Constance, D. Louis mort jeune. D. Ferdinand Roi suc. et Marie. d'Ines de Castro, D. Alfonse mort jeune D. Denis et D. Juan, duc de Valencia. Jean fils naturel de Thérèse de Lorenzo qui fut Roi.

ALLIANCES.	ÉVÉNEMENS REMARQUABLES.
Ferdinand IV, Roi de Castille.	1290. Fondation d'une université à Lisbonne, transférée à Coimbre en 1308. La langue Portugaise se perfectionne, et Vasco Lobeira compose le fameux Roman de *l'Amadis des Gaules* dont on a cherché en vain à faire honneur aux François. 1319 établissement de l'ordre du Christ.
Alfonse XI, Roi de Castille Seconde femme de Pierre IV, Roi d'Aragon.	1340. Bataille de Salado où les Maures perdent (selon les historiens Espagnols,) près de 200,000 hommes. 1355, le Roi fait tuer la fameuse Ines de Castro.
Ferdinand d'Aragon, Marquis de Tortoze.	1361. D. Pedre fait exhumer le corps d'Ines de Castro, lui fait rendre tous les honneurs dus à la dignité royale, et la fait représenter sur un tombeau de marbre blanc avec la couronne sur la tête.
Jeanne, fille naturelle de Henri II, Roi de Castille. Marie Tellez, en première noce; en seconde Constance, fille naturelle de Henri II, Roi de Castille.	

ROIS ET REINES	ANNÉES DE LEUR. naissance	mariage	couron.	mort	ENFANS.
Ferdinand. Léonore Tellez, femme de Laurent d'Acunha.	1340	1372	1367	1383	Beatrix
Jean I, dit le grand, ou le père de la patrie. Philippa, fille du duc de Lancastre.	1357	1387	Régent 1383 Roi 1385	1433	Edouard Roi suc. D. Pedre, duc de Coïmbre D. Henri, duc de Viseu D. Ferdinand D. Juan Isabelle un fils naturel.
Edouard. Léonore, fille de Ferdinand, Roi d'Aragon et de Sicile.	1391	1428	1433	1438	Alfonse Roi suc. D. Ferdinand, Duc de Viseu. D. Philippe mort enfant. Léonore Catherine
Alfonse V, dit l'Africain. Isabelle, sa cousine.	1432	1446	1438	1481	Jeanne un fils naturel Jean Emmanuel

ALLIANCES.	ÉVÉNEMENS REMARQUABLES.
D. Juan I, de Castille.	1381, les Anglois viennent au secours du Roi sous la conduite d'Edmond, Comte de Cambridge, frère du Duc de Lancastre.
Philippe le Bon, duc de Bourgogne.	1385. Bataille d'Aljubarotta contre le Roi de Castille. Un couvent est bâti à la place où elle s'est livrée et devient la sépulture des Rois de Portugal, Ferdinand Nugno Alvarez Perreyva connétable de Portugal, reçoit en récompense des services qu'il rend au Roi, le duché de Bragance, dont l'héritière épouse dans la suite D. Alfonse de Portugal, fils naturel du mêmeRoi. Ce mariage fut l'origine de la maison de Bragance qui règne aujourd'hui en Portugal. 1415, prise de Ceuta en Afrique. 1420, découverte et conquête de Madère. 1422, l'ère chrétienne commence à être généralement en usage en Portugal.
Fréderic III, Empereur.	
Henri IV, Roi de Castille.	1459, Alfonse IV institue l'ordre de L'épée. 1476, battu à Toro par Ferdinand, Roi de Castille; passe en France, va trouver Louis XI à Tours et s'embarque à Harfleur en Normandie en 1477 pour le Portugal, où il arrive le 15 Novembre.

ROIS ET REINES.	ANNÉES DE LEUR naissance	mariage	couron.	mort	ENFANS.
D. Juan ou Jean II, dit le parfait.	1455		1481	1495	Alfonse mort le 12 Juillet, 1491.
Emmanuel le fortuné.	1469		1495	1521	D'ISABELLE; D. Michel, mort âgé de deux ans.
Isabelle d'Aragon, dite de Castille, veuve de l'infant d'Alfonse		1497			DE MARIE; D. Jean III Roi suc.
Marie de Castille, sœur d'Isabelle.		1500			D. Louis D. Ferdinand D. Alfonse, cardinal.
Eléonor d'Autriche, sœur de Charles-Quint, mariée depuis à François I.		1519			D. Henri, cardinal et Roi D. Edouard D. Antoine Marie morte au berceau Elisabeth

ALLIANCES.	ÉVÉNEMENS REMARQUABLES.
	1482, Jean II, fait construire le Fort St. Georges sur la côte de Guinée.
	1483, fait décapiter le Duc de Bragance, contre le bien de l'état pour intelligence avec le Roi de Castille.
	1486 découverte du *Cap de Bonne-Espérance*, par Barthélemi Diaz, il le nomma d'abord *Capo Tormento*.
	1492, découverte des royaumes de Congo et de Bené.
	1493, Ligne de *marcation* tracée par le Pape, qui limite la navigation des deux Couronnes d'Espagne et de Portugal dans le nouvel hémisphère.
	1494, cette ligne changée par le Pape Alexandre VI, et prend le nom de ligne de *démarcation*.
	1496, Emmanuel bannit les Juifs de ses états.
	1497, Vasguez et Paul Gama doublent pour la première fois le Cap de Bonne-Espérance, ils découvrent toute la côte orientale d'Ethiopie et en 1498 arrivent à Calicut.
	1500, Pierre Alvarez Capral ou Cabral, découvre le Brésil.
	1506, François d'Almyda forme divers établissemens dans les royaumes de Narsingue, de Quilox, de Cananor, de Cochin, son fils Lorenzo prend possession des Maldives et de Ceylan.
Charles-Quint.	1507, prise d'Ormus par François Alburquerque.

ROIS ET REINES.	ANNÉES DE LEUR naissance	mariage	couron.	mort	ENFANS.
					et Marie Béatrix. D'ELEONOR ; Un Prince et une Princesse.
Jean III. Catherine d Autriche.	1502		1521	1557	D. Alfonse D. Emmanuel D. Philippe D. Denis D. Juan D. Antoine Marie Isabelle Beatrix
Sébastien, fils de l'infant Jean, cinquième fils de Jean III.	1554		1557	1578	
Henri Ier. Cardinal.	1512		1578	1580	Voyez Hist. d'Espagne.
Antoine, grand prieur de Crato, fils naturel de Louis II. fils d'Emmanuel.	8531		1580	1595	

ALLIANCES.	ÉVÉNEMENS REMARRQUABLES.
Charles III, Duc de Savoie.	1510, Jacques Signeira s'introduit dans l'île de Sumatra. Alburquerque surprend Goa. 1511, prise de l'île de Malaca. 1517, Ferdinand Perer Auduade aborde à la Chine. Permission de bâtir la ville de Macao. 1520, Antoine Correa découvre le Pegu.
	Tremblemens de terre arrivés au commencement du règne de Jean III, selon un auteur moderne mais on ne sait d'après quelle autorité. 1526, établissement de l'inquisition en Portugal.
Philippe II, Roi d'Espagne.	1541, introduction des Jésuites, le Roi prend leur habit, obéit à leur provincial et obtient la permission du St. Siége de garder sa Couronne. 1548, Les premiers orangers apportés de la Chine et plantés en Portugal.
	1578, Sébastien perd contre les Maures la bataille d'Alcacer. Pour les détails de son expédition malheureuse en Afrique. (V. Vertot.) Sébastien est le premier Roi de Portugal qui ait pris le titre de majesté que lui donna Philippe II.
	1580, défaite d'Antoine à Alcantara par les Espagnols, il se refugie en France, et y meurt en 1595, il institue Henri IV son héritier, et lui recommande ses deux fils.

ROIS ET REINES.	ANNÉES DE LEUR				ENFANS.
	naissance	mariage	couron.	mort	
Rois d'Espagne. Philippe II d'Espagne, et Philippe I de Portugal.			1580	1598	
Philippe III et II.			1621	1640	
Philippe IV et III.	-		1640		
Jean IV, Duc de Bragance, petit-fils de Catherine, fille de l'infant Edouard, fils du Roi Emmanuel.	1640		1604	1656	Alfonse VI Roi D. Pedre Roi Marie Catherine

ALLIANCES.	ÉVÉNEMENS REMARQUABLES.
	1581, Etats généraux du Portugal tenus à Tomar. Philipe II reconnu roi, à condition que le Portugal, formeroit toujours un royaume séparé et indépendant dont Lisbonne seroit la capitale. On précipite dans le Tage un si grand nombre de personnes que les habitans ne veulent plus en manger le poisson, l'archevêque de Lisbonne bénit solennellement les eaux de ce fleuve.
Charles II, Roi d'Angleterre.	Ici finit à proprement parler la narration de Vertot que nous poursuivons jusqu'à l'embarquement de la famille royale pour le Brésil ou plutôt jusqu'à la Bataille de Vimeïra C'est sous Jean IV que le titre de prince du Brésil commença d'être affecté à l'héritier présomptif de la couronne.

BOOKS,

Published by R. JUIGNÉ, 17, Margaret Street, Cavendish-Square.

And sold by Messrs. B. DULAU and Co. Soho-Square; LONGMAN, HURST, REES, and ORME, Paternoster-Row: BOOSEY, 4, Old Broad-Street; LAW, 13, Ave-Maria-lane, and other Booksellers.

A GENERAL TABLE of all the French Verbs, Regular and Irregular, by which their Conjugation may be immediately found. One Sheet, folio, colored, 3s. 6d.

"This Method, which Mr. Juigné has adopted "for this Table of the French Verbs is very clear "and distinct, and we are inclined to think that it "will be found of great Service to the Pupil, as "soon as he is familiarised to the Method of con-"sulting it."—MONTHLY REVIEW.

A GENEALOGICAL TABLE of the different Parts of Speech, adapted to the French Language. One Sheet, folio, coloured, 4s. 6d.

A CONCISE TREATISE of the FRENCH TONGUE; or, A Short Exposition of the General Principles of that Language, being an Explanation of the GENEALOGICAL TABLE of the different Parts of Speech, for the use of Schools as well as Private Families. Bound 2s. 6d.

"Conciseness accompanied with Clearness is a "strong Recommendation of an Elementary Trea-"tise, and those Qualities seem to be possessed by "the present Grammar of Mr. Juigné. It is un-"doubtedly very desirable to Foreigners to have a "convenient and adequate Rule for finding the "Gender of such Nouns in French as are Neuter "in English. This is promised in the Preface, and "is thus executed, for the benefit however of those "who understand Latin...... The Author promises "also, in his Preface, an accurate Genealogical "Table of the Parts of Speech..... He further "promises Rules for distinguishing clearly the Im-

"perfect, and the two Preterits, definite and in-
"definite; and as the Methrod of the Author is in
"general Clear, we doubt not that it will be prac-
"tically found useful."—BRITISH CRITIC.

A GENERAL TABLE of all the Italian Verbs, regular and irregular, by which their Conjugation may be immedately found. One Sheet, folio, colored, 3s, 6d. — This Table, composed by R. Juigné, on the same Plan as his Table of the French Verbs, being revised by Mr. Zotti, was printed under the name of Zotti.

GERUSALEMME LIBERATA di TORQUATO TASSO, con note, ossia Spiegazioni de' luoghi più oscuri, dilucidazioni Grammaticali ed imitazioni dai Classici Antichi. Il tuto riveduto da Romnaldo Zotti, ad uso degli Studiosi della Lingua Italiana. 2 vols. 12mo. boards, 10s.

Ditto, fine paper, 15s.

Ditto, superfine paper, 8vo. 1l. 1s.

OPERE SCELTE DELL'ABATE METASTASIO, rivedute da L. Nardini, ad uso degli Studiosi della Lingua Italiana, 2da Edizione, riveduta da R. Zotti. 2 vol. 12mo. boards, 10s.

Ditto, fine paper, 15s.

LA MORALE DE L'ENFANCE, ou, Collection de Quatrains Moraux mis à la portée des Enfans et rangés par ordre Méthodique, par Ch. G. Morel (*Vinde*); cinquième Edition, corrigée et augmentée, broché, avec gravure, 2s. 6d.

LA CHAUMIERE INDIENNE (par Bernardin de St. Pierre,) 18mo. sewed, 2s.

LA DUCHESSE DE LA VALLIERE, par Madame de Genlis, 2 vol. 12mo. sewed, 8s.

ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE faisant partie du Cours d'études, imprimé par Ordre du Roi, à l'Usage de L'ECOLE ROYALE MILITAIRE, NOUVELLE EDITION contenant *l'Histoire de la Révolution* jusqu'à la Mort de Louis XVI, avec un Abregé, en vers, des Epoques les plus intéressantes de l'Histoire de France, 12mo. bound, 5s.

HISTOIRE

DES

RÉVOLUTIONS

DE

PORTUGAL.

Le Portugal fait partie de cette vaste étendue de pays qu'on nomme les Espagnes, et dont la plupart des provinces portent le titre de royaume. Celui de Portugal est situé à l'occident de la Castille et sur les rivages de l'Océan les plus au couchant de l'Europe. Ce petit état n'a au plus que cent dix lieues de longueur et cinquante dans sa plus grande largeur. Le terroir en est fertile, l'air sain, et les chaleurs ordinaires sous ce climat se trouvent tempérées par des vents rafraîchissans et par des pluies fécondes. La couronne est héréditaire, et l'autorité du prince absolue. Il se sert utilement du redoutable tribunal de l'inquisition comme du plus sûr instrument de la politique. Les Portugais sont pleins de feu, naturellement fiers et présomptueux, attachés à la religion, mais plus superstitieux que dévots. Tout est prodige parmi eux, et le ciel, si on les en croit,

ne manque jamais de se déclarer en leur faveur d'une manière extraordinaire.

On ignore quels furent les premiers habitans du pays ; leurs historiens les font descendre de la postérité de Tubal ; on ne peut guères remonter plus haut, même avec le secours de la fable : chaque nation a sa chimère au sujet de son origine. Ce qui est certain, c'est que les Carthaginois et les Romains se disputèrent l'empire de ces provinces, et l'ont possédé successivement. Les Alains, les Suéves et les Vandales, et toutes ces nations barbares qui, sous le nom général de Goths, inondèrent l'Empire vers le commencement du cinquième siècle, s'emparèrent de toutes les Espagnes. Le Portugal eut quelque fois des rois particuliers, et quelquefois aussi il se trouva réuni sous la domination des princes qui régnoient en Castille.

Ce fut au commencement du huitième siècle (712), et sous le règne de Roderick, le dernier roi des Goths, que les Maures, ou pour mieux dire, les Arabes sujets du calife Valid Almanzor, passèrent d'Afrique en Espagne et s'en rendirent les maîtres. Le comte Julien, seigneur espagnol, les introduisit dans le pays, et facilita leur conquête pour se venger de l'outrage que Roderick avoit fait à sa fille.

Ces infidèles étendirent leur domination depuis le détroit jusqu'aux Pyrénées, si on en excepte les montagnes des Asturies, où les chrétiens se réfugièrent sous le commandement du prince Pélage, qui y jeta les fondemens du royaume de Léon ou d'Oviédo. (717)

Le Portugal suivit la destinée des autres provinces d'Espagne. Il passa sous la domination

des Maures. Ces infidèles y établirent différens gouverneurs qui, après la mort du grand Almanzor se rendirent indépendans et s'érigèrent en petits souverains. L'émulation et la différence d'intérêts les désunit, et le luxe et la mollesse achevèrent de les perdre.

Henri, comte de Bourgogne*, issu de Robert, roi de France, les chassa du Portugal vers le commencement du douzième siècle. Ce prince, animé du même zèle, qui forma en ces temps-là tant de croisades, étoit passé en Espagne dans le dessein d'y signaler son courage contre les infidèles. Il fit ses premières armes sous le commandement de Rodrigue de Bivar, ce capitaine si célèbre sous le nom du Cid. Il se distingua dans ces guerres de religion par une valeur extraordinaire. Alfonse VI, roi de Castille et de Léon, lui confia depuis le commandement de ses armées. On prétend que le prince françois défit les Maures en dix-sept batailles rangées, et qu'il les chassa de cette partie du Portugal qui est vers le nord. Le roi de Castille, pour attacher à sa fortune un si grand capitaine, lui donna en mariage une des princesses ses filles, appelée Thérèse, et ses propres conquêtes pour dot et pour récompense. Le comte les étendit par de nouvelles victoires. Il assiégea et prit les villes de Lisbonne, de Viseu et de Coimbre. Il eut le même succès dans les trois provinces entre Douro et Minho. Henri en forma une souveraineté considérable, et sans être roi, ou sans en avoir pris le titre, il jeta les fondemens du royaume de Portugal.

* Théodore Godfroy, dans son traité de l'origine des rois de Portugal.

Le prince Alfonse, son fils, succéda à sa valeur et à ses états : il les augmenta même par de nouvelles conquêtes. Ce sont des héros qui fondent les empires, et des lâches qui les perdent. Les soldats du comte Alfonse le proclamèrent roi après une grande victoire qu'il avoit remportée contre les Maures ; et les états-généraux, assemblés à Lamego (1139), lui confirmèrent cet auguste titre, qu'il laissa avec justice à ses successeurs.

Ce fut dans cette assemblée des principaux de la nation, qu'on établit les lois fondamentales touchant la succession à la couronne. *Que le seigneur Alfonse roi vive, et qu'il règne sur nous ;* ainsi que porte le premier article de ces lois. « S'il a des enfans mâles, qu'ils soient nos rois. « Le fils succédera au père, puis le petit-fils, et « ensuite le fils de l'arrière-petit-fils, et ainsi à « perpétuité dans leurs descendans.

Article II.

« Si le fils aîné du roi meurt pendant la vie « de son père, le second fils, après la mort du « roi son père, sera notre roi ; le troisième succédera au second, le quatrième au troisième, et « ainsi des autres fils du roi.

Article III.

« Si le roi meurt sans enfans mâles, le frère « du roi, s'il en a un, sera notre roi, mais pen- « dant sa vie seulement. Car après sa mort, « le fils de ce dernier roi ne sera pas notre roi, « à moins que les évêques et les états ne l'é- « lisent, et alors ce sera notre roi, sans quoi il « ne pourra l'être.

Articles IV & V.

« Si le roi de Portugal n'a point d'enfant
« mâle, et qu'il ait une fille, elle sera reine après
« la mort du roi, pourvu qu'elle se marie avec
« un seigneur portugais ; mais il ne portera le
« nom de roi que quand il aura un enfant mâle
« de la reine qui l'aura épousé. Quand il sera
« dans la compagnie de la reine, il marchera à
« sa main gauche, et ne mettra point la cou-
« ronne royale sur sa tête.

Article VI.

« Que cette loi soit toujours observée, et
« que la fille aînée du roi n'ait point d'autre
« mari qu'un seigneur portugais, afin que les
« princes étrangers ne deviennent point les
« maîtres du royaume. Si la fille du roi épou-
« soit un prince ou un seigneur d'une nation
« étrangère, elle ne sera pas reconnue pour
« reine, parce que nous ne voulons point que
« nos peuples soient obligés d'obéir à un roi
« qui ne seroit pas né Portugais, puisque ce
« sont nos sujets et nos compatriotes qui, sans
« le secours d'autrui, mais par leur valeur et au
« dépens de leur sang, nous ont fait roi. »

C'est par de si sages lois que la couronne s'est conservée pendant plusieurs siècles dans la royale maison d'Alfonse. Ses successeurs en augmentèrent l'éclat et la puissance par les conquêtes importantes qu'ils firent en Afrique, dans les Indes, et depuis dans l'Amérique. On ne peut donner de trop justes louanges aux Portugais qui, dans ces entreprises si éloignées et si surprenantes, n'ont pas fait paroître moins de courage que de conduite. Mais parmi les

avantages que leur ont donnés des conquêtes si étendues, ils ont eu celui de porter la religion chrétienne et la connoissance du vrai Dieu dans des royaumes idolâtres et chez des barbares, où les missionnaires portugais n'ont pas fait des conquêtes spirituelles moins considérables. Tel étoit le royaume de Portugal vers l'an 1557, quand le roi Dom Sébastien monta sur le trône. Il étoit né posthume et fils du prince Dom Jean, qui étoit mort avant le roi Dom Jean. III, son père, fils du grand roi Emanuel.

Dom Sébastien n'avoit guères plus de trois ans quand il succéda au roi son aïeul. (1557) On confia, pendant sa minorité, la régence de l'état à Catherine d'Autriche son aïeule, fille de Philippe premier, roi de Castille, et sœur de l'empereur Charles-Quint. Dom Aléxis de Menezès, seigneur qui faisoit profession d'une piété singulière, fut nommé pour gouverneur du prince, et le père Dom Louis de Camara, de la compagnie de Jésus, fut chargé du soin de ses études.

De si sages gouverneurs n'oublièrent rien pour former de bonnne heure ce prince à la piété, et pour lui inspirer en même-temps des sentimens pleins de gloire et dignes d'un souverain ; mais on porta trop loin des vues si nobles et si chrétiennes. Menezès n'entretenoit Dom Sébastien que des conquêtes que les rois ses prédécesseurs avoient faites dans les Indes et sur les côtes d'Afrique. Le Jésuite, de son côté, lui représentoit à tous momens que les rois qui ne tenoient leur couronne que de Dieu seul, ne devoient avoir pour objet du gouvernement que de le faire régner lui-même dans leurs états,

et surtout dans tant de pays éloignés où son nom même n'étoit pas connu. Ces idées pieuses et guerrières, mêlées ensemble, firent trop d'impression sur l'esprit d'un jeune prince naturellement impétueux et plein de feu. Il ne parloit plus que d'entreprises et de projets de conquêtes, et à peine eut-il pris le gouvernement de ses états, qu'il songea à porter lui-même ses armes en Afrique. Il en conféroit incessamment tantôt avec des officiers, et souvent avec des missionnaires et des religieux, comme s'il eût voulu joindre le titre d'apôtre à la gloire de conquérant.

La guerre civile, qui s'étoit allumée dans le royaume de Maroc, lui parut une occasion favorable pour signaler son zèle et son courage. Muleï Mahamet avoit succédé à Abdala, son père, dernier roi de Maroc. Mais Muleï Moluc, son oncle paternel, prétendit qu'il n'avoit pas dû monter sur le trône à son préjudice, et contre la disposition de la loi des chérifs, qui appeloit successivement à la couronne les frères du roi préférablement à ses propres enfans. Ce fut le sujet d'une guerre sanglante entre l'oncle et le neveu. Muleï Moluc, prince plein de valeur, et aussi grand politique que grand capitaine, forma un puissant parti dans le royaume, et gagna trois batailles contre Mahamet, qu'il chassa de ses états et de l'Afrique.

Le prince dépouillé, passa la mer et vint chercher un asile dans la cour de Portugal. Il représenta à Dom Sébastien que malgré sa disgrâce il avoit encore conservé dans son royaume un grand nombre de partisans secrets, qui n'attendoient que son retour pour se déclarer ; qu'il apprenoit d'ailleurs que Moluc étoit attaqué

d'une maladie mortelle qui le consumoit insensiblement ; que le prince Hamet, frère de Moluc, étoit peu estimé dans sa nation ; que dans cette conjoncture il n'avoit besoin que de quelques troupes pour paroître sur les frontières ; que sa présence feroit déclarer en sa faveur ses anciens sujets ; et que si par son secours il pouvoit recouvrer sa couronne, il la tiendroit à foi et à hommage de celle de Portugal, et même qu'il la verroit avec plus de plaisir sur sa tête que sur celle d'un usurpateur.

Dom Sébastien, qui n'avoit l'esprit rempli que de vastes projets de conquêtes, s'engagea avec plus d'ardeur que de prudence à marcher lui-même à cette expédition. Il fit des caresses extraordinaires au roi Maure, et lui promit de le rétablir sur le trône à la tête de toutes les forces du Portugal. Il se flattoit d'arborer bientôt la croix sur les mosquées de Maroc. En vain les plus sages de son conseil tâchèrent de le détourner d'une entreprise si précipitée. Son zèle, son courage, la présomption, défaut ordinaire de la jeunesse, et souvent celui des rois, les flateurs mêmes inséparables de la cour des princes ; tout ne lui représentoit que des victoires faciles et glorieuses. Ce prince entêté de ses propres lumières, ferma l'oreille à tout ce que ses ministres lui purent représenter ; et comme si la souveraine puissance donnoit une souveraineté de raison, il passa la mer malgré les avis de son conseil, et il entreprit, avec une armée à peine composée de treize mille hommes, de détrôner un puissant roi et le plus grand capitaine de l'Afrique.

Moluc, averti des desseins et du débarque-

ment du roi de Portugal, l'attendoit à la tête de toutes les forces de son royaume. Il avoit un corps de quarante mille hommes de cavalerie, la plupart de vieux soldats et aguerris, mais qui étoient encore plus redoutables par l'expérience et la capacité du prince qui les commandoit, que par leur propre valeur. A l'égard de son infanterie, à peine avoit-il dix mille hommes de troupes réglées, et il ne faisoit pas grand fonds sur ce nombre infini d'Arabes et de milices qui étoient accourus à son secours, mais plus propres à piller qu'à combattre, et toujours prêts à fuir, ou à se déclarer en faveur du victorieux.

Moluc ne laissa pas de s'en servir pour harceler l'armée chrétienne. Ces infidèles, répandus dans la campagne, venoient à tous momens escarmoucher à la vue du camp, et ils avoient des ordres secrets de lâcher pied devant les Portugais pour les tirer des bords de la mer où ils étoient retranchés, et pour entretenir, par une peur simulée, la confiance téméraire de Dom Sébastien. Ce prince, plus brave que prudent, et qui voyoit tous les jours que les Maures n'osoient tenir devant ses troupes, les tira de ses retranchemens, et marcha contre Moluc comme à une victoire certaine. Le roi barbare s'éloigna d'abord, comme s'il eût voulu éviter d'en venir à une action décisive, il ne laissoit paroître que peu de troupes, il fit même faire différentes propositions à Dom Sébastien, comme s'il se fût défié de ses forces et du succès de cette guerre. Le roi de Portugal, qui croyoit qu'il lui seroit plus difficile de joindre les ennemis que de les vaincre, s'attacha à leur poursuite. Mais Moluc ne le vit pas plutôt

éloigné de la mer et de sa flotte, qu'il fit ferme dans la plaine, et il étendit ensuite ce grand corps de cavalerie, en forme de croissant, pour enfermer toute l'armée chrétienne. Il avoit mis le prince Hamet, son frère, à la tête de ce corps ; mais comme il n'étoit pas prévenu en faveur de son courage, il lui dit que c'étoit uniquement à sa naissance qu'il devoit ce commandement ; mais que s'il étoit assez lâche pour fuir, il l'étrangleroit de ses propres mains, et qu'il falloit vaincre ou mourir.

Il se voyoit mourir lui-même, et sa foiblesse étoit si grande, qu'il ne douta point qu'il ne fût arrivé à son dernier jour. Il n'oublia rien dans cette extrémité pour le rendre le plus beau de sa vie. Il rangea lui-même son armée en bataille, et donna tous les ordres avec autant de netteté d'esprit et d'application, que s'il eût été en parfaite santé. Il étendit même sa prévoyance jusqu'aux événemens qui pouvoient arriver par sa mort, et il ordonna aux officiers dont il étoit environné, que, s'il expiroit pendant la chaleur du combat, on en cachât avec soin la nouvelle, et que, pour entretenir la confiance des soldats, on feignît de venir prendre ses ordres, et que ses aides-de-camp s'approchassent à l'ordinaire de sa litière, comme s'il eût été encore en vie. En quoi on ne peut assez admirer le courage et la magnanimité de ce roi barbare, qui compassa tellement ses ordres et ses desseins avec les derniers momens de sa vie, qu'il empêcha que la mort même ne lui ravît la victoire. Il se fit ensuite porter dans tous les rangs de l'armée ; et, autant par signes et par sa présence, que par ses discours, il exhorta les Maures à combattre

généreusement pour la défense de leur religion et de leur patrie.

La bataille commença de part et d'autre par des décharges d'artillerie. Les deux armées s'ébranlèrent ensuite et se chargèrent avec beaucoup de fureur. Tout se mêla bientôt. L'infanterie chrétienne, soutenue des yeux de son roi, fit plier sans peine celle des Maures, la plupart composée de ces Arabes et de ces vagabonds dont nous venons de parler. Le duc d'Aveiro poussa même un corps de cavalerie qui lui étoit opposé, jusqu'au centre et à l'endroit qu'occupoit le roi de Maroc. Ce prince, voyant arriver ses soldats en désordre, et fuyant honteusement devant un ennemi victorieux, se jeta à bas de sa litière, et, plein de colère et de fureur, il vouloit, quoique mourant, les ramener lui-même à la charge. Ses officiers s'opposoient en vain à son passage ; il se fit faire jour à coups d'épée ; mais ses efforts achevant de consommer ses forces, il tomba évanoui dans les bras de ses écuyers. On le remit dans sa litière, et il n'y fut pas plutôt, qu'ayant mis son doigt sur sa bouche, comme pour leur recommander le secret, il expira dans le moment, et avant même qu'on eût pu le conduire jusqu'à sa tente.

Sa mort demeura inconnue aux deux partis. Les chrétiens paroissoient jusques-là avoir de l'avantage, mais la cavalerie des Maures qui avoit formé un grand cercle, se resserrant à mesure que les extrémités s'approchoient, acheva d'envelopper la petite armée de Dom Sébastien. Les Maures chargèrent ensuite de tous côtés la cavalerie portugaise. Ces troupes, accablées par le nombre, tombèrent en se reti-

rant sur leur infanterie, et elles y portèrent avec la crainte le désordre et la confusion.

Les infidèles se jetèrent aussitôt, le cimeterre à la main, dans ces bataillons ouverts et renversés, et ils vainquirent sans peine des gens étonnés et déjà vaincus par une frayeur générale. Ce fut moins dans la suite un combat qu'un carnage. Les uns se mettoient à genoux pour demander la vie; d'autres cherchoient leur salut dans la fuite. Mais comme ils étoient enveloppés de tous côtés, ils rencontroient partout l'ennemi et la mort. L'imprudent Sébastien périt dans cette occasion, soit qu'il n'eût pas été reconnu dans le désordre d'une fuite, ou qu'il eût voulu se faire tuer lui-même, pour ne pas survivre à la perte de tant de gens de qualité que les Maures avoient massacrés, et que lui-même avoit pour ainsi dire entraînés à la boucherie. (4 Août 1578.) Muleï Mahamet, auteur de cette guerre, chercha son salut dans la fuite; mais il se noya en passant la rivière de Mucazen. Ainsi périrent dans cette journée trois grands princes, et tous trois d'une manière différente : Moluc, par la maladie; Mahamet, dans l'eau; et Dom Sébastien par les armes*.

---

* Il y a une tradition populaire sur le roi Dom Sébastien, que certains Portugais croient, ou disent n'être pas mort; ce qui a fait dire assez plaisamment à Lord Tirawlay : " Que peut-on faire d'une nation dont une moitié attend le Messie, l'autre attend le roi Sébastien, mort depuis deux cents ans?"

Cette tradition donna aussi lieu à une plaisanterie qui eut des suites fâcheuses. Un jour que la reine étoit à la fenêtre avec sa cour, il s'éleva une trompe d'eau considérable. La reine dit en riant que c'étoit le roi Dom Sé-

Le cardinal dom Henri, son grand oncle, lui succéda. Il étoit frère de Jean III, son aïeul et fils du roi Emanuel. Mais comme ce prince étoit prêtre, et d'ailleurs infirme et âgé de plus de 67 ans, ceux qui prétendoient à la couronne, ne la regardoient sur sa tête que comme un dépôt, et chacun en particulier tâcha de le faire déclarer en sa faveur.

Les prétendans étoient en grand nombre, et la plupart sortis du roi Emanuel, quoiqu'en différens degrés. Philippe II roi d'Espagne, Catherine de Portugal femme de dom Jacques duc de Bragance, le duc de Savoie, celui de Parme, Antoine, chevalier de Malte et grand prieur de Crato, n'oublioient rien pour faire valoir leurs droits. On publia différens écrits au nom de ces princes, dans lesquels les jurisconsultes tâchoient de régler l'ordre de la succession, suivant les intérêts de ceux qui les faisoient travailler.

Philippe étoit fils de l'Infante Isabelle, fille aînée du roi Emanuel. La duchesse de Bragance sortoit du prince dom Edouard, fils du même roi Emanuel. Le duc de Savoie étoit fils de la princesse Béatrix, sœur cadette de l'impératrice, et le duc de Parme avoit pour mère Marie de Portugal, fille du prince

---

bastien qui revenoit. Le comte d'Obydos, un des plus grands seigneurs du Portugal, lui répondit: Cela ne se peut, madame, *dom Sébastien* est ici, c'est lui qui règne; faisant allusion à dom Sébastien Curvalho, premier ministre. Deux heures après cette plaisanterie, le comte fut arrêté et mis au fond d'un cachot de la tour de St. Julien. *(Voyez Dumouriez, Etat du Portugal.)*

Édouard et sœur aînée de la duchesse de Bragance. Le grand prieur étoit fils naturel de dom Louis de Beja, second fils du roi Emanuel et de Violence de Gomez, dite la Pélicane, l'une des plus belles personnes de son temps, et qu'Antoine son fils prétendoit que le prince avoit épousée secrètement. Catherine de Médicis se mit aussi sur les rangs, et demandoit cette couronne, comme issue d'Alfonse III, roi de Portugal, et de Mathilde, comtesse de Boulogne. Le pape même voulut tirer quelque avantage de ce que le roi étoit cardinal, comme si la couronne eût été un bénéfice dévoulu à la cour de Rome.

On eut peu d'égard à ces prétentions étrangères, la plupart destituées de forces pour les faire valoir. On vit bien que cette grande succession regardoit principalement le roi d'Espagne et la duchesse de Bragance. Cette duchesse étoit aimée ; son mari sortoit, quoiqu'en ligne indirecte, des rois de Portugal, et elle prétendoit la couronne de son chef, parce qu'elle étoit Portugaise, et que par les lois fondamentales du royaume, les princes étrangers en étoient exclus, comme nous venons de le dire au commencement de cet ouvrage. Philippe convenoit d'un principe qui donnoit l'exclusion aux ducs de Savoie et de Parme, mais il ne prétendoit pas qu'un roi des Espagnes pût être censé étranger en Portugal, d'autant plus que ce petit royaume avoit été plus d'une fois sous la domination des rois de Castille. Ils avoient l'un et l'autre leurs partisans. Le cardinal-roi étoit obsédé par leurs sollicitations. Il n'osa toucher à cette grande affaire, et peut-

être qu'il se fâcha d'entendre parler si souvent de son successeur ; il vouloit vivre et régner, et il renvoya à une junte la discussion des droits des prétendans, dont on ne devoit décider qu'après sa mort.

Ce prince ne régna que dix-sept mois. Sa mort remplit le Portugal de trouble et de division. Chacun prenoit parti entre les prétendans suivant son inclination. (1580.) Les plus indifférens attendoient le jugement de la junte, que le feu roi avoit établie par son testament. Mais Philippe, qui n'ignoroit pas que de si grands intérêts ne se terminoient pas par l'avis des jurisconsultes, fit entrer en Portugal une puissante armée commandée par le fameux duc d'Albe, qui décida l'affaire en sa faveur.

Il ne paroît point que le duc de Bragance se mît en état de soutenir ses droits par la voie des armes. Il n'y eut que le grand prieur qui fit tous ses efforts pour s'opposer aux Castillans, la populace l'avoit proclamé roi, et il en portoit le titre, comme s'il l'eût reçu des états du royaume. Ses amis levèrent quelques troupes en sa faveur, mais le duc d'Albe les tailla en pièces, tout plia devant un aussi grand capitaine que le général espagnol. Les Portugais, peu unis entre eux, sans généraux, sans troupes réglées et sans autres forces que leur animosité naturelle contre les Castillans, furent défaits en différentes occasions. La plupart des villes, dans la crainte d'être exposées au pillage, firent leur traité particulier. Philippe fut reconnu pour le souverain légitime : ce prince prit posssession de ce royaume (1581) comme petit-neveu et héritier du roi défunt, quoique le droit de conquête lui parût le plus

sûr : ce fut au moins celui qui régla sa conduite et celle de ses successeurs. Philippe III et Philippe IV, son fils et son petit-fils, traitèrent dans la suite les Portugais moins comme des sujets naturels que comme des peuples soumis par les armes et par le droit de la guerre : et ce royaume devenoit insensiblement province d'Espagne, comme il avoit été autrefois, sans qu'il parût que les Portugais fussent en état de songer à se soustraire de la domination castillane. Les grands du royaume n'osoient paroître dans un éclat conforme à leur dignité, ni exiger tous les droits dûs à leur rang, de peur d'exciter les soupçons des ministres espagnols, dans un temps où il suffisoit d'être riche, ou considéré par sa naissance et par son mérite, pour être suspect et persécuté. La noblesse étoit comme reléguée dans ses maisons de campagne, et le peuple étoit accablé d'impôts.

Le comte duc d'Olivarès, premier ministre de Philippe IV, roi d'Espagne, croyoit qu'on ne pouvoit trop affoiblir de nouvelles conquêtes : il savoit qu'une antipathie ancienne et comme naturelle, rendroit toujours, quoiqu'il pût faire, la domination espagnole odieuse aux Portugais ; qu'ils ne verroient jamais qu'avec indignation les charges et les gouvernemens remplis par des étrangers ou par des gens souvent tirés de la poussière, mais qui avoient le mérite d'être entièrement dévoués à la cour. Ainsi il prétendoit avoir assuré l'autorité de son maître, en laissant les grands sans emploi, en tenant la noblesse éloignée des affaires, et en rendant peu à peu le peu-

ple si pauvre, qu'il n'eût pas la force de tenter aucun changement. Outre cela, il tiroit de ce royaume tout ce qu'il y avoit de jeunes gens et d'hommes propres à porter les armes, et les faisoit servir dans les guerres étrangères, de peur que ces esprits inquiets ne troublassent la tranquillité du gouvernement.

Mais cette politique qui auroit pu réussir, portée jusques à certain point, eut un effet tout contraire, ayant été poussée trop loin, tant par la nécessité des affaires où se trouva alors la cour d'Espagne, que par le caractère du premier ministre qui étoit naturellement dur et inflexible. On ne gardoit plus de mesures en Portugal : on ne daignoit pas même employer les prétextes ordinaires pour exiger de l'argent du peuple ; il sembloit que ce fussent des contributions que l'on fît payer dans un pays ennemi, plutôt qu'un légitime tribut qu'on levât sur des sujets. Les Portugais, n'ayant plus rien à perdre et ne pouvant espérer de fin ni d'adoucissement à leurs misères que dans le changement de l'état, songèrent à s'affranchir d'une domination qui leur avoit toujours paru injuste, et qui devenoit tyrannique et insupportable. (1640.)

Marguerite de Savoie, duchesse de Mantoue, gouvernoit alors le Portugal en qualité de vice-reine. Mais ce n'étoit qu'un titre éclatant, auquel la cour n'attribuoit qu'un pouvoir fort borné. Le secret des affaires, et presque toute l'autorité, étoient entre les mains de Michel Vasconcellos, Portugais qui faisoit la fonction de secrétaire d'état auprès

de la vice-reine, mais en effet ministre absolu et indépendant. Il recevoit directement les ordres du Comte-Duc, dont il étoit créature, et auquel il étoit devenu agréable et nécessaire par l'habileté qu'il avoit de tirer incessamment des sommes considérables de Portugal ; et par un esprit d'intrigue qui faisoit réussir ses plus secrètes intentions, il faisoit naître des haines et des inimitiés entre les grands du royaume, qu'il fomentoit habilement par des grâces et des distinctions affectées, qui faisoient d'autant plus de plaisir à ceux qui les recevoient, qu'elles excitoient le dépit et la jalousie des autres. Ces divisions qui s'entretenoient entre les premières maisons, faisoient la sûreté et le repos du ministre, persuadé que tant que les chefs de ces maisons seroient occupés à satisfaire leurs haines et leurs vengeances particulières, ils ne songeroient jamais à rien entreprendre contre le gouvernement présent.

Il n'y avoit dans tout le Portugal que le duc de Bragance qui pût donner quelque inquiétude aux Espagnols. Ce prince étoit né d'une humeur douce, agréable, mais un peu paresseuse : son esprit étoit plus droit que vif ; dans les affaires il alloit toujours au point principal ; il pénétroit aisément les choses auxquelles il s'appliquoit, mais il n'aimoit pas à s'appliquer. Le duc Théodose, son père, qui étoit d'un tempérament impétueux et plein de feu, avoit tâché de lui laisser, comme par succession, toute sa haine contre les Espagnols, et les lui avoit toujours fait regarder, comme des usurpateurs d'une couronne qui lui apartenoit Il avoit fait son

possible pour lui inspirer toute l'ambition que doit avoir un prince qui pouvoit espérer de remettre cette couronne sur sa tête, et toute l'ardeur et le courage nécessaires pour tenter une si haute et si périlleuse entreprise.

Don Juan avoit pris à la vérité tous les sentimens du duc son père, mais il ne les avoit pris que dans le degré que lui permettoit son naturel tranquille et modéré. Il haïssoit les Espagnols, mais non pas jusqu'à se donner beaucoup de peine pour se venger de leur injustice. Il avoit de l'ambition et ne désespéroit pas de monter sur le trône de ses ancêtres; mais aussi il n'avoit pas sur cela une si grande impatience que le duc Theodose en avoit fait paroître. Il se contentoit de ne pas perdre de vue ce dessein, sans hasarder mal à propos, pour une couronne fort incertaine, une vie agréable et une fortune toute faite qui étoit des plus éclatantes qu'un particulier pût souhaiter.

Ce qui est de constant, c'est que s'il eût été précisément tel que l'avoit souhaité le duc Theodose, il n'auroit point du tout été propre à parvenir où il le destinoit. Le Comte-Duc le faisoit observer de si près, que si sa vie oisive et voluptueuse n'eût été qu'un effet de son habileté, on l'auroit bientôt pénétré, c'étoit fait de son repos et de sa fortune. La cour d'Espagne ne l'auroit jamais souffert si puissant, et ne lui auroit jamais permis de passer sa vie au milieu de son pays.

La plus fine politique n'eût pu lui faire tenir une conduite plus sage envers les Espagnols que celle qu'il tenoit par un penchant tout na

turel. Sa naissance, ses grands biens, les droits qu'il avoit à la couronne, n'étoient pas des crimes; mais selon les lois de la politique, il étoit assez criminel, puisqu'il étoit redoutable. Il le voyoit bien, il savoit qu'il n'avoit qu'un parti à prendre, et il le prit autant par inclination que par raison. Il falloit pour diminuer son crime, c'est-à-dire, pour se faire moins redouter, et pour être moins suspect aux Espagnols, qu'il ne se mêlât d'aucune affaire, et qu'il ne fût et ne parût occupé que de divertissemens et de plaisirs. Il faisoit parfaitement bien ce personnage. On ne voyoit à Villaviciosa, séjour ordinaire des ducs de Bragance, que parties de chasse, que fêtes, que gens propres à goûter et à faire goûter tous les plaisirs d'une campagne délicieuse. Enfin, il sembloit que la nature et la fortune avoient conspiré, l'une à lui donner des qualités proportionnées aux conjonctures des affaires de ce temps-là, l'autre à disposer les affaires d'une manière qui pût faire valoir ses qualités naturelles. En effet, elles n'étoient pas assez brillantes pour faire craindre aux Espagnols qu'il voulût un jour entreprendre de se faire roi; mais elles étoient assez solides pour donner aux Portugais l'espérance d'un gouvernement doux, sage, et plein de modération, s'ils vouloient eux-mêmes entreprendre de le faire leur souverain.

Sa conduite ne pouvoit causer aucun soupçon: mais une affaire qui arriva quelque temps auparavant, et dans laquelle il n'avoit aucune part, avoit commencé de le rendre un peu suspect au premier ministre. Le peuple d'Evora, réduit au désespoir par quelques nou-

velles impositions, s'étoit soulevé, et dans la chaleur de la sédition il étoit échappé aux plus échauffés, parmi des plaintes contre la tyrannie des Espagnols, des vœux publics pour la maison de Bragance. On reconnut alors, mais un peu tard, combien Philippe II avoit manqué contre ses véritables intérêts, en laissant dans un royaume nouvellement conquis une maison aussi riche, et dont les droits à la couronne étoient si évidens.

Cette considération détermina le conseil d'Espagne (1639) à s'assurer du duc de Bragance, ou du moins à l'éloigner du Portugal. On lui offrit d'abord le gouvernement du Milanès, qu'il refusa, en représentant qu'il n'avoit pas assez de santé, ni assez de connoissance des affaires d'Italie, pour se bien acquitter d'un emploi si important et si difficile.

Le ministre fit semblant d'entrer dans ses raisons (1640), mais il chercha un nouveau moyen pour l'attirer à la cour. Le voyage que le roi devoit faire sur les frontières d'Arragon, pour punir la révolte des Catalans, lui servit de prétexte pour l'engager à faire ce voyage. Il lui écrivit pour l'exhorter de venir à la tête de la noblesse de son pays, se joindre aux troupes de Castille, dans une expédition qui ne pouvoit être que glorieuse, et où le roi commanderoit en personne. Le ministre d'Espagne, pour affoiblir la noblesse portugaise, avoit fait publier un édit du roi Philippe IV, qui ordonnoit à tous les Fidalgues de se rendre incessamment dans l'armée destinée contre les Catalans, sous peine de perdre leurs fiefs, relevans de la couronne, et il se flattoit que le duc de Bragance, comme connétable né du Portugal, ne pourroit

pas se dispenser de marcher en cette occasion. Mais comme le duc étoit en garde contre tout ce qui venoit de la cour, il démêla aisément l'artifice, et il pria le ministre de faire agréer au roi ses excuses, sous prétexte de la grande dépense que sa naissance et son rang l'eussent obligé de faire, et qu'il n'étoit pas, disoit-il, en état de soutenir.

Ces refus redoublés commencèrent à alarmer le ministre. Quelque idée qu'il se fût faite de l'humeur tranquille et pacifique du duc de Bragance, il craignit qu'on ne l'eût fait apercevoir des droits qu'il avoit à la couronne, et que la tentation de régner dans son pays ne l'emportât sur tout le penchant qu'il avoit pour la tranquillité.

Ainsi concevant de quelle importance il étoit au roi de se rendre maître de la personne de ce prince, il n'oublia rien pour y réussir. Mais comme il étoit dangereux alors d'employer la force ouverte, à cause de l'affection extraordinaire que les Portugais avoient toujours eue pour la maison de Bragance, il résolut de l'éblouir à force de caresses, et de l'attirer par tous les dehors d'une amitié sincère et d'une confiance parfaite.

La France et l'Espagne étoient en guerre; la flotte françoise avoit paru sur les côtes du Portugal: cela fournit au ministre un prétexte favorable à ses desseins. Il falloit dans ce royaume un général pour commander les troupes qui étoient destinées pour la défense des côtes où les François pouvoient faire quelques descentes. Il lui envoya la commission, mais accompagné de tant d'agrémens, et revêtue d'une autorité si absolue, soit pour fortifier les

villes qui en avoient besoin, soit pour augmentêr ou changer les garnisons, et disposer des vaisseaux qui se trouvoient dans les ports, qu'il sembloit, par une confiance aveugle, lui livrer le royaume entier en sa puissance. Mais le piége n'en étoit que mieux caché. Il avoit envoyé en même-temps un ordre secret à dom Lopez Ozorio, qui commandoit la flotte d'Espagne, d'entrer dans les ports où il apprendroit que seroit le Duc, comme si la tempête l'eût obligé d'y relâcher en croisant dans ces mers; et cet Espagnol devoit l'attirer sur ses vaisseaux, en lui donnant quelque fête, et l'enlever aussitôt en Espagne. Mais la fortune en ordonna autrement: une violente tempête surprit l'amiral espagnol, fit périr plusieurs de ses vaisseaux, et dissipa le reste, sans qu'il pût aborder en Portugal.

Le Comte-Duc ne se rebuta pas pour ce mauvais succès. Il lui sembloit que le hasard seul et la fortune avoient sauvé le duc de Bragance, qui ne pouvoit manquer d'être arrêté, si dom Lopez eût pu arriver dans les ports du royaume, comme il l'avoit projeté. Il tourna l'artifice d'un autre côté. Il écrivit à ce prince en des termes pleins de la confiance la plus intime, et comme s'il eût partagé avec lui le ministère et le gouvernement de l'état. Il se plaignoit par sa lettre du malheur de la flotte, dans un temps où les ennemis étoient redoutables. Qu'ayant perdu ce secours qui couvroit les côtes de Portugal, le roi souhaitoit qu'il visitât exactement toutes les places et les ports du royaume, où les François pouvoient faire quelque insulte, et lui envoyoit en même-temps une ordonnance de quarante mille ducats pour lever

quelques nouvelles troupes, s'il en étoit besoin, et fournir aux frais de son voyage. Cependant les gouverneurs des citadelles, qui étoient la plupart Espagnols, avoient un ordre secret de s'assurer de sa personne, s'ils en trouvoient l'occasion favorable, et de le faire passer aussitôt en Espagne.

Le duc de Bragance trouvant toutes ces marques de confiance trop empressées et trop peu conformes à la conduite ordinaire du ministre, pour être sincères, s'en défia et le fit tomber dans le piége même qu'il lui tendoit. Ce prince lui écrivit pour l'assurer qu'il acceptoit avec bien de la joie l'emploi de général que le roi lui donnoit, et qu'il espéroit, par son service justifier son choix, et mériter la grâce dont il l'avoit honoré. Cependant, comme il commençoit à envisager de plus près qu'il n'etoit pas impossible de remonter sur le trône de ses pères, il se servit du pouvoir de sa charge pour placer ses amis dans les emplois et dans les postes où ils lui pouvoient être un jour plus utiles. Il employa l'argent d'Espagne à se faire de nouvelles créatures, et lorsqu'il visita les places, il se fit toujours si bien accompagner, qu'il fit perdre l'espérance qu'on avoit de se rendre maître de sa personne.

L'autorité dont on l'avoit revêtu, faisoit murmurer hautement toute la cour d'Espagne. Comme on ne pénétroit point les raisons du ministre, qui n'étoient connues que du roi, on vouloit rendre sa conduite suspecte au prince, parce qu'il étoit allié de la maison de Bragance. On disoit qu'il y avoit de l'imprudence à confier toute l'autorité de général des troupes

de Portugal à un homme qui pouvoit avoir de trop hautes prétentions sur ce royaume ; que c'étoit armer ses droits, et l'exposer à la tentation de tourner ses armes contre son souverain. Mais le roi fut d'autant plus affermi dans sa résolution, qu'il s'aperçut qu'on étoit bien éloigné de pénétrer son secret. Ainsi le duc de Bragance, à la faveur de son nouvel emploi, parcourut librement tout le Portugal; et ce fut dans ce voyage qu'il jeta les premiers fondemens de son élévation. Il avoit un équipage magnifique, qui lui attiroit les yeux des peuples dans tous les lieux où il passoit ; il écoutoit tout le monde avec beaucoup de douceur et de bonté ; il réprimoit l'insolence du soldat, et en même-temps combloit de louange les officiers ; il les gagnoit par toutes les récompenses dont il étoit maître ; son honnêteté charmoit la noblesse ; il la recevoit avec des distinctions obligeantes, et selon le mérite et la qualité de chacun : enfin, il répandoit des biens partout où il passoit, et il s'acquéroit encore plus d'amis par les grâces qu'on espéroit de lui, que par celles qu'il faisoit. De sorte que ceux qui le voyoient, croyoient ne souhaiter que leur bonheur, en faisant des vœux pour son élévation.

Les partisans de ce prince de leur côté n'oublioient rien pour établir sa réputation. Pinto Ribeiro, intendant de sa maison, étoit celui de tous qui travailloit le plus efficacement à donner le branle aux affaires, et à réduire dans un plan exact les vues qu'il avoit pour la grandeur de son maître. C'étoit un homme actif, vigilant, consommé dans les affaires, et qui avoit une passion violente pour l'élévation

du duc; sans doute parce qu'il se flattoit d'avoir un jour beaucoup de part au ministère, s'il pouvoit venir à bout de le faire régner. Ce prince lui avoit avoué plusieurs fois qu'il profiteroit avec plaisir d'une occasion qui pût le mettre sur le trône; mais qu'il n'étoit point résolu de tenter cette entreprise comme un simple aventurier qui n'auroit rien à perdre; que cependant il pouvoit toujours ménager les esprits, et lui acquérir de nouvelles créatures, pourvu qu'il ne l'engageât à rien, et qu'il parût qu'il n'avoit aucune part à ce qu'il pourroit traiter.

Pinto travailloit depuis long-temps dans Lisbonne, avec beaucoup d'application, à remarquer les mécontens et à en faire de nouveaux. Il répandoit secrètement des plaintes contre le gouvernement présent, tantôt avec chaleur, tantôt avec des manières plus retenues, selon le caractère et la qualité des personnes avec qui il se trouvoit. Mais la haine que les Portugais portoient aux Espagnols étoit si générale, qu'il n'avoit pas même besoin de cette précaution, et il n'y avoit point de Portugais qui ne fût capable d'un secret qui avoit pour objet la perte d'un Espagnol. Pinto faisoit souvenir les gens de qualité des emplois honorables qui avoient été autrefois dans leurs maisons, quand le Portugal étoit gouverné par ses princes naturels. Mais rien ne touchoit davantage le corps de la noblesse que l'arrière-ban que le roi avoit convoqué pour passer en Catalogne. Pinto leur faisoit envisager cette expedition comme un exil, dont ils ne reviendroient qu'avec bien de la peine; qu'outre la grande dépense, ils auroient à souffrir les hau-

teurs ordinaires des Espagnols, et que la politique d'Espagne ayant un intérêt secret à perdre les plus braves, on les exposeroit toujours aux occasions où il y auroit plus de péril à essuyer, sans leur laisser aucune part à la gloire.

S'il se trouvoit avec des bourgeois et des marchands, il crioit contre l'injustice des Espagnols qui avoient ruiné Lisbonne et le Portugal, en transférant le commerce des Indes à Cadix. Il ne les entretenoit jamais que de la misère extrême où ils étoient réduits sous une domination si tyrannique, et de la félicité des peuples hollandais et catalans qui s'étoient si généreusement délivrés.

Enfin, il faisoit souvenir le clergé, en combien de rencontres on avoit violé ses priviléges et les immunités de l'église ; que les bénéfices et les dignités les plus considérables du royaume étoient la proie des étrangers, au lieu de servir de juste récompense au mérite et à la capacité des Portugais naturels.

Avec ceux qu'il savoit être mécontens, il tournoit habilement le discours sur les qualités de son maître, pour sonder les inclinations. Il se plaignoit de la vie oisive où ce prince paroissoit enseveli ; qu'il étoit fâcheux que celui qui pouvoit seul remédier efficacement à tant de désordres, eût si peu d'affection pour son pays, et même tant d'indifférence pour sa propre grandeur : et remarquant que ces discours faisoient impression, il alloit jusques à flatter les uns du glorieux titre de libérateurs de la patrie, excitant l'indignation de ceux qui avoient été maltraités par les Espagnols, laissant entrevoir de grandes espérances à d'autres dans le changement de l'état.

Il sut ménager si heureusement les esprits, qu'après s'être assuré de plusieurs en particulier, il assembla enfin un nombre considérable de noblesse*, et à la tête se trouva l'archevêque de Lisbonne.

Ce prélat étoit d'une des meilleures maisons du royaume, savant, habile dans les les affaires, aimé du peuple, mais haï des Espagnols qu'il haïssoit réciproquement, parce qu'ils lui préféroient l'archevêque de Brague, créature de la vice-reine, qu'ils avoient fait président de la chambre do Paço, et à qui ils donnoient quelque part dans les affaires du gouvernement.

Parmi les gens de qualité qui formèrent cette assemblée, dom Michel d'Ameïda s'y fit distinguer. C'étoit un vénérable vieillard qui avoit acquis une considération extraordinaire par son mérite. Il faisoit gloire d'aimer sa patrie plus que sa fortune : il étoit indigné de la voir comme réduite en servitude par des usurpateurs. Il s'étoit soutenu toute sa vie dans ces sentimens, avec beaucoup de courage et de fermeté, sans que les prières de sa famille et les conseils de ses amis l'eussent pu obliger d'aller au palais et de faire sa cour aux ministres d'Espagne. C'étoit par cette fermeté qu'il leur étoit devenu fort suspect. Ce fut aussi le premier sur qui

---

* La première assemblée des conjurés se fit le 12 Octob. dans le jardin d'Antoine d'Almada, et l'archevêque de Lisbonne ne s'y trouva pas. La conjuration étoit déjà fort avancée lorsqu'il y entra.

En général Vertot est peu exact sur ce qui regarde et les assemblées tenues par les conjurés, et les matières qui y sont traitées.

Pinto jeta les yeux pour se déclarer un peu plus ouvertement, sachant bien qu'il ne couroit aucun risque avec un homme de ce caractère, qui d'ailleurs étoit d'un grand poids pour attirer la noblesse dans son parti.

Dom Antoine d'Almada, intime ami de l'archevêque, s'y trouva aussi avec dom Louis son fils ; dom Louis d'Acugna, neveu de ce prélat, et qui avoit épousé la fille de dom Antoine d'Almada ; le grand veneur Mello ; dom George son frère ; Pierre Mendoze ; dom Rodrigo de Saa, grand chambellan, et plusieurs officiers de la maison royale, dont les charges étoient devenues des titres inutiles depuis que le Portugal avoit perdu ses rois naturels.

Dans cette assemblée, l'archevêque, naturellement éloquent, donna une idée affreuse de l'état du royaume depuis que les Espagnols en étoient les maîtres. Il représenta que Philippe II, pour assurer sa conquête, avoit fait périr un nombre infini de noblesse. Qu'il n'avoit pas épargné les ecclésiastiques, témoin ce fameux bref d'absolution qu'il avoit obtenu du pape pour deux mille prêtres et religieux qu'il avoit fait mourir pour assurer son usurpation. Que depuis ces malheureux temps les Espagnols n'avoient point changé de politique. Qu'ils avoient, sous différens prétextes, fait périr plusieurs personnes de mérite qui ne pouvoient être accusées que d'aimer trop leur pays. Qu'il n'y avoit personne dans l'assemblée dont la vie et les biens fussent en sûreté. Que la noblesse étoit méprisée, les grands reculés du gouvernement, sans emplois et sans considération. Que l'église n'avoit eu que d'indignes ministres depuis que Vasconcel-

los faisoit des bénéfices la récompense de ses créatures. Que le peuple étoit accablé d'impôts, les campagnes sans laboureurs, et les villes désertes par les soldats qu'on prenoit par force pour les envoyer en Catalogne. Que les ordres qu'on avoit reçus d'y faire passer la noblesse, sous prétexte de l'arrière-ban, étoit le dernier coup de la politique du ministre qui vouloit se défaire des gentilshommes, seul obstacle dans le royaume à ses pernicieux desseins. Que le moindre mal qui leur en pouvoit arriver étoit un exil très-long. Qu'ils vieilliroient comme de malheureux étrangers dans le fond de la Castille, pendant que de nouvelles colonies s'empareroient de leurs biens comme dans un pays de conquête. Que l'idée funeste de tant de malheurs lui feroit souhaiter la mort plutôt que de voir la ruine entière et la destruction de son pays, s'il n'espéroit qu'un si grand nombre de gens de mérite ne se seroient pas assemblés inutilement.

Ce discours renouvela dans l'assemblée le fâcheux souvenir de tous les maux que l'on souffroit depuis long-temps. Chacun s'empressoit de donner des exemples de la cruauté de Vasconcellos. Les uns avoient perdu leurs biens par ses injustices : il avoit enlevé à d'autres des charges et des gouvernemens héréditaires pour y placer ses créatures : plusieurs avoient gémi long-temps dans les prisons, pour satisfaire aux soupçons des Espagnols : quelques-uns regrettoient encore leurs pères, leurs frères, ou leurs amis retenus à Madrid, ou envoyés en Catalogne, comme de malheureux ôtages de la fidélité de leurs compatriotes. Enfin, il n'y en avoit aucun qui, dans l'intérêt général, ne trou-

vât une injure particulière à venger. Le voyage de Catalogne excitoit surtout leur colère et leur indignation. Ils voyoient que ce n'étoit pas tant le besoin qu'on pouvoit avoir de leurs secours, que le dessein de les ruiner qui engageoit la cour d'Espagne à leur faire faire un si long voyage. Ces considérations, jointes à l'espérance de se venger de tant d'outrages qu'ils avoient reçus, achevèrent de les déterminer à prendre des mesures pour secouer sûrement un joug qui leur paroissoit si pesant; et n'envisageant point d'adoucissement dans leurs maux, ils se reprochèrent leurs patience comme une bassesse et une lâcheté, et convinrent enfin de la nécessité pressante de chasser les Espagnols; mais ils se partagèrent sur l'espèce de gouvernement qu'ils devoient choisir.

Une partie de l'assemblée penchoit à un gouvernement républicain*, à peu près semblable à celui de Hollande; l'autre partie souhaitoit un roi; et entre ceux-ci, quelques-uns proposèrent le duc de Bragance; d'autres, le marquis de Villareal, et d'autres enfin le duc d'Aveiro, tous trois princes du sang royal de Portugal: et chacun prenoit son parti selon son inclination et ses intérêts particuliers. Mais l'archevêque qui étoit dévoué à la maison de Bragance, se servant habilement de toute l'autorité de son caractère, leur remontra avec beaucoup de force

* La conjuration une fois formée, on ne parla plus d'un gouvernement républicain comme la Hollande, ni de donner la couronne à d'autres qu'au duc de Bragance. Vertot oublie ici ce qu'il a dit plus haut de Pinto, l'âme de la conjuration.

que le choix du gouvernement n'étoit point arbitraire; qu'ils ne pouvoient en conscience rompre le serment de fidélité qu'ils avoient fait au roi d'Espagne, si ce n'étoit pour rendre justice à l'héritier légitime de la couronne; que tout le monde savoit qu'elle appartenoit au duc de Bragance; et ainsi qu'il falloit se déterminer ou à le reconnoître pour leur roi, ou à rester pour jamais sous la domination d'Espagne.

Ensuite il leur fit envisager la puissance, les grands biens, et le nombre considérable des vassaux de ce prince, dont presque le tiers du royaume relevoit. Que dans le dessein de chasser les Espagnols, ils ne pouvoient raisonnablement espérer d'y réussir s'ils ne l'avoient à leur tête, et que pour l'y engager, ils devroient lui offrir la couronne, quand d'ailleurs il n'y auroit pas des droits incontestables comme premier prince du sang. De là il passa à ses bonnes qualités, il fit valoir sa prudence, sa sagesse, et surtout la douceur et la bonté qui paroissoient dans sa conduite. Enfin, il sut tourner si heureusement les esprits, qu'il les ramena tous au point de le souhaiter pour leur roi; et ils convinrent avant que de se séparer, qu'on n'oublieroit rien pour l'engager dans ce dessein. L'assemblée se sépara, et on demeura d'accord des jours et de l'heure que l'on se rassembleroit pour délibérer sur les moyens qui pouvoient faciliter un prompt et heureux succès.

Pinto voyant les esprits disposés en faveur de son maître, lui écrivit secrètement de s'approcher de Lisbonne, afin d'encourager les conjurés par sa présence, et de prendre avec eux des mesures précises pour l'exécution de leur dessein. Cet homme habile remuoit tous

les ressorts de cette affaire, sans paroître y avoir plus de part qu'un simple particulier qui auroit été animé seulement par le zèle du bien public. Il faisoit semblant de douter que son maître y voulût entrer, à cause de la répugnance naturelle qu'il avoit pour les entreprises hasardeuses et qui demandent beaucoup de suite et d'application. Il faisoit naître sur cela certaines difficultés qui ne servoient qu'à éloigner le soupçon qu'on eût pu prendre qu'il s'entendoit avec son maître, et telles néanmoins que, n'étant pas assez grandes pour les décourager, elles n'étoient propres au contraire qu'à exciter leur ardeur et à les engager davantage.

Sur l'avis de Pinto, le duc partit quelques jours après de Villa Viciosa, et arriva à Almada qui est un château proche de Lisbonne, et dont il est seulement séparé par le Tage, comme s'il y fût arrivé naturellement dans le cours des visites qu'il faisoit de toutes les places fortes du royaume. Il avoit un équipage si magnifique, et il étoit accompagné d'une escorte si nombreuse de gens de qualité et d'officiers de guerre, qu'il ressembloit plutôt à un roi qui prend possession de son royaume, qu'à un simple gouverneur de province qui visite les places de son gouvernement. Il se trouva si près de Lisbonne, qu'il ne put se dispenser d'aller rendre ses devoirs à la vice-reine. Lorsqu'il entra, la grande cour du palais et toutes les avenues se trouvèrent remplies d'un nombre infini de peuple qui s'empressoit pour le voir passer: toute la noblesse se rendit auprès de lui pour l'accompagner chez la vice-reine. Ce fut une fête publique dans toute la ville, il se répandit dans tous les esprits tant de joie de

le voir, qu'il sembloit qu'il ne manquât ce jour-là qu'un héraut au peuple pour le proclamer roi, ou à lui-même assez de résolution pour oser mettre la couronne sur sa tête.

Mais ce prince étoit trop sage et trop habile pour commettre un si grand dessein aux saillies d'un peuple léger et inconstant. Il savoit combien il y a loin de ces vains applaudissemens où le peuple s'abandonne aisément à ces mouvemens constans qui sont nécessaires pour soutenir une entreprise de cette nature. Ainsi, après avoir pris congé de la vice-reine, il se retira à Almada, sans vouloir même descendre à l'hôtel de Bragance, ni passer par la ville, de peur de faire de la peine aux Espagnols, que les empressemens du peuple n'avoient déjà que trop alarmés.

Pinto ne manqua pas de faire observer à ses amis la timide précaution de son maître. Il leur représenta qu'il falloit profiter de son séjour à Almada pour s'expliquer avec lui, et lui faire même une espèce de violence pour l'engager à recevoir la couronne, et assurer par là le salut de l'état. Les conjurés ayant approuvé cet avis, on le chargea d'obtenir de son maître une heure favorable pour lui en faire la proposition. Il n'eut pas de peine à en accepter la commission. Le duc de Bragance consentit à cette entrevue, à condition néanmoins qu'il n'y auroit au plus que trois conjurés qui conféreroient avec lui, n'ayant pas trouvé à propos de s'expliquer devant plus de monde.

Ainsi Michel d'Almeïda, Antoine d'Almada et Mendoze se rendirent chez lui la nuit ; et ayant été introduits secrètement dans le cabinet du prince, d'Almada qui portoit la parole

pour les autres, lui représenta vivement le malheureux état du royaume, où toutes les conditions avoient également à souffrir de l'injustice et de la cruauté des Castillans; que lui-même, tout grand prince qu'il étoit, n'étoit pas à couvert de leurs attentats; qu'il étoit trop éclairé pour ne pas s'apercevoir avec quelle application le ministre cherchoit à le perdre; qu'il n'avoit d'asile pour échapper à ses mauvais desseins que le trône, et que pour l'y porter, il étoit chargé de lui offrir les services d'un nombre considérable de gens de qualité qui sacrifieroient leurs biens avec plaisir, et qui étoient tout prêts d'exposer leurs vies pour ses intérêts, et pour venger la nation de la tyrannie des Castillans. Ils lui dirent ensuite que l'on n'étoit plus au temps de Charles-Quint et de Philippe II, où les Espagnols donnoient des lois et se faisoient craindre presque dans toute l'Europe. Que cette monarchie, qui embrassoit autrefois de si vastes desseins, avoit bien de la peine à présent à conserver son ancien domaine, attaquée et souvent battue par les François et les Hollandois qui lui faisoient la guerre. Que la Catalogne seule occupoit toutes ses forces. Qu'elle étoit sans troupes considérables, sans argent, et gouvernée par un prince foible qui étoit gouverné lui-même par un ministre odieux à tout le royaume.

Il lui fit envisager l'alliance et la protection qu'il pouvoit espérer des princes de l'Europe, ennemis naturels de la maison d'Autriche. Que la Hollande et la Catalogne lui apprenoient ce qu'il devoit attendre d'un grand ministre* dont

* Le cardinal de Richelieu.

le génie sublime et élevé sembloit n'être appliqué qu'à la ruine de la maison d'Autriche. Que la mer lui ouvroit un chemin assuré pour en recevoir les secours nécessaires. Enfin, que le royaume se trouvant délivré de la plupart des garnisons castillannes que le roi d'Espagne avoit été obligé de retirer de Portugal pour grossir son armée de Catalogne, il ne pouvoit jamais trouver de conjonctures plus favorables pour faire valoir ses droits légitimes, pour mettre ses grands biens, sa maison et sa vie en sûreté, et pour délivrer son pays d'un esclavage et d'une tyrannie insupportables.

Ce discours étoit, comme l'on peut juger, fort au goût du duc de Bragance. Mais se renfermant dans le caractère froid et modéré qui lui étoit naturel, il ménagea tellement les termes de sa réponse aux députés, qu'il sembloit ne leur ôter rien de leur espérance, ni aussi l'augmenter.

Il leur dit qu'il convenoit avec eux de l'état déplorable où les Espagnols avoient réduit le royaume, et que lui-même n'étoit pas sans danger; qu'on ne pouvoit trop louer le zèle qu'ils faisoient paroître pour le bien de leur patrie, et qu'il leur étoit en particulier bien obligé des vues favorables qu'ils avoient pour ses intérêts : mais après tout, qu'il doutoit qu'il fût encore temps de songer à des remèdes aussi violens que ceux qu'on lui proposoit, et qui avoient toujours des suites terribles, quand ils ne réussissoient pas entièrement.

A cette réponse, qu'il ne voulut pas faire plus positive, il ajouta des manières si caressantes et des remercimens si honnêtes à chacun d'eux en particulier, qu'ils jugèrent bien que leur dépu-

tation avoit été agréablement reçue; mais qu'après tout il ne devoit guères attendre que le prince fît d'autres pas dans cette entreprise, que d'y donner son consentement quand ils l'auroient mise en état, et que le succès n'en seroit plus douteux.

Après avoir pris de nouvelles mesures avec Pinto, il s'en retourna à Villaviciosa, avec des inquiétudes qu'il n'avoit point encore éprouvées, et qui ne lui permirent pas de sentir les plaisirs qu'il avoit goûtés jusques-là dans une vie privée.

Il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il communiqua à la duchesse sa femme les propositions qu'on lui avoit faites. Cette princesse étoit Espagnole de naissance, sœur du duc de Medina Sidonia, grand d'Espagne et gouverneur d'Andalousie. Elle étoit née avec une forte inclination pour tout ce qui paroissoit grand, et cette inclination étoit peu à peu devenue une passion démesurée pour la gloire et pour l'élévation. Le duc son père, qui s'étoit aperçu qu'on ne devoit pas moins attendre de son esprit que de son courage, avoit pris soin de cultiver un si beau naturel avec une application singulière. Il avoit mis auprès d'elle des personnes habiles qui lui avoient inspiré des sentimens pleins de cette ambition que l'on regarde dans le monde comme quelque chose de noble et comme la première vertu des princes*. Elle s'étoit ap-

* *Adhæc politicas artes, bonos et malos regiminis dolos, dominationis arcana, humani latibula ingenii non modò intelligere mulier, sed et pertractare quoque ac provehere, tam naturâ quam disciplinâ mirificè instructa fuit.* Caetan. Passar. de Bello Lusitan.

pliquée de bonne heure à démêler les différens caractères des hommes, et à deviner par les dehors les plus fins et les plus délicats, les sentimens les plus cachés de ceux qu'elle voyoit ; et par cette attention, elle étoit devenue si habile et si pénétrante, qu'il n'y eut rien de caché pour elle dans le cœur des courtisans les plus dissimulés. En un mot, il ne lui manquoit ni courage pour entreprendre les choses les plus difficiles, pourvu qu'elles lui parussent grandes et glorieuses, ni lumières pour trouver les moyens d'y parvenir. Ses manières étoient nobles, grandes, aisées et pleines d'une certaine douceur majestueuse, qui inspiroit de l'amour et du respect à tous ceux qui l'approchoient.

Elle prit toutes les manières de Portugal avec tant de facilité, qu'elle sembloit être née à Lisbonne. Elle s'appliqua d'abord à gagner l'estime de son mari, et elle y réussit parfaitement par l'austérité de sa conduite, par une dévotion solide, par une complaisance parfaite pour la plupart de ses goûts. Elle négligeoit tous les plaisirs qui font l'amusement des personnes de sa qualité et de son âge, et ne paroissoit occupée, même dans ses heures de loisir, que des choses qui pouvoient embellir son esprit, et rendre son jugement plus juste.

Le duc de Bragance étoit charmé de posséder une personne si accomplie ; il avoit pour elle une estime infinie et une confiance parfaite ; il n'entreprenoit jamais rien sans la consulter. Ainsi il n'avoit garde de s'engager plus avant dans une affaire aussi importante, qu'il n'eût pris son avis, et consulté toutes choses avec elle.

Il lui découvrit donc le plan de la conjura-

tion, le nom des conjurés, l'ardeur qu'ils faisoient paroître pour la faire réussir, et ce qui s'étoit passé, tant à Lisbonne, que dans la conférence d'Almada. Il ajouta que, sur la nouvelle du voyage de Catalogne, il avoit pressenti que la noblesse étoit résolue d'éclater plutôt que de sortir du royaume, et qu'il étoit à craindre qu'à son refus ils ne portassent leurs vues d'un autre côté et sur un autre chef. Que cependant il ne pouvoit s'empêcher de lui avouer que la grandeur du péril l'épouvantoit ; que quand il n'avoit envisagé que de loin le dessein de s'élever sur le trône, cette idée flatteuse de grandeur s'étoit agréablement emparée de son esprit ; mais qu'à présent qu'il falloit essayer la fortune et courir les risques d'une entreprise aussi dangereuse, il ne pouvoit envisager sans quelque frayeur le péril où il s'alloit jeter, lui et toute sa maison ; qu'il y avoit peu de fond à faire sur l'humeur du peuple inconstant, que la moindre difficulté rebute et dissipe facilement ; que ce n'étoit pas assez d'avoir la noblesse de son côté, si elle n'étoit appuyée des grands du royaume ; mais que bien loin de se flatter qu'ils entrassent dans ses intérêts, il les trouveroit toujours en son chemin comme les plus cruels ennemis ; la jalousie naturelle aux hommes ne leur permettant pas de faire leur maître de celui qui étoit leur égal.

Ces considérations, jointes à beaucoup d'autres prises du côté de la puissance du roi d'Espagne, et du peu de sûreté qu'il y avoit à se confier au secours des étrangers, balançoient dans l'âme de ce prince la passion qu'il avoit de régner. Mais la Duchesse, dont l'âme étoit plus ferme et l'ambition plus vive, entra

parfaitement dans le dessein de la conjuration : la vue d'une si grande entreprise ne fit qu'exciter son courage, et réveiller ses désirs d'élévation*. Elle demanda au duc, en cas qu'à son refus le Portugal se tournât en république, quel parti il prendroit entre ce nouveau gouvernement et le roi d'Espagne. Le duc lui dit qu'il seroit toute sa vie inviolablement attaché aux intérêts de sa patrie. Votre résolution, lui dit la Duchesse, me fournit la réponse que je dois vous faire, et que vous deviez faire vous-même aux députés de la noblesse. Puisque vous voulez bien vous exposer aux plus grands dangers, en qualité de sujet de la république, il est plus avantageux, et il vous sera bien plus glorieux de tenter la fortune pour défendre une couronne qui vous appartient, et que le peuple et la noblesse vous veulent mettre sur la tête. Elle lui représenta ensuite avec beaucoup de force les droits incontestables qu'il avoit à la couronne ; que dans le malheureux état où les Castillans avoient réduit le Portugal, il n'étoit pas permis à un homme de sa qualité et de son rang de demeurer dans l'indifférence ; que ses enfans et toute sa postérité reprocheroient à sa mémoire comme une lâcheté indigne de son sang, de n'avoir pas profité d'une occasion si favorable. Ensuite elle exagéra à ce prince la douceur de régner dans un lieu où il n'obéissoit même qu'avec crainte, les charmes d'une couronne, la facilité de s'en emparer ; que quand même il n'auroit pas le

---

* Il y a des auteurs qui attribuent ce trait à Paës, secrétaire du duc de Bragance.

secours étranger qu'on lui offroit, il étoit assez puissant par lui-même en Portugal pour en chasser les Espagnols, surtout dans la conjoncture de la révolte de la Catalogne. Enfin elle sut lui montrer la couronne par des côtés si brillans, qu'elle le détermina entièrement. Mais elle entra dans la vue qu'il avoit de laisser grossir le nombre des conjurés avant que de se déclarer plus positivement, et de ne paroître ouvertement dans cette affaire qu'au moment de l'exécution.

Cependant la cour n'étoit pas sans inquiétude. Ces marques extraordinaires de joie que le peuple de Lisbonne avoit fait paroître à la vue du duc de Bragance, avoient fait impression sur le ministre.

Il commençoit à soupçonner qu'il se faisoit à Lisbonne des assemblées secrètes; et certains bruits, qui pour l'ordinaire marchent sourdement à la tête des grands événemens, augmentoient fort son inquiétude.

Le roi tint sur cela plusieurs conseils, et on résolut, pour ôter aux Portugais l'espoir de réussir dans la révolte qu'ils pouvoient méditer, de faire venir incessamment à Madrid le duc de Bragance (20 Octob. 1640), le seul chef qui étoit à craindre dans ce royaume. Le Comte-Duc lui envoya un courrier, et lui manda que le roi vouloit être instruit par sa bouche, et conférer avec lui de l'état où étoient les troupes et les places de Portugal ; qu'il étoit fort souhaité à la cour par ses amis, et qu'il ne devoit pas douter qu'il n'y fût reçu avec toute la distinction qui étoit due à sa naissance et à son mérite.

Un coup de foudre ne l'auroit pas surpris

davantage qu'il le fût par cette nouvelle. Les empressemens et les différens prétextes que l'on employoit pour le tirer de Portugal, le confirmèrent dans la pensée que l'on en vouloit à sa personne, et que sa perte étoit résolue. Ce n'est plus par des emplois ou par de feintes caresses qu'on l'attaque ; ce sont des ordres précis, et qui seront suivis de la force et de la violence, s'il désobéit. La crainte d'être trahi s'empara de son esprit ; et comme ceux qui roulent de grands desseins dans leur tête croyent que le monde, appliqué à leurs démarches, devine toujours leur secret, ce prince habile, mais un peu timide et défiant, se crut précipité dans les plus grands malheurs.

Cependant pour gagner du temps, et pour avoir le loisir d'avertir les conjurés du péril où il se trouvoit, il dépêcha à Madrid, par l'avis de la duchesse sa femme, un gentilhomme de sa maison, homme d'esprit et fidèle, pour assurer le ministre qu'il se rendroit incessamment auprès du roi. Mais il lui avoit ordonné en secret de prendre de temps en temps différens prétextes pour excuser son retardement, et prétendoit ainsi prévenir l'orage en avançant la conspiration. Ce gentilhomme ne fut pas plutôt à Madrid, qu'il assura le roi et le premier ministre que son maître le suivoit. Il prit un grand hôtel qu'il fit meubler magnifiquement ; il arrêta en même-temps un nombre considérable de domestiques, à qui il donna par avance des livrées : il faisoit tous les jours des dépenses considérables ; enfin il n'oublia rien pour faire croire que ce prince arriveroit incessamment, et qu'il vouloit paroître à la cour dans tout l'éclat de sa naissance.

Il feignit quelques jours après d'avoir reçu avis qu'il étoit malade considérablement. Ensuite, ayant usé ce prétexte qui ne pouvoit durer long-temps, il présenta un mémoire au premier ministre, où il demandoit, au nom du duc son maître, que le roi réglât le rang qu'il devoit avoir à la cour. Il croyoit faire durer long-temps cette affaire par l'opposition des grands qui pourroient intervenir pour soutenir leurs droits. Mais le ministre, à qui tous ces retardemens devenoient suspects, applanit toutes les difficultés, et fit décider la chose par le roi en sa faveur, et d'une manière qui lui devoit être fort honorable, tant il avoit de passion de le faire sortir de son pays, et de le voir à Madrid.

Les conjurés n'eurent pas plutôt appris les ordres que le duc avoit reçus de la cour, que craignant qu'il n'y déférât trop promptement, ils firent partir incessamment Mendoze pour le rassurer, et pour le déterminer en même-temps à prendre généreusement son parti. Ils firent choix de ce seigneur, parce qu'étant gouverneur d'une place proche Villaviciosa, le prétexte d'aller à son gouvernement, cachoit aux Espagnols l'intention secrète de son voyage. Il prit son temps pour rencontrer ce prince à la chasse. Ils s'enfoncèrent aussitôt dans le bois, et s'étant arrêtés dans un endroit écarté, Mendoze lui remontra le péril où il alloit se jeter en allant à la cour, qu'il ruinoit absolument l'espérance de la noblesse et du peuple, en se remettant avec trop de confiance entre les mains de ses ennemis; qu'il y avoit un très-grand nombre de gentilshommes qualifiés, résolus de sacrifier leurs biens et leurs vies pour

son service, qui n'attendoient que son aveu pour éclater ; que le moment étoit venu où il falloit choisir ou la mort ou la couronne ; qu'il étoit dangereux de différer davantage, et qu'il ne devoit pas douter qu'une affaire de cette importance, répandue parmi tant de gens, ne vînt enfin à la connoissance des Espagnols. Le duc lui répondit qu'il entroit dans ses sentimens, et qu'il pouvoit assurer ses amis qu'il étoit entièrement résolu de se mettre à leur tête.

Mendoze s'en retourna d'abord chez lui, pour faire perdre à ceux qui eussent pu l'observer, les soupçons que pouvoit causer son voyage ; il se contenta de mander aux conjurés qu'il s'étoit trouvé à une partie de chasse, et que le gibier s'étoit fait battre long-temps ; mais qu'à la fin la chasse avoit été heureuse. Il s'en retourna peu de jours après à Lisbonne ; il apprit à ses amis le succès de son voyage, et que le prince demandoit Pinto. Ils le firent partir en même-temps, avec toutes les instructions nécessaires pour l'informer du plan et des moyens de l'exécution. (1 Nov. 1640.) Pinto lui apprit en arrivant, que la cour de Lisbonne étoit furieusement brouillée ; que la vice-reine se plaignoit hautement de l'insolence et de la fierté de Vasconcellos ; qu'elle ne pouvoit plus souffrir que toutes les dépêches de la cour d'Espagne lui fussent adressées, pendant que revêtue d'un titre imaginaire, elle demeuroit sans autorité. Ses plaintes étoient d'autant mieux fondées, que c'étoit une princesse d'un grand mérite, qui se sentoit capable de remplir dignement toute l'étendue de son emploi : mais elle ne

s'apercevoit pas que c'étoit son mérite même et la grandeur de son esprit, qui étoient la principale raison pour laquelle on lui donnoit si peu de part dans le gouvernement. Pinto fit remarquer à son maître combien cette mésintelligence étoit favorable à ses desseins : qu'il ne pouvoit prendre une conjoncture plus heureuse que les divisions du palais, qui laissoient moins d'attention aux ministres d'Espagne pour observer ses démarches.

Le duc de Bragance, depuis le départ de Mendoze, étoit retombé dans ses irrésolutions ordinaires ; plus l'affaire s'engageoit, et plus ses incertitudes augmentoient. Pinto fit tous ses efforts pour l'empêcher de balancer davantage ; et mêlant des menaces à ses raisons et à ses prières, il lui déclara qu'il seroit proclamé roi malgré qu'il en eût, sans qu'il pût tirer d'autre fruit de son irrésolution, que de courir un plus grand péril et faire de plus grandes pertes. La duchesse sa femme se joignit à ce fidèle domestique, et lui reprocha sa lâcheté de préférer la vie caduque à la dignité royale. Le duc, honteux de faire paroître moins de courage qu'une femme, se rendit à ses raisons. Il se trouvoit encore pressé par ce gentilhomme qu'il avoit envoyé à Madrid. Il lui écrivoit tous les jours qu'il ne pouvoit plus soutenir son absence et ses retardemens auprès du ministre qui commençoit à ne vouloir plus écouter ses excuses. Ainsi, voyant bien qu'il n'avoit pas de temps à perdre, il résolut d'éclater sans différer davantage. Il manda cependant à ce gentilhomme, pour gagner du tems, de représenter au comte-duc d'Olivarez, qu'il seroit déjà arrivé à Madrid, s'il

avoit eu assez d'argent pour en faire le voyage, et pour y paroître selon la naissance et le rang qu'il tenoit dans le royaume, et que sitôt qu'il auroit pu recouvrer les fonds nécessaires, il partiroit pour se rendre à la cour.

Il examina ensuite avec la duchesse et avec Pinto plusieurs moyens différens pour l'exécution de son dessein. Enfin le duc s'arrêta à celui-ci, que l'on s'assureroit d'abord de Lisbonne, qui étant la capitale, donneroit le branle à tout le royaume; que le même jour qu'ils feroient déclarer cette grande ville en sa faveur, il se feroit proclamer roi de Portugal dans toutes les villes de ses dépendances; que ceux de ses amis qui étoient gouverneurs de place, en feroient autant dans les lieux où ils commandoient; que jusques aux bourgs et aux villages, dont les conjurés étoient seigneurs, on y feroit soulever le peuple, afin que cette grande nouvelle, comme un embrasement général, se répandant dans tout le royaume, entraînât tous les peuples, sans que le peu d'Espagnols qui étoient restés dans le Portugal, sussent où porter leurs armes. Qu'il feroit entrer son régiment dans la ville d'Elvas, dont le gouverneur étoit tout à lui. Que pour la manière dont ils se rendroient maîtres de Lisbonne, il ne pouvoit leur prescrire rien de particulier, cela dépendant des occasions du jour où ils l'entreprendroient. Que cependant il étoit d'avis qu'ils tournassent leurs premiers efforts du côté du palais, afin de s'assurer de la personne de la vice-reine, et de tous les Espagnols qui pourroient servir d'ôtages pour faire rendre la citadelle, qui sans cela pourroit incommoder la ville quand on en seroit maître.

Il lui donna deux lettres de créance pour Almeïda et Mendoze, où il leur marquoit que le porteur étant chargé de ses intentions, il ne leur écrivoit que pour leur dire seulement qu'il souhaitoit qu'ils ne manquassent ni de fidélité à leurs promesses, ni de courage et de vigueur dans l'exécution. Cela fait, le duc renvoya promptement Pinto à Lisbonne, après lui avoir donné toutes les marques de confiance qui pouvoient l'assurer de tenir toujours la même place auprès de lui, quelque heureux que fût le changement qu'il espéroit dans sa fortune.

Il ne fut pas plutôt à Lisbonne, qu'il rendit les lettres à d'Almeïda et à Mendoze. Ils envoyèrent quérir aussitôt Lemos et Corée, que Pinto avoit mis dans les intérêts de son maître depuis long-temps. C'étoient deux riches bourgeois qui avoient beaucoup de crédit parmi le peuple, ayant passé par toutes les charges de la ville, et disposant d'un nombre considérable d'artisans qui étoient à leurs gages. Ils avoient pris soin l'un et l'autre de fomenter de longue main, et d'entretenir l'aversion des bourgeois contre les Espagnols, par les bruits qu'ils répandoient sourdement de nouveaux impôts qu'on devoit exiger au commencement de l'année. Ils avoient même congédié exprès plusieurs de leurs ouvriers, principalement les plus mutins, sous prétexte que le commerce étant ruiné, ils ne pouvoient plus les entretenir ; mais en effet, afin que la misère et la faim les portassent plus aisément à se soulever : et cependant ils les assistoient de temps en temps, afin de les avoir toujours à leur dévotion. Ils avoient outre cela des intelligences secrètes avec les principaux de chaque quartier, en

sorte qu'ils assurèrent les conjurés que pourvu qu'ils fussent avertis la veille de l'exécution, ils s'engageoient à faire soulever la plus grande partie du peuple à telle heure qu'on voudroit.

Pinto, assuré des artisans, tourna ses soins du côté des autres conjurés : il les exhorta tous en particulier de se tenir prêts pour l'exécution au premier avis qu'ils en recevroient ; qu'ils s'assurassent de leurs amis sous prétexte de quelque querelle particulière, sans leur confier l'occasion où on les vouloit employer : bien des gens pouvant fournir de courage et de résolution l'épée à la main, qui ne sont pas capables de soutenir de sang-froid tout le poids d'un secret important.

Les ayant trouvés tous fermes, intrépides, pleins d'ardeur et d'impatience de se venger des Espagnols, il en conféra avec d'Almeïda, Mendoze, d'Almada et Melo, qui, trouvant toutes les choses dans l'état qu'on le pouvoit souhaiter, fixèrent le jour de l'exécution à un Samedi premier Décembre. On en donna avis aussitôt au duc de Bragance, afin que de son côté il se fît proclamer roi, le même jour, dans toute la province d'Alentejo, qui relevoit presque toute entière de lui ; et ils convinrent, devant que de se séparer, de se trouver encore une fois ensemble, afin de prendre les dernières mesures pour l'exécution.

Le 25 Novembre, ils se rendirent la nuit à l'hôtel de Bragance, comme ils en étoient convenus. Ils trouvèrent qu'ils pouvoient compter à peu près sur cent cinquante gentilshommes, la plupart chefs de maison, avec tous leurs domestiques, et environ deux cents bourgeois et artisans, tous gens de main, dont on

étoit assuré, et qui, par leur crédit dans la ville, entraîneroient aisément le reste du peuple.

La mort de Vasconcellos fut résolue, comme d'une victime qui étoit due au ressentiment de tout le Portugal. Il y en eut qui proposèrent de traiter de même l'archevêque de Brague. Ils représentèrent que c'étoit un homme redoutable par la grandeur de son génie ; qu'on ne devoit pas croire qu'il regardât d'un œil indifférent le mouvement qu'ils alloient faire ; qu'il pourroit remplacer le secrétaire en se mettant à la tête des Espagnols et de leurs créatures qui étoient dans la ville ; que pendant qu'on seroit attaché à se rendre maître du palais, il pourroit se jeter dans la citadelle, ou venir au secours de la vice-reine, à laquelle on savoit bien qu'il étoit tout dévoué : que dans une affaire aussi importante il ne falloit point laisser d'ennemis derrière eux qui pussent les faire repentir d'une fausse pitié et d'une compassion qu'ils auroient eue à contre-temps.

Ces raisons firent consentir la plus grande partie de l'assemblée à sa mort ; et ce prélat couroit le même risque que Vasconcellos, si dom Michel d'Almeida* n'eût pris son parti. Il remontra aux conjurés que la mort d'un homme de ce caractère et revêtu d'une aussi grande dignité les rendroit odieux à tout le monde ; que c'étoit attirer sur le duc de Bragance la haine de tout le clergé et de l'inquisition, gens redoutables aux plus grands

* Sousa de Macedo dit que ce fut d'Almada.

princes, et qui joindroient au nom de rebelle et d'usurpateur celui d'excommunié ; que le Prince lui-même seroit au désespoir que l'on marquât son avénement à la couronne par une action si cruelle ; qu'il s'offroit de veiller sur sa conduite de si près, le jour de l'exéction, qu'il ne pourroit rien entreprendre au préjudice de l'intérêt public. Enfin, il parla si fortement en sa faveur qu'il obtint de ses amis la vie de ce prélat, qui ne la purent refuser à un homme de ce mérite.

Il ne restoit plus qu'à régler la marche et l'ordre de l'attaque. Ils arrêtèrent qu'ils se partageroient en quatre bandes pour se jeter dans le palais en même-temps par quatre endroits différens, afin d'occuper toutes les avenues, sans que les Espagnols pussent communiquer ensemble, ou se secourir mutuellement. Que dom Michel d'Almeïda attaqueroit la garde allemande, qui étoit à l'entrée du palais ; que le grand veneur Mello, son frère, et dom Estevan d'Acugna, à la tête des bourgeois, surprendroient une compagnie d'Espagnols qui montoient tous les jours la garde devant un endroit du château qu'on appeloit le Fort. Que Tello de Menezez, le grand chambellan Emanuel Saa, et Pinto, se rendroient maîtres de l'appartement de Vasconcellos, dont ils se déferoient sur-le-champ ; et que dom Antoine d'Almada, Mendoze, dom Carlos Norogna, et Antoine de Salsaigne s'assureroient de la personne de la vice-reine et de tous les Espagnols qui étoient dans le palais, pour servir comme d'ôtages s'il en étoit besoin. Que pendant qu'ils seroient occupés à se rendre maîtres chacun de leurs postes, on détacheroit quel-

ques cavaliers avec des principaux bourgeois, pour proclamer dans la ville dom Juan duc de Bragance, roi de Portugal. Qu'ayant assemblé le peuple dans les rues, ils s'en serviroient pour se jeter du côté où il paroîtroit encore quelque résistance. On se sépara dans la résolution de se trouver, le Samedi premier Décembre, les uns chez dom Michel d'Almeïda, et les autres chez d'Almada et Mendoze, où les conjurés devoient s'armer.

Pendant que les amis du duc de Bragance travailloient à Lisbonne avec tant de chaleur pour ses intérêts, et que lui-même n'oublioit rien pour s'assurer de toute sa province, le premier ministre, alarmé de ses retardemens, lui dépêcha un courrier, qui lui portoit un ordre exprès de partir incessamment pour se rendre à la cour ; et afin que ce prince ne pût prétexter le défaut d'argent pour faire son voyage, le courrier lui remit entre les mains, de la part du Comte-Duc, une ordonnance de dix mille ducats à prendre sur le trésor royal.

C'étoit s'expliquer en termes clairs et intelligibles. Le duc ne pouvoit différer davantage sans se rendre suspect avec justice. Il n'avoit plus aucune raison pour se dispenser d'obéir aux ordres du roi, et il devoit craindre qu'un plus long retardement n'attirât enfin de Madrid des ordres fâcheux qui auroient pu déconcerter tous ses desseins, et ruiner absolument l'entreprise. Ce ne fut pas aussi la manière dont il se servit pour parer à des ordres si pressans : il fit partir aussitôt la plus grande partie de sa maison, à laquelle il fit prendre le chemin de Madrid.

Il donna tous les ordres dans son gouvernement à la vue du courrier, comme une personne qui est prête à faire un grand voyage. Il dépêcha dans le même moment un gentilhomme à la vice-reine, pour lui donner avis de son départ. Il écrivit au premier ministre qu'il seroit au plus tard dans huit jours à la cour : et afin d'avoir un témoin qui déposât en sa faveur, il intéressa le courrier par une somme d'argent qu'il lui fit donner, sous prétexte de payer sa course, et de reconnoître la peine qu'il avoit prise de lui apporter les ordres du roi. Il avertit en même-temps les conjurés des nouveaux ordres qu'il avoit reçus de la cour, leur faisant voir la nécessité qu'il y avoit d'exécuter leurs desseins, le jour dont on étoit convenu, de peur d'être prévenus par les Espagnols. Mais ils étoient eux-mêmes dans un embarras qui ne leur permettoit guère de pouvoir rien entreprendre si promptement.

Il y avoit à Lisbonne un homme de qualité* qui faisoit paroître dans toutes les occasions une haine violente contre le gouvernement des Espagnols : il ne les appeloit jamais que des tyrans et des usurpateurs. Il déclamoit publiquement contre leurs injustices, mais surtout il paroissoit déchaîné contre le voyage de Catalogne, sur lequel il faisoit mille pronostics fâcheux. D'Almada l'ayant entretenu plusieurs fois, crut qu'il n'y avoit pas dans tout Lisbonne un meilleur Portugais, et qu'il seroit ravi d'apprendre que l'on travailloit efficacement à la liberté de son pays. Mais quel fut son étonne-

* Dom Juan de Costa.

ment, quand l'ayant conduit dans un lieu écarté pour lui découvrir la conjuration, cet homme en effet, aussi timide et aussi lâche, qu'il étoit audacieux dans ses paroles, se défendit d'y avoir part, et de vouloir prendre aucun engagement avec les conjurés, sous prétexte du peu de solidité qu'il voyoit dans cette affaire. Fier et intrépide, tant qu'il crut la chose fort éloignée; mais timide et retenu à la vue du péril qu'il falloit partager : Où sont, dit-il à d'Almada, les forces nécessaires pour soutenir un aussi grand dessein ? Quelle armée avez-vous à opposer aux troupes espagnoles qui se répandront dans tout le pays au premier mouvement que vous ferez paroître ? Quels sont les grands qui sont à la tête de cette affaire ? Et ont-ils eux-mêmes les fonds nécessaires pour subvenir aux frais d'une guerre civile ? Je crains bien, ajouta-t-il, qu'au lieu de travailler à nous venger des Espagnols, et à la liberté du royaume, vous ne contribuiez à sa ruine, en leur donnant le prétexte qu'ils cherchent depuis si long-temps, d'achever de ruiner le Portugal.

D'Almada, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à ces sentimens, au désespoir d'avoir si mal placé son secret, ne lui répondit qu'en mettant l'épée à la main ; et le pressant vivement, les yeux pleins de colère, il faut, lui dit-il, que tu m'arraches la vie avec mon secret, ou que je te punisse de l'avoir surpris par tes discours pleins d'imposture. Mais l'autre, dont la prudence alloit toujours à éloigner le péril le plus présent, consentit, à la vue d'une épée nue, à tout ce que d'Almada vouloit. Il offrit d'entrer dans la conjuration, il trouva même

des raisons pour détruire les premières qu'il avoit avancées. Il fit plusieurs sermens de garder inviolablement le secret. Enfin il n'oublia rien pour persuader à d'Almada que ce n'étoit ni faute de courage, ni manque de ressentiment contre les Espagnols, s'il n'avoit pas goûté d'abord les propositions qu'il lui avoit faites.

Ses promesses et ses sermens ne rassurèrent pas si fort d'Almada, qu'il ne lui restât beaucoup d'inquiétude de cette avanture. Sans perdre son homme de vue, il avertit les principaux conjurés de l'accident qui lui étoit arrivé.

L'alarme se répandit aussitôt parmi eux, on fit plusieurs réflexions sur la légèreté et l'inconstance de cet homme, on craignit que la vue du péril qu'il faudroit partager, ou l'espérance d'une grosse récompense, ne le rendissent infidèle malgré toutes leurs précautions. Là-dessus ils résolurent de différer l'exécution de leurs desseins, et ils forcèrent Pinto d'écrire à son maître de remettre de son côté à faire éclater l'entreprise, qu'il eût reçu de leurs nouvelles. Mais Pinto, qui connoissoit bien de quelle importance il est dans de pareilles affaires de différer d'un seul jour, écrivit secrètement au prince de n'avoir aucun égard à sa lettre ; que ce n'étoit qu'une terreur panique des conjurés, et dont ils seroient revenus devant que le courrier fût arrivé à Villaviciosa.

En effet, voyant le lendemain que personne ne branloit, ils eurent honte d'avoir pris l'alarme si chaudement ; et celui qui leur avoit causé cette inquiétude, leur ayant donné de nouvelles assurances de la fidélité qu'il leur avoit promise, soit qu'il eût pris des sentimens plus généreux

ou par la crainte de s'embarquer mal à propos dans l'accusation de tant de gens de qualité, ils remirent l'exécution au jour déterminé. Mais à peine étoient-ils sortis de cet embarras, qu'ils retombèrent dans un autre qui ne leur causa pas moins d'inquiétude.

Pinto avoit pris la précaution de tenir toujours plusieurs des conjurés répandus dans le palais, pour découvrir ce qui se passoit. Ils affectoient de se promener indifféremment comme des courtisans oisifs, lorsque, la veille de l'exécution qui devoit commencer par la mort de Vasconcellos, ils aperçurent ce ministre qui s'embarquoit sur le Tage. D'autres que des conjurés n'y auroient seulement pas fait d'attention, parce qu'il étoit aisé de voir qu'il pouvoit passer de l'autre côté du fleuve pour plusieurs raisons, où ils n'avoient point de part. Cependant l'alarme se répandit aussitôt parmi eux, et ils se persuadèrent que cet homme fin et habile, qui avoit des espions de tous côtés, avoit découvert quelque chose de la conjuration. On ne douta point qu'il ne fût passé de l'autre côté du fleuve pour faire entrer dans la ville quelques troupes qui étoient répandues dans les villages voisins. Aussitôt l'image des supplices, avec toutes les horreurs de la mort, se présenta à l'esprit de plusieurs; la peur leur faisoit voir leurs maisons environnées d'officiers de justice pour les arrêter: déjà quelques-uns songeoient à se sauver en Afrique ou en Angleterre, pour se dérober à la cruauté des Espagnols. Enfin, ils passèrent une partie de la nuit dans ces agitions, et pour ainsi dire, entre la vie et la mort, lorsque ceux des conjurés qui étoient restés sur le port, pour observer ce

qui se passeroit, vinrent leur apprendre que le secrétaire étoit rentré au bruit des hautbois, n'étant sorti que pour une fête où il étoit convié. La joie succéda, parmi les conjurés, à leurs inquiétudes, et ils se retirèrent après s'être assurés que rien ne branloit dans le palais, que tout le monde dormoit dans une profonde tranquillité, et qu'on n'y songeoit à rien moins qu'à ce qui s'y devoit passer le lendemain.

Il étoit fort tard quand ils se séparèrent, et de là au moment de l'exécution, il ne restoit que quelques heures de la nuit ; et dans ce peu de temps il arriva encore un accident aux conjurés, avant que la conjuration eût pu éclater. Tant il est vrai que de pareilles entreprises sont toujours très-incertaines et souvent fort périlleuses, surtout quand la crainte des supplices ou l'espérance des récompenses peut faire des traîtres et des infidèles. George Mello, frère du grand veneur, logeoit ordinairement chez un de ses parens qui demeuroit dans un faubourg éloigné de la ville. Ce seigneur crut que comme il touchoit au moment que la conjuration alloit éclater, son parent, qui étoit son ami depuis quelque temps, auroit lieu de se plaindre qu'il lui eût caché une affaire de cette importance, et où le bien commun de la patrie l'intéressoit comme lui ; qu'il l'engageroit aisément dans la conspiration, et qu'il le meneroit avec lui au rendez-vous des conjurés. Dans cette vue, il monta à sa chambre au retour de l'assemblée, et le tirant dans son cabinet, il lui fit part de toute l'entreprise, l'exhortant à se joindre à tant d'honnêtes gens, et à s'y porter comme un homme de sa qualité devoit faire, et en véritable Portugais. L'autre,

surpris d'une si étrange nouvelle, ne laissa pas d'affecter quelque démonstration de joie, de voir son pays prêt à recouvrer sa liberté. Il remercia Mello de la confiance dont il l'honoroit, et l'assura qu'il se tiendroit heureux d'exposer sa vie, et de partager le péril avec tant de gens de bien pour un dessein si juste et si glorieux.

Sur cela ils se séparèrent pour se reposer quelques heures, avant que de partir pour le rendez-vous. A peine Mello fut-il dans sa chambre, qu'il se repentit de l'excès de sa con fiance. Il se reprocha d'avoir mis inconsidérément la destinée de tant de gens de mérite entre les mains d'un homme, dont il n'étoit pas assez assuré. Il lui sembla même qu'il avoit démêlé dans ses yeux et dans toute sa contenance une inquiétude secrète, et des marques de surprise et de frayeur, à la vue d'une entre prise si périlleuse. Enfin il craignit que la peur des supplices, ou l'espérance d'une récompense assurée, ne le déterminât à révéler son secret.

Plein de ces réflexions qui agitoient son esprit, il se promenoit à grands pas dans sa chambre, lorsqu'un bruit confus de gens qui parloient assez bas et comme en secret, ayant attiré son attention, il ouvrit la fenêtre pour mieux entendre ce qui se disoit. A la faveur d'une lumière assez sombre, il aperçut son parent à la porte de la maison, prêt à monter à cheval. Aussitôt la colère et la fureur s'emparant de son âme, il descendit brusquement de sa chambre, et courant à lui l'épée à la main, il lui demanda fièrement quelle affaire extraor-

dinaire le faisoit sortir de sa maison au milieu de la nuit, quel dessein il avoit, et où il vouloit aller. L'autre, extrêmement surpris, cherchoit de mauvaises raisons pour justifier sa sortie. Mais Mello le menaçant de le tuer, le contraignit de remonter dans sa chambre, et s'étant fait apporter les clefs de la maison, il le garda à vue jusqu'à ce que l'heure de l'exécution étant arrivée, il le détermina à venir avec lui se joindre aux autres conjurés.

Enfin le jour parut, (premier Décembre 1640) où le succès alloit décider si le duc de Bragance méritoit le titre de roi et de libérateur de la patrie, ou le nom de rebelle et d'ennemi de l'état.

Les conjurés se rendirent de grand matin chez dom Michel d'Almeïda et chez les autres seigneurs où ils devoient s'armer. Ils y parurent tous avec tant de résolution et de confiance, qu'ils sembloient aller à une victoire certaine. Ce qui est de remarquable, c'est que dans un si grand nombre composé de prêtres, de bourgeois et de gentilshommes qui étoient la plupart animés par des intérêts différens, il n'y en eût pas un qui manquât à sa parole et à la fidélité qu'il avoit promise. Chacun pressoit le moment de l'exécution, comme s'il avoit été le chef et l'auteur de l'entreprise, et que la couronne dût être la récompense des périls où il s'exposoit. Plusieurs femmes même voulurent avoir part à la gloire de cette journée. L'histoire conserve la mémoire de dona Philippe de Villenas, qui arma de ses propres mains ses deux fils; et après leur avoir donné leurs cuirasses : " Allez, mes enfans, leur dit-elle, étein-

" dre la tyrannie et nous venger de nos enne-
" mis ; et soyez sûrs que si le succès ne répond
" pas à nos espérances, votre mère ne survivra
" pas un moment au malheur de tant de gens
" de bien*.

Tout le monde étant armé, ils se rendirent au palais par différens chemins, et la plupart en litières, afin de mieux cacher leur nombre et les armes qu'ils portoient. Ils se partagèrent en quatre bandes, comme on en étoit convenu, attendant avec bien de l'impatience que huit heures sonnassent, qui étoit le moment marqué pour l'exécution. Jamais le temps ne leur avoit paru si long. La crainte qu'on ne s'aperçût de leur grand nombre, et que l'heure extraordinaire où ils paroissoient au palais, ne fît soupçonner au secrétaire quelque chose de leur dessein, leur causoit de cruelles inquiétudes. Enfin huit heures sonnèrent, et Pinto ayant aussitôt tiré un coup de pistolet pour signal, comme on en étoit convenu, ils se virent en liberté d'agir.

Ils se poussèrent en même-temps brusquement, chacun du côté qui lui étoit assigné. Dom Michel d'Almeïda tomba avec sa bande sur la garde allemande qui, prise au dépourvu, la plupart sans armes, fut bientôt défaite, sans avoir presque rendu de combat.

---

* Dona Maria de Lancastro tint le même langage et en des termes encore plus expressifs, s'il est possible, à ses deux fils, dom Ferdinand Tellez, et Antoine Tellez de Silva : " Allez, mes enfans, allez combattre pour la
" patrie ; si mes forces, si mon sexe me le permettoient,
" j'accompagnerois vos pas, j'irois vaincre ou mourir avec
" vous pour le salut de mon pays."

Le grand veneur, Mello son frère, et dom Estevan d'Acugna, chargèrent la compagnie espagnole qui étoit en garde devant un endroit du palais qu'on appeloit le Fort. Ils étoient suivis de la plupart des bourgeois qui avoient eu part à l'entreprise. Ils se jetèrent avec beaucoup de courage, l'épée à la main, dans le corps-de-garde où les Espagnols s'étoient retranchés. Mais personne ne s'y distingua davantage qu'un prêtre du bourg d'Ajembuza. Il marchoit à la tête des conjurés, tenant un crucifix d'une main, et une épée de l'autre. Il animoit le peuple avec une voix terrible à mettre en pièces leurs ennemis. Au milieu de ses plus vives exhortations, il chargeoit lui-même les Espagnols ; tout fuyoit devant lui : car paroissant armé d'un objet que la religion nous apprend à révérer, personne n'osoit l'attaquer ni se défendre ! ensorte qu'après quelque résistance, l'officier espagnol avec ses soldats, fut obligé de se rendre, et pour sauver sa vie, de crier comme les autres : Vive le duc de Bragance roi de Portugal.

Pinto s'étant ouvert le chemin du palais, se mit à la tête de ceux qui devoient attaquer l'appartement de Vasconcellos. Il marchoit avec tant de confiance et de résolution que, rencontrant un de ses amis, qui lui demanda en tremblant, où il alloit avec ce grand nombre de gens armés, et ce qu'il vouloit faire : « Rien « autre chose, lui dit-il en souriant, que de « changer de maître, et vous défaire d'un tyran « pour vous donner un roi légitime.

En entrant dans l'appartement du secrétaire, ils trouvèrent, au bas de l'escalier, Francisco Soarez d'Albergaria, lieutenant civil, qui ne fait

soit que de sortir de chez lui. Ce magistrat, croyant d'abord que ce tumulte n'étoit qu'une querelle particulière, voulut interposer son autorité pour les faire retirer. Mais entendant crier de tous côtés, vive le duc de Bragance, il crut que son honneur et le devoir de la charge l'obligeoient de crier, vive le roi d'Espagne et de Portugal; ce qui lui coûta la vie: un des conjurés lui tira un coup de pistolet, et se fit un mérite de le punir d'une infidélité qui commençoit à devenir criminelle.

Antoine Correa, premier commis du secrétaire, accourut au bruit. Comme il étoit le ministre ordinaire de ses cruautés, et que semblable à son maître, il traitoit la noblesse avec beaucoup de mépris, dom Antoine de Menezès lui enfonça son poignard dans le sein. Mais ce coup ne suffit pas pour faire sentir à ce malheureux que son autorité étoit finie. Car ne pouvant comprendre qu'on osât s'attaquer à lui, et croyant qu'on l'avoit pris pour un autre, il se tourna fièrement vers Menezès, et le regardant avec des yeux pleins de vengeance et de ressentiment: "Quoi! tu oses me frapper," lui dit-il? A quoi l'autre ne répondit que par trois ou quatre coups redoublés qui le jetèrent sur le carreau. Cependant ses blessures ne s'étant pas trouvées mortelles, il en réchappa pour perdre la vie quelque temps après d'une manière plus honteuse par la main du bourreau.

Les conjurés s'étant ainsi défaits de ce commis qui les avoit arrêtés sur l'escalier, se pressèrent d'entrer dans la chambre du secrétaire. Il étoit alors avec Diego Garcez Palleia, capitaine d'infanterie qui, voyant tant de monde armé et plein de fureur, se douta bien qu'on

en vouloit à la vie de Vasconcellos. Quoiqu'il n'eût aucune obligation à ce ministre, la seule générosité le fit jeter l'épée à la main, hors de la porte, pour en défendre l'entrée aux conjurés, et lui donner le temps de se sauver. Mais ayant été blessé au bras, et ne pouvant plus tenir son épée, accablé de la multitude, il se jeta par une fenêtre, et fut assez heureux pour ne pas se tuer.

Aussitôt les conjurés entrèrent en foule dans la chambre du secrétaire. On le cherche partout, on renverse lits, tables, on enfonce les coffres pour le trouver; chacun vouloit avoir l'honneur de lui donner le premier coup.

Cependant il ne paroissoit point, et les conjurés étoient au désespoir qu'il échappât à leur vengeance, lorsqu'une vieille servante, menacée de la mort, fit signe qu'il étoit caché dans une armoire ménagée dans l'épaisseur de la muraille, où il fut trouvé couvert de papier.

La frayeur où le jeta la vue d'une mort qu'il voyoit présente de tous côtés, l'empêcha de dire un seul mot. Dom Rodrigo de Saa, grand chambellan, lui donna le premier un coup de pistolet; ensuite, percé de plusieurs coups d'épée, les conjurés le jetèrent par la fenêtre, en criant: "Le tyran est mort; vive la liberté et "dom Juan roi de Portugal."

Le peuple, qui étoit accouru au palais, poussa mille cris de joie en le voyant précipiter, et répondit par de grandes acclamations aux conjurés. Ensuite il se jeta avec fureur sur le corps de ce malheureux: chacun, en le frappant, crut venger l'injure publique, et donner les derniers coups à la tyrannie.

Telle fut la fin de Michel Vasconcellos, Por-

tugais de naissance, mais ennemi juré de son pays, et tout Espagnol d'inclination. Il étoit né avec un génie admirable pour les affaires, habile, appliqué à son emploi, d'un travail inconcevable, et fécond à inventer de nouvelles manières de tirer de l'argent du peuple; parconséquent impitoyable, inflexible, et dur jusques à la cruauté: sans parens, sans amis, sans égards, personne n'avoit de pouvoir sur son esprit; insensible même aux plaisirs, et incapable d'être touché par les remords de sa conscience; il avoit amassé des biens immenses dans l'exercice de sa charge, dont une partie fut pillée dans la chaleur de la sédition. Le peuple se fit justice, et se paya par ses mains des torts qu'il prétendoit avoir reçus durant son ministère.

Pinto, sans perdre de temps, marcha pour se joindre aux autres conjurés, qui devoient se rendre maîtres du palais et de la personne de la vice-reine. Il trouva que c'en étoit déjà fait, et qu'ils avoient eu un pareil succès partout. En effet, ceux qui étoient destinés à attaquer l'appartement de cette princesse, s'étant présentés à la porte, et le peuple furieux, menaçant d'y mettre le feu si elle ne faisoit ouvrir promptement, la vice-reine, accompagnée de ses filles d'honneur et de l'archevêque de Brague, se présenta à l'entrée de sa chambre, se flattant que sa présence apaiseroit la noblesse et feroit retenir le peuple. "J'avoue, messieurs," leur dit-elle en s'avançant vers les principaux des conjurés, "que le secrétaire s'est attiré "justement la haine du peuple et votre indi-"gnation par la dureté et l'insolence de sa con-"duite. Sa mort vient de vous délivrer d'un

" ministre odieux. Votre ressentiment ne doit-
" il pas être satisfait ? Songez que ces mouve-
" mens peuvent encore se donner à la haine
" publique contre le secrétaire. Mais si vous
" persévérez plus long-temps dans ce tumulte,
" vous ne pourrez vous disculper du crime de
" rébellion, et vous me mettrez moi-même
" hors d'état de pouvoir vous excuser auprès
" du roi."

Dom Antoine de Menezès lui répondit, que tant de gens de qualité n'avoient pas pris les armes seulement pour ôter la vie à un misérable qui la devoit perdre par la main du bourreau ; qu'ils étoient assemblés pour rendre au duc de Bragance une couronne qui lui appartenoit légitimement, et qu'on avoit usurpée sur sa maison ; et qu'ils sacrifieroient tous leurs vies avec plaisir pour le remettre sur le trône. Elle vouloit lui répondre, et interposer l'autorité du roi. Mais d'Almeïda, craignant qu'un plus long discours ne rallentît l'ardeur des conjurés, l'interrompit brusquement, en lui disant que le Portugal ne reconnoissoit plus d'autre roi que le duc de Bragance ; et en même-temps tous les conjurés crièrent à l'envi : Vive dom Juan roi de Portugal.

La vice-reine, voyant qu'ils ne gardoient plus de mesure, crut trouver plus d'obéissance dans la ville, et que sa présence imposeroit davantage au peuple et aux bourgeois, quand ils ne seroient plus soutenus des conjurés. Mais comme elle vouloit descendre, dom Norogna la supplia de se retirer dans son appartement, l'assurant qu'elle y seroit servie avec autant de respect que si elle commandoit encore dans le royaume, et qu'il n'étoit pas à

propos d'exposer une grande princesse aux insultes du peuple encore en mouvement et plein de chaleur pour sa liberté. Elle comprit aisément par ces paroles qu'elle étoit prisonnière. Outrée de dépit, elle lui demanda avec hauteur : « Eh ! que peut me « faire le peuple ? » A quoi Norogna lui répondit avec beaucoup d'emportement : « Rien « autre chose, madame, que de jeter votre al- « tesse par les fenêtres. »

L'archevêque de Brague ne put entendre Norogna sans frémir de colère ; il arracha l'épée à un soldat qui se trouva auprès de lui ; et plein de fureur, voulant se jeter au travers des conjurés pour venger la vice-reine, il alloit se faire tuer, lorsque dom Michel d'Almeïda l'embrassant, le conjura de songer au péril où il s'exposoit ; et le tirant par force à l'écart, il lui dit que sa vie ne tenoit à rien, et qu'il avoit eu bien de la peine à l'obtenir des conjurés à qui sa personne étoit assez odieuse, sans qu'il les aigrît davantage par une bravoure inutile et peu convenable à un homme de son caractère. Il fut donc obligé de se retirer, et même de dissimuler toute sa colère dans l'espérance que le temps lui fourniroit une occasion favorable pour faire éclater sa vengeance contre Norogna, et son attachement pour les intérêts de l'Espagne.

Le reste des conjurés s'assura des Espagnols qni étoient dans le palais ou dans la ville. Ils arrêtèrent le marquis de Puëbla, major-dome de la vice-reine et frère aîné du marquis de Leganez, dom Didace Cardenas, mestre-de-camp-général, dom Fernand de Castro, intendant de marine, le marquis de Bainetto, Italien, grand

écuyer de la vice-reine, et quelques officiers de marine qui étoient dans le port. Cela se passa avec autant de tranquillité, que s'ils avoient été arrêtés par un ordre du roi d'Espagne. Personne ne branla pour les secourir, et eux-mêmes n'étoient guères en état de se défendre, ayant été arrêtés la plupart dans le lit.

Ensuite Antoine de Saldaigne à la tête de ses amis et d'une foule de peuple dont il étoit suivi, monta à la chambre souveraine de relation. Il exposa à la compagnie le bonheur du Portugal, qui avoit recouvré son roi légitime; que la tyrannie venoit d'être détruite, et que les lois si long-temps méprisées alloient reprendre leur ancienne vigueur sous un prince si sage et si juste. Son discours fut reçu avec un applaudissement général. On n'y répondit que par de vives acclamations en faveur du nouveau prince. Et Gonzalez de Sousa de Macedo, premier président de cette cour souveraine, et père de l'historien que nous avons consulté, prononça aussitôt ses arrêts au nom de dom Juan, roi de Portugal.

Pendant qu'Antoine de Saldaigne disposoit la chambre de relation à reconnoître le duc de Bragance pour roi, dom Gaston Coutinho tiroit des prisons tous ceux que la dureté des ministres d'Espagne y tenoit enfermés. Ces pauvres gens, passant tout d'un coup d'un affreux cachot et de la crainte continuelle d'une mort prochaine, au plaisir de trouver leur liberté dans celle de leur pays, touchés des sentimens de reconnoissance, et agités de la peur qu'ils avoient de retomber dans leurs chaînes, composèrent comme une nouvelle compagnie de conjurés, qui n'eut pas moins d'ardeur pour

affermir le trône du duc de Bragance, que le corps de noblesse qui en avoit formé le premier dessein.

Au milieu de la joie que causoit aux conjurés le succès favorable de l'entreprise, Pinto, avec les principaux, n'étoit pas sans inquiétude. Les Espagnols étoient encore dans la citadelle, d'où ils pouvoient foudroyer la ville et faire repentir le peuple d'une joie inconsidérée. C'étoit d'ailleurs une porte assurée au roi d'Espagne pour rentrer dans la ville et y rétablir son autorité. Ainsi croyant n'avoir rien fait, tant qu'ils ne seroient pas maîtres de cette place, ils allèrent trouver la vice-reine, à laquelle ils demandèrent un ordre pour le gouverneur, afin qu'il la remît entre leurs mains.

Elle rejeta bien loin cette proposition, et leur reprochant leur rébellion, elle leur demanda avec indignation, s'ils vouloient aussi la rendre complice. D'Almada, irrité de son refus, plein de feu et la colère dans les yeux, jura que si elle ne signoit promptement l'ordre qu'on lui demandoit, il alloit sur-le-champ poignarder tous les Espagnols qui étoient arrêtés. La princesse, effrayée de l'emportement de cet homme, et craignant pour la vie de tant de gens de qualité, crut que le gouverneur savoit trop bien son devoir, pour déférer à un ordre qu'il devineroit aisément avoir été extorqué par violence. Ainsi elle signa cet ordre. Mais il eut un autre effet qu'elle ne pensoit. Le gouverneur espagnol dom Louis Delcampo, homme de peu de résolution, voyant à la porte de la citadelle tous les conjurés en armes, suivis d'une foule de peuple, qui menaçoit de le mettre en pièces avec toute sa garnison, s'il ne

se rendoit à l'instant, se trouva fort heureux de sortir à si bon marché, et avec un titre apparent qui couvroit sa lâcheté. Il rendit la citadelle. Les conjurés, assurés de tous côtés, dépêchèrent aussitôt Mendoze et le grand veneur au duc de Bragance pour lui porter ces heureuses nouvelles, et l'assurer de la part de toute la ville, qu'il ne manquoit plus au bonheur du peuple que la présence de son roi.

Ce n'est pas que sa présence fut également souhaitée de tout le monde. Les grands du royaume ne voyoient son élévation qu'avec une secrète jalousie; et ceux de la noblesse qui n'avoient point eu de part à la conjuration, observoient un silence qui marquoit leur incertitude. Il y en avoit même qui s'avançoient jusqu'à dire qu'il n'étoit pas sûr que ce prince voulût avouer une action aussi hardie, et qui auroit infailliblement des suites terribles. Les créatures des Espagnols surtout étoient dans une consternation étrange; ils n'osoient paroître, de peur de s'attirer le peuple encore tout furieux de sa nouvelle liberté : chacun se tenoit renfermé chez soi, en attendant que le temps lui apprît ce qu'ils devoient craindre ou espérer des desseins du duc de Bragance.

Mais ses amis, qui étoient bien instruits de ses intentions, marchoient toujours leur chemin. Ils s'assemblèrent au palais pour donner quelques ordres, en attendant l'arrivée du roi. Ils déclarèrent unanimement l'archevêque de Lisbonne président du conseil et lieutenant général pour le roi. Il s'en défendit d'abord, remontrant que l'état présent de la ville et de tout le royaume, demandoit plutôt un géné-

ral qu'un homme de son caractère. Enfin, faisant semblant de se rendre aux prières de ses amis, il convint de se charger de signer les ordres, pourvu qu'on lui donnât l'archevêque de Brague pour collègue dans l'expédition des affaires et des dépêches qu'il falloit faire avant l'arrivée du roi.

Par là, ce prélat fin et habile espéroit, sous prétexte de partager avec lui l'autorité, le rendre complice, et par conséquent criminel envers les Espagnols, s'il acceptoit la qualité de gouverneur, de laquelle, après tout, il ne lui auroit jamais laissé que le titre ; ou s'il la refusoit, le perdre auprès du prince, et le rendre odieux à ses peuples mêmes, et à tout le Portugal, comme un ennemi déclaré de tout le royaume.

L'archevêque de Brague sentit bien le piége qu'on lui tendoit : mais comme il étoit dévoué au parti des Espagnols par l'attachement qu'il avoit pour la vice-reine, il refusa hautement de prendre aucune part au gouvernement. Ainsi l'archevêque de Lisbonne s'en trouva chargé seul, et on lui donna pour conseillers d'état dom Michel d'Almeïda, Pierre Mendoze, et dom Antoine d'Almada.

Un des premiers soins du gouverneur fut de se rendre maître de trois grands galions espagnols qui étoient dans le port de Lisbonne. On arma quelques barques, où toute la jeunesse de la ville se jeta, dans l'impatience de se signaler ; mais on trouva ces vaisseaux sans résistance, les officiers et la plupart des soldats ayant été arrêtés dans la ville, dans le temps que la conjuration éclata.

Il dépêcha, le soir du même jour, des cour-

riers dans toutes les provinces, pour inviter les peuples à rendre grâces à Dieu de ce qu'ils avoient recouvré leur liberté, avec ordre à tous les magistrats des villes de faire proclamer le duc de Bragance roi de Portugal, et de s'assurer de tous les Espagnols qu'on pourroit trouver. Ensuite il fit préparer toutes choses dans Lisbonne, pour recevoir magnifiquement le nouveau prince qu'on attendoit à tous momens. L'archevêque fit entendre à la vice-reine qu'il étoit à propos qu'elle se retirât du palais pour faire place au roi et à toute sa maison. Il lui fit préparer un appartement dans la maison royale de Xabregas, qui étoit dans une extrémité de la ville. La princesse sortit du palais, aussitôt qu'elle eut appris les intentions de l'archevêque; mais d'un air fier et sans dire un seul mot, elle traversa toute la ville pour s'y rendre. Ce n'étoit plus cette foule de courtisans qui l'accompagnoient ordinairement: à peine avoit-elle quelques domestiques; et le seul archevêque de Brague, toujours constant dans son attachement, lui en donna des marques publiques, dans un temps qu'elles n'étoient pas sans danger pour sa vie.

Cependant le duc de Bragance souffroit de cruelles agitations dans l'incertitude de sa destinée: tout ce que l'espérance la plus flatteuse a d'agréable, et tout ce que la crainte la plus cruelle a de terrible, lui passoit tour à tour dans l'esprit; l'éloignement de Villaviciosa qui est à trente lieues de Lisbonne, l'empêchoit d'en apprendre des nouvelles aussitôt qu'il eût bien souhaité. Tout ce qu'il savoit, c'est que dans ce moment on y décidoit de sa vie et de sa fortune. Il avoit résolu d'abord, comme

nous avons dit, de faire soulever le même jour toutes les villes de ses dépendances; mais il trouva plus à propos d'attendre des nouvelles de Lisbonne, afin de prendre son parti conformément à ce qui se seroit passé dans cette ville. Il lui restoit le royaume des Algarves, et la ville et la citadelle d'Elüas, où il pouvoit se retirer si le succès n'étoit pas favorable dans la capitale; et il crut même encore pouvoir se défendre d'avoir eu part à la conjuration, dans un temps surtout où les Espagnols consentiroient aisément qu'il voulût bien être innocent.

Il avoit envoyé plusieurs courriers sur la route de Lisbonne, et quoiqu'il attendît des nouvelles à toutes les heures, il avoit déjà passé toute la journée et une partie de la nuit dans ces agitations, lorsqu'enfin Mendoze et Mello ayant fait une extrême diligence, arrivèrent à Villaviciosa. Ils se jetèrent d'abord aux pieds du prince, et par cette action respectueuse et la joie qui brilloit sur leur visage, ils lui apprirent encore mieux que par leurs paroles, qu'il étoit roi de Portugal.

Ils vouloient lui rendre un compte exact du succès de l'entreprise. Mais le prince, sans leur donner le temps d'entrer dans le détail de cette affaire, les conduisit même avec empressement dans l'appartement de la duchesse. Ces deux seigneurs la saluèrent avec le même respect que si elle eût été déjà sur le trône; ils l'assurèrent de tous les vœux de ses sujets, et pour lui marquer qu'ils la reconnoissoient pour leur souveraine, ils la traitèrent toujours de majesté; ce qui lui devoit être d'autant plus agréable, que l'on ne se servoit auparavant que du mot d'altesse pour les rois de Portugal.

On peut juger de la joie du prince et de cette princesse par les cruelles inquiétudes dont ils sortoient, et par la grandeur de la fortune où ils se trouvoient heureusement élevés. Tout le château retentit alors de cris de joie ; la nouvelle se répandit en un moment aux environs. Le même jour, il fut proclamé roi de Portugal dans toutes les villes de ses dépendances. Alfonse de Mello en fit faire autant dans la ville d'Eliias. Chacun accourut en foule rendre ses devoirs au nouveau roi ; et peut-être que ces premiers hommages, quoique rendus confusément, ne touchèrent pas moins l'âme de ce prince, que ceux qu'il reçut quelque temps après dans un jour de cérémonie.

L'archevêque régent dépêchoit courriers sur courriers au duc de Bragance, pour lui représenter de quelle importance étoit sa présence à Lisbonne. Son dernier courrier le trouva, le lundi, à moitié chemin dans la plaine de Montemor, où pour couvrir sa marche, ce prince timide feignoit de chasser à l'oiseau. Mais il n'eut pas plutôt ouvert le paquet du régent, qu'il prit la poste pour se rendre à Aldegalegue dont il étoit éloigné de dix lieues ; et y ayant trouvé une barque avec deux pêcheurs, il se jeta dedans, et se fit conduire à Lisbonne en traversant le Tage qui a en cet endroit trois lieues de largeur. D'Ablancourt, envoyé du feu roi en Portugal, rapporte dans ses mémoires, que ce prince aborda à la place du palais, qui est un quarré long, fort spacieux, fermé d'un côté de trois cours du palais de l'Alfardegue et de quelques maisons particulières, et de l'autre, du Tage qui n'en est séparé que par un mur d'appui fait en forme de terrasse : que

cette grande place étoit remplie d'une infinité de personnes de toutes conditions, qui attendoient depuis deux jours leur prince, les yeux toujours tournés vers Aldegalegue; mais que pas un, dit cet écrivain, ne conjecturoit en voyant aborder cette barque de pêcheur, qu'elle portoit le roi; qu'il ne fut point connu d'abord de tout ce peuple qui occupoit la place; qu'il passa au travers de la foule comme un particulier, et que ce ne fut qu'après être monté sur une espèce d'échafaud où on avoit placé son trône, qu'il fut salué et proclamé roi avec une joie infinie de tous les Portugais.

Le soir il y eut des feux d'artifices disposés dans toutes les places publiques. Les bourgeois en particulier en avoient fait chacun devant leurs maisons, toutes les fenêtres brillèrent pendant toute la nuit d'un nombre infini de flambeaux et de bougies, il sembloit que toute la ville fût en feu : ce qui fit dire à un Espagnol, que ce prince étoit bien heureux qu'un si beau royaume ne lui coûtât qu'un feu de joie.

En effet, un soulèvement général de tout le royaume suivit incontinent celui de Lisbonne. Il sembloit qu'à l'exemple de cette capitale, chaque ville eût une conspiration toute prête à faire éclater, tant cette révolution fut prompte et générale. Il arrivoit tous les jours des courriers au roi, pour lui apprendre que les villes et les provinces entières avoient chassé les Espagnols pour se mettre sous son obéissance. Les gouverneurs de places ne furent pas plus fermes que celui de la citadelle de Lisbonne; et soit qu'ils n'eussent pas assez de troupes pour contenir le peuple, ou qu'ils manquassent de courage ou de munitions, ils sor-

tirent honteusement, la plupart sans se faire tirer un coup de mousquet : chacun d'eux craignoit pour soi le même traitement que celui de Vasconcellos ; rien ne leur paroissoit si terrible que le peuple en fureur. Ainsi on peut dire qu'ils s'enfuirent de Portugal avec la même précipitation, que des criminels qui échappent de leurs prisons, sans qu'il restât dans tout le royaume un seul Espagnol qui ne fût arrêté, et tout cela en moins de quinze jours.

Il n'y eut que dom Fernand de la Cuéva, gouverneur de la citadelle de Saint Joam à l'embouchure du Tage, qui parut vouloir tenir contre cette révolution générale, et conserver sa place au roi son maître. Sa garnison n'étoit composée que d'Espagnols commandés par de braves officiers, qui firent une vigoureuse résistance aux premières approches des Portugais. Il fallut se résoudre à l'assiéger dans les formes ; on fit venir du canon de Lisbonne, la tranchée fut ouverte et poussée jusqu'à la contrescarpe, nonobstant le feu continuel et les sorties fréquentes que faisoient les assiégés. Mais comme la voie de la négociation est toujours la plus sûre et souvent la plus courte, le roi fit faire des propositions si avantageuses au gouverneur, qu'il n'eut pas la force d'y résister. Il fut ébloui des sommes cansidérables qu'on lui offrit, jointes à une commanderie de l'ordre de Christ dont ce prince l'assura. Il fit son traité, et rendit la citadelle, sous prétexte qu'il n'avoit pas de troupes suffisantes pour la défendre, malgré cependant les principaux officiers de sa garnison, qui refusèrent de signer la capitulation.

Le roi jugea à propos de ne différer pas da-

vantage à se faire couronner, afin de consacrer sa royauté, et de rendre sa personne plus auguste à ses peuples. La cérémonie s'en fit le 15 Décembre avec toute la magnificence possible*. Le duc d'Aveïro, le marquis de Villareal, le duc de Camine son fils, le comte de Monsano, et tous les autres grands du royaume s'y trouvèrent. L'archevêque de Lisbonne, à la tête de son clergé et accompagné de plusieurs évêques, le reçut à la porte de la cathédrale, et il fut reconnu solennellement pour roi de Portugal, par tous les états du royaume, qui lui prêtèrent le serment de fidélité.

Peu de jours après, la reine arriva à Lisbonne avec une suite nombreuse. Toute la cour sortit bien loin au-devant d'elle : les officiers qui étoient nommés pour composer sa maison, s'étoient déjà rendus auprès d'elle ; le roi même sortit de Lisbonne pour la recevoir. Ce prince n'oublia rien de toutes les magnificences

---

* Le roi se mit à genoux, et fit le serment suivant : "Je jure et promets de régir et de gouverner ce royaume, "et d'y administrer la justice avec autant de prudence, "de sagesse et de modération qu'il me sera possible ; de "maintenir les *us*, coutumes, priviléges et droits du "royaume, accordés et confirmés par les rois mes prédé-"cesseurs, avec le secours de Dieu et du saint évan-"gile."

Les trois états composés de la noblesse, du clergé et du peuple, firent ensuite leur serment de fidélité.

L'archevêque de Lisbonne commença le premier : "Je "jure, dit-il en touchant le saint évangile, que je reçois "pour mon souverain légitime et véritable seigneur, le "puissant et grand roi dom Juan IV, auquel je rends "hommage pour tout le clergé de ce royaume." Les autres membres de l'assemblée prêtèrent successivement le même serment de fidélité.

qui étoient convenables à sa nouvelle dignité, et qui pouvoient lui faire croire qu'il étoit persuadé qu'elle n'avoit pas peu contribué à lui mettre la couronne sur la tête. On remarqua que dans ce changement de fortune le personnage de reine ne lui coûta rien, et qu'elle soutint sa nouvelle dignité avec tant de grâce et de majesté, qu'elle sembloit être née sur le trône.

Tel fut le succès de cette entreprise, qu'on peut dire qui fut un miracle du secret, soit que l'on considère le grand nombre ou les diverses qualités des personnes à qui il fut confié. Mais ce fut une suite naturelle des sentimens d'aversion que chacun d'eux avoit conçus depuis long-temps contre le gouvernement espagnol : sentimens que les guerres fréquentes que ces peuples, comme voisins, ont toujours eues entre eux, firent naître, dès le commencement de cette monarchie, que la concurrence dans la découverte des Indes, et de fréquens démêlés dans le commerce avoient fort augmentés, et qui étoient dégénérés dans une haine violente depuis que les Portugais avoient été soumis à la domination de la Castille.

Cette nouvelle fut bientôt portée à la cour d'Espagne. Le ministre en fut sensiblement touché, il fut au désespoir de s'être laissé prévenir. Le roi son maître n'avoit pas besoin de nouvelles affaires : il étoit assez embarrassé à se défendre contre les armes de la France et de la Hollande ; et surtout la révolte de la Catalogne étoit d'un dangereux exemple, et lui causoit de violentes inquiétudes.

Toute la cour savoit la nouvelle ; le roi étoit le seul qui l'ignoroit : personne n'osoit se hasar-

der de lui en parler, par la crainte du ministre qui n'auroit pas pardonné aisément à ceux qui se seroient chargés de ce soin. Enfin, cette affaire faisant trop de bruit pour être cachée davantage, et le Comte-Duc craignant que quelqu'un de ses ennemis ne s'ingérât d'en faire le récit d'une manière qui lui fût plus désavantageuse que s'il le faisoit lui-même, il se détermina à l'annoncer lui-même au roi. Mais comme il connoissoit l'esprit de ce prince, il sut tourner la chose d'une manière si fine, que le roi ne connut pas toute la perte qu'il venoit de faire. " Sire, lui dit-il en l'abordant avec " un visage ouvert et plein de confiance, " je vous apporte une heureuse nouvelle. Votre " Majesté vient de gagner un grand duché et " plusieurs belles terres. Et comment, comte? " lui dit le roi tout surpris. C'est, répondit ce " ministre, que la tête a tourné au duc de Bra- " gance ; il s'est laissé séduire par une popu- " lace qui l'a proclamé roi de Portugal : voilà " tous ses biens confisqués ; il n'y a qu'à les " réunir à votre domaine, et par l'extinction " de cette maison, Votre Majesté régnera dé- " sormais sans inquiétude dans ce royaume."

Quelque foible que fût ce prince, il ne fut pas tellement ébloui de ces espéranees magnifiques, qu'il ne comprît bien que cela ne seroit pas si aisé. Mais comme il n'osoit plus voir que par les yeux de son ministre, il se contenta de lui dire qu'il falloit travailler à éteindre une rébellion qui pouvoit avoir des suites dangereuses.

En effet, le roi de Portugal ne négligeoit rien de ce qui pouvoit l'affermir dans sa nouvelle grandeur. En arrivant à Lisbonne, il

avoit nommé aussitôt pour toutes les places frontières, des gouverneurs, gens fidèles et pleins de valeur et d'expérience, qui partirent incessament, et allèrent se jeter chacun dans son gouvernement avec ce qu'ils purent ramasser de gens de guerre, et travaillèrent avec toute la diligence possible à mettre leurs places en état de défense. Il délivra en même-temps quantité de commissions pour lever des troupes; et immédiatement après son couronnement, il convoqua les états du royaume. (22 Janvier 1641.) Il fit examiner ses droits à la couronne, pour ne laisser aucun scrupule dans l'esprit des Portugais, et par un acte solennel il fut reconnu pour véritable et légitime roi de Portugal, comme descendant par la princesse sa mère de l'infant Edouard, fils du roi Emanuel, à l'exclusion du roi d'Espagne, qui ne sortoit de ce roi que par une fille, qui par les lois fondamentales du royaume étoit exclue de la couronne, ayant épousé un prince étranger.*

Il déclara dans l'assemblée générale des états qu'il se contentoit de ses biens de patrimoine pour l'entretien de sa maison, et qu'il réservoit tout le domaine royal pour les nécessités du royaume; et afin de faire goûter aux peuples la douceur de son gouvernement, il abolit tous les impôts dont les Espagnols les avoient accablés.

* Le roi et les trois ordres firent le même serment qu'au sacre. Les états-généraux reconnurent en même-temps pour leur prince et successeur légitime l'infant dom Théodose fils du duc de Bragance.

Il remplit les charges de l'état et les emplois les plus considérables de ceux des conjurés qui en étoient plus capables, et qui avoient marqué plus d'ardeur pour son élévation. Pinto n'eût point de part à cette promotion ; le Prince ne crut pas son autorité encore assez établie pour faire passer un de ses domestiques d'une naissance médiocre dans une grande charge : il n'en eut pas cependant moins d'autorité sur l'esprit du roi et dans tout le royaume; et l'on peut dire que sans être ministre ni secrétaire d'état en titre, il en faisoit toutes les fonctions, par la confiance étroite que son maître avoit en lui.

Ayant mis tout l'ordre qu'on pouvoit désirer dans le dedans du royaume, il donna tous ses soins à s'unir étroitement avec les ennemis du roi d'Espagne, et même à lui en susciter de nouveaux ; et il tâcha d'insinuer au duc de Medina-Sidonia son beau-frère et gouverneur de l'Andalousie, le dessein de se rendre indépendant dans son gouvernement, et de s'en faire à son exemple le souverain. Le marquis Daïamonté, seigneur espagnol, parent de la reine de Portugal, se chargea de cette négociation, dont nous verrons le succès dans la suite de ce discours.

Le nouveau roi de Portugal dépêcha ensuite des ambassadeurs dans toutes les cours de l'Europe, pour s'y faire reconnoître. Il fit une ligue offensive et défensive avec les Hollandois et les Catalans. Il se trouvoit assuré de la protection de la France*. Le roi d'Espagne

* Mélo, que le roi de Portugal envoya en France, étoit

même montra sa foiblesse ; car il n'entreprit rien de considérable sur les frontières de Portugal pendant toute la campagne, apparemment parce que la révolte de la Catalogne occupoit toutes ses forces. Ce qu'il entreprit même ne lui réussit pas, et ses troupes eurent toujours du désavantage. Quelque temps après, on apprit que Goa, et tout ce qui reconnoît la domination Portugaise, soit dans les Indes ou dans l'Afrique et le Pérou, avoient suivi la révolution générale du royaume. De sorte que tout sembloit promettre au roi de Portugal une suite d'heureux succès, et un règne toujours tranquille au-dedans et victorieux au dehors : lorsqu'il étoit sur le point de perdre le sceptre et la vie par une détestable conspiration qui s'étoit formée sourdement dans Lisbonne et au milieu même de la cour de ce prince.

L'archevêque de Brague étoit, comme nous avons dit, tout dévoué à la cour d'Espagne dont il étoit un des ministres dans le Portugal.

---

un homme de beaucoup d'esprit ; ce fut lui qui dit à la reine de France, sœur du roi d'Espagne, " qu'il craignoit " que sa majesté ne regardât son ambassade avec chagrin, " n'ayant pour but que d'enlever un royaume au roi son " frère." La reine répondit à ce discours : " Il est vrai " que je suis sœur du roi catholique, mais aussi je suis " mère du dauphin de France."

La reine parla ensuite en langue castillane à différens seigneurs qui accompagnoient l'ambassade. Mélo prit la liberté de lui demander pourquoi S. M. ne lui avoit pas fait la grâce de lui parler plutôt cette langue. " Parce que j'ai " craint de vous faire de la peine, lui répondit la reine.— " Si vous m'eussiez parlé en Castillane, répartit l'ambas- " sadeur, oui ; mais comme une grande reine, non."

Il voyoit bien qu'il n'y avoit point de rétablissement à espérer pour lui que dans le rétablissement du gouvernement espagnol : il craignoit même que le roi, qui sembloit avoir eu quelques égards pour son caractère, en ne le faisant pas arrêter, comme les autres ministres des Espagnols, ne s'y determinât enfin quand son autorité seroit entièrement établie. Mais ce qui étoit plus capable que tout cela de lui faire entreprendre quelque chose de considérable, c'étoit son attachement pour la vice-reine. Il ne voyoit cette princesse en prison et dans des lieux surtout où il lui sembloit qu'elle devoit régner, qu'avec un véritable désespoir ; et ce qui avoit particulièrement aigri son ressentiment, c'est qu'on lui avoit défendu de la voir, et à toutes les personnes de qualité qui avoient permission d'aller chez elle, depuis qu'on s'étoit aperçu qu'elle se servoit de la liberté que le roi lui avoit laissée, pour inspirer des sentimens de révolte à tous les Portugais qui l'approchoient. Cette conduite lui parut tyrannique et insupportable ; il lui sembloit à tous momens que cette princesse lui demandoit sa liberté pour prix de toutes les grâces qu'elle lui avoit faites. Le souvenir de ses bontés allumoit sa colère, et le fit résoudre à tout employer pour satisfaire à sa reconnoissance, et pour la venger de ses ennemis. Mais comme il étoit bien difficile de surprendre ou de corrompre les gardes que le roi lui avoit donnés, il résolut d'aller droit à la source, et par la mort du roi même, rendre à cette princesse et sa liberté et sa première autorité.

S'étant affermi dans ce dessein, il s'appliqua

à trouver tous les moyens qui pouvoient faire réussir le plus promptement son projet, se doutant bien qu'on ne lui laisseroit pas long-temps la charge de président du palais, et qu'il seroit contraint de se retirer à Brague. Il jugea bien d'abord qu'il falloit prendre une autre route que celle que le roi venoit de tenir : qu'il n'auroit jamais le peuple de son parti, à cause de la haine qu'il portoit aux Espagnols ; que d'un autre côté, l'élévation du roi étant l'ouvrage de la noblesse, elle n'entreroit pas dans cette conspiration dans laquelle elle ne pouvoit trouver aucun avantage. Il vit bien qu'elle ne pouvoit réussir que du côté des grands dont la plupart, bien loin d'avoir contribué à la révolution présente, souffroient impatiemment l'élévation de la maison de Bragance. Ainsi, après s'être assuré de la potection du ministre d'Espagne, il jeta les yeux sur le marquis de Villareal.

Il fit comprendre à ce prince, que le nouveau roi étant un esprit timide et défiant, chercheroit toujours les moyens d'abaisser sa maison, de peur de laisser à son successeur des ennemis redoutables dans des sujets trop puissans ; que lui et le duc d'Aveïro, tous deux du sang royal de Portugal, étoient éloignés des emplois, pendant que toutes les charges de l'état et les dignités du royaume devenoient la récompense d'une troupe de séditieux ; que tous les gens de bien voyoient avec douleur le mépris qu'on faisoit de sa personne : qu'il alloit languir dans une indigne oisiveté au fond de sa province ; qu'il songeât qu'il étoit trop grand par sa naissance et ses grands biens, pour être

sujet d'un si petit roi ; et qu'il venoit de perdre un maître dans la personne du roi d'Espagne, qui pouvoit seul lui donner des emplois conformes à sa naissance, par le nombre considérable de royaumes et de gouvernemens où il avoit à pourvoir.

Voyant que ses discours faisoient impression sur l'esprit de ce prince, il lui dit qu'il avoit ordre de la cour d'Espagne de lui promettre la vice-royauté de Portugal pour récompense de sa fidélité. Ce n'étoit pourtant pas l'intention de l'archevêque ; il vouloit uniquement la liberté et le rétablissement de la princesse de Mantoue. Mais il falloit intéresser le marquis de Villareal par les motifs les plus puissans. Ces considérations, que l'archevêque sut lui remettre de plusieurs manières devant les yeux, le firent consentir à se mettre à la tête de cette affaire avec le duc de Camine son fils.

L'archevêque s'étant bien assuré de ces deux princes, engagea aussi le grand inquisiteur, son ami particulier. Cet homme étoit d'autant plus important au dessein de l'archevêque, qu'il étoit sûr, en l'engageant, d'y faire entrer tous les officiers de l'inquisition ; nation souvent plus formidable aux gens de bien qu'aux scélérats, et qui peut beaucoup parmi les Portugais. Il le prit par des motifs de conscience, le faisant souvenir du serment de fidélité qu'ils avoient fait au roi d'Espagne, et qu'ils ne devoient pas violer en faveur d'un rebelle, peut-être aussi par des vues fort intéressantes, en lui faisant envisager qu'ils ne pouvoient ni l'un ni l'autre espérer de conserver long-temps leurs charges sous un prince qui aimoit à remplir tous les emplois de gens qui lui fussent dévoués.

Il passa plusieurs mois à faire beaucoup d'autres conjurés. Les principaux furent le commissaire de la Cruzade, le comte d'Armamar, neveu de l'Archevêque, le comte de Ballerais, dom Augustin Emanuel, Antoine Correa, ce commis de Vasconcellos, à qui Menezèz donna quelques coups de poignard quand la conjuration éclata, Laurent Pidez Carvalho, garde du trésor royal, tous créatures des Espagnols, à qui ils devoient leurs charges et leur fortune, et qui n'en espéroient la conservation ou le rétablissement que par le retour de la domination des Castillans.

Les juifs mêmes, qu'on sait être en grand nombre à Lisbonne, et qui y vivent en s'accommodant au dehors de la religion chrétienne, eurent part à ce dessein. Le roi venoit de refuser des sommes considérables qu'ils lui avoient offertes pour faire cesser les poursuites de l'inquisition, et pour obtenir la permission de professer publiquement leur religion. L'archevêque se servit habilement du ressentiment où ils étoient de ce refus, pour les engager dans son entreprise. Il s'aboucha avec les principaux qui étoient au désespoir de s'être déclarés mal à propos, et qui se voyoient par là exposés à toute la cruauté de l'inquisition.

Ce prélat habile fit servir leur frayeur à ses desseins ; il les assura de sa protection auprès du grand inquisiteur, qu'on savoit bien qu'il n'agissoit que par ses mouvemens ; ensuite il leur fit craindre d'être chassés de tout le Portugal par un prince qui affectoit une grande catholicité ; et en même-temps il leur promit,

au nom du roi d'Espagne la liberté de conscience, et d'une synagogue dans le royaume, s'ils pouvoient contribuer à y rétablir son autorité.

La passion de cet archevêque étoit si violente, qu'il n'eut point de honte d'emprunter le secours des ennemis de Jésus-Christ pour chasser du trône son roi légitime. Ce fut peut-être la première fois que l'on vit l'inquisition agir de concert avec la synagogue.

Les conjurés, après plusieurs projets différens, s'arrêtèrent enfin à celui-ci, qui étoit le sentiment de l'archevêque, et qu'il avoit concerté avec le premier ministre d'Espagne : que les juifs mettroient le feu, la nuit du 5 Août, aux quatre coins du palais, et en même-temps à plusieurs maisons de la ville, afin d'occuper le peuple chacun dans son quartier : que les conjurés se jetteroient dans le palais, sous prétexte d'apporter du secours contre l'incendie, et qu'au milieu du trouble et de la confusion que causent nécessairement ces sortes d'accidens, ils s'approcheroient du roi et le poignarderoient ; que le duc de Camine s'assureroit de la reine et des princes ses enfans, pour s'en servir, comme on avoit fait de la princesse de Mantoue, pour faire rendre la citadelle ; qu'il y auroit en même-temps des gens tout prêts avec beaucoup de feux d'artifice, pour mettre le feu à la flotte ; que l'archevêque et le grand inquisiteur avec tous ses officiers, marcheroient par la ville pour apaiser le peuple, et l'empêcher de remuer, par la crainte qu'il a de l'inquisition ; et que le marquis de Villareal prendroit le gouvernement de l'état, en attendant les ordres d'Espagne.

Comme ils n'étoient pas sûrs que le peuple voulût se déclarer en leur faveur, ils avoient besoin de troupes pour soutenir leur entreprise. Ils convinrent qu'il falloit obliger le Comte-Duc à envoyer une flotte considérable sur les côtes, prête à entrer dans le port, au moment que la conjuration éclateroit ; et que sur l'avis du succès, il fît avancer aussitôt vers Lisbonne des troupes qui seroient sur la frontière, pour achever de soumettre ce qui feroit encore quelque résistance.

Mais il étoit difficile aux conjurés d'entretenir pour cela les correspondances nécessaires avec le premier ministre d'Espagne. Depuis que le roi avoit su que la vice-reine avoit écrit à Madrid, il avoit mis des gardes si exacts sur les frontières, qu'il ne sortoit plus personne du royaume sans sa permission expresse ; et il n'étoit pas sûr d'entreprendre de corrompre les gardes, de peur que par une double trahison ces gens ne les trahissent eux-mêmes, en livrant les lettres, ou en déclarant qu'on les avoit voulu corrompre.

Enfin, pressés de faire savoir de leurs nouvelles au ministre d'Espagne, sans lequel ils ne pouvoient rien entreprendre, et ne sachant de quelle voie se servir, ils jetèrent les yeux sur un riche marchand de Lisbonne, qui étoit trésorier de la douane, et qui, à cause de son grand commerce dans toute l'Europe, avoit permission particulière du roi d'écrire en Castille. Cet homme, appelé Baëse, faisoit profession publique de la religion chrétienne ; mais il étoit de ceux qu'on appelle en Portugal chrétiens nouveaux, et qu'on soupçonne toujours d'ob-

server en secret les lois de la religion juive. On lui offrit une grosse somme d'argent, pour l'engager dans l'entreprise. Cela, joint aux exhortations des juifs qui avoient le secret de la conjuration, il accepta les offres, et se chargea de faire tenir les lettres au comte-duc d'Olivarez*.

Il adressa son paquet au marquis d'Aïamonté, gouverneur de la première place frontière d'Espagne, croyant ses lettres en sûreté, sitôt qu'elles seroient hors des terres de Portugal.

Ce marquis, proche parent et ami de la reine de Portugal, et qui étoit actuellement en négociation avec le nouveau roi, surpris de voir des lettres cachetées du grand sceau de l'inquisition de Lisbonne, et adressées au premier ministre d'Espagne, les ouvrit aussitôt, dans la crainte que ce ne fût quelque avis qu'on lui donnât de la liaison qu'il entretenoit secrètement avec le roi et la reine de Portugal; lorsqu'il trouva que c'étoit le projet et le plan d'une conjuration prête à éclater contre lui, et qui alloit perdre toute la maison royale. Il renvoya aussitôt le paquet au roi de Portugal. On ne peut dire l'étonnement où il se trouva à l'ouverture de ces lettres, en voyant que des princes ses parens, un archevêque et plusieurs des

* Le comte-duc d'Olivarez connoissoit fort bien ce Pierre Baëse, et ce juif converti lui avoit rendu de si grands services, qu'il l'avoit honoré de l'ordre du Christ: ce qui fit dire à la noblesse portugaise, outrée de voir ainsi avilir cet ordre "que le duc devoit l'élever plus haut ou le conduire à la potence."

grands de sa cour, qui sembloient avoir marqué le plus de joie de son élévation, conspiroient non-seulement contre sa couronne, mais en vouloient encore à sa vie.

Il fit aussitôt assembler son conseil secret, et quelques jours après, on exécuta ce qui y fut résolu. Le 5 Août étoit le jour où la conspiration devoit éclater, sur les onze heures du soir, suivant le projet qui avoit été intercepté. Le roi fit entrer ce jour-là même dans Lisbonne, à dix heures du matin, toutes les troupes qui étoient en quartier dans les villages voisins, sous prétexte d'une revue générale qu'il devoit faire dans la grande cour du palais. Il donna de sa propre main, et en secret, plusieurs billets cachetés à ceux de sa cour dont il étoit le plus assuré, avec un ordre précis à chacun de n'ouvrir son billet qu'à midi, et pour lors d'exécuter ponctuellement ce qu'il portoit. Ensuite ayant fait appeler dans son cabinet l'archevêque et le marquis de Villareal, sous prétexte de quelque affaire qu'il leur vouloit communiquer, on les arrêta sans bruit, environ à midi ; et un capitaine des gardes, dans le même temps, arrêta le duc de Camine dans la place publique. Ceux qui avoient reçu du roi ces billets cachetés, les ayant ouverts, y trouvèrent un ordre pour chacun d'eux, d'arrêter un des conjurés, de le conduire en telle prison, et de le garder à vue jusqu'à nouvel ordre. Ces mesures étoient prises si justes, et furent exécutées si ponctuellement, qu'en moins d'une heure les quarante-sept conjurés furent arrêtés, sans qu'aucun songeât à s'échapper.

Le bruit de cette conjuration s'étant répan-

du dans la ville, tout le peuple accourut en foule au palais, demandant avec de grands cris que l'on lui livrât les traîtres. Quoique le roi aperçut avec plaisir l'affection que le peuple lui portoit, ce concours de monde qui s'étoit assemblé si brusquement, ne laissoit pas de lui faire de la peine. Il craignit que le peuple ne s'accoutumât à ces sortes de mouvemens qui ont toujours quelque chose de séditieux. Ainsi, après les avoir remerciés du soin qu'ils prenoient de sa vie, et les avoir assurés de la punition des coupables, il se servit du magistrat pour les faire retirer.

Cependant, de peur de laisser ralentir la haine du peuple, qui passe aisément de la fureur et de la colère la plus violente contre les criminels, aux sentimens de pitié et de compassion, dès qu'il ne les regarde plus que comme des malheureux : ce prince fit publier que les conjurés avoient eu dessein de l'assassiner, et toute la maison royale, et de mettre le feu à la ville ; que ce qui seroit resté de l'incendie auroit été en proie aux séditieux ; et que la politique d'Espagne, pour s'épargner désormais toute crainte de nouvelles conspirations, et pour assouvir pleinement sa vengeance, avoit résolu de peupler la ville d'une colonie de Castillans ; et d'envoyer tous les bourgeois aux mines de l'Amérique, et là de les ensevelir tout vivans dans ces abîmes, où ils font périr tant de monde.

Ensuite il donna des juges aux conjurés, qu'il prit du corps de la chambre souveraine. Il y joignit deux grands du royaume, à cause de l'archevêque de Brague, du marquis de Villareal, et du duc de Camine.

Le roi avoit ordonné aux commissaires de ne se servir des lettres qu'il leur remit, qu'en cas qu'ils ne pussent d'ailleurs convaincre les conjurés de leur crime, de peur qu'on ne démêlât en Espagne ses liaisons avec le marquis d'Aïamonté, et par quelle voie ces lettres étoient tombées entre ses mains. Mais il ne fut pas besoin de les employer pour découvrir la vérité. Baëse se coupa dans son interrogatoire sur tous les chefs sur lesquels il fut interrogé ; et ce malheureux ayant été présenté à la question, à peine en eut-il senti les premières douleurs, que le courage lui manquant, il confessa son crime, et déclara tout le plan de la conspiration. Il avoua qu'ils avoient eu dessein de faire périr le roi ; que l'office de l'inquisition étoit pleine d'armes, et qu'ils n'attendoient que la réponse du Comte-Duc pour exécuter leurs desseins.

La plupart des autres conjurés furent exposés à la question, et leurs dépositions se trouvèrent conformes à celles du juif. L'archevêque, le grand inquisiteur, le marquis de Villareal, et le duc de Camine confessèrent leur crime, pour s'épargner la douleur de la question. Les juges condamnèrent les deux derniers à avoir la tête tranchée, les autres conjurés à être pendus et mis par quartiers, et réservèrent au roi le jugement des ecclésiastiques.

Le roi assembla aussitôt son conseil, et dit à ses ministres qu'il craignoit que le supplice de tant de gens de qualité, quoique criminels, n'eût des suites dangereuses. Que les chefs des conjurés étant des premières maisons du

royaume, leurs parens seroient autant d'ennemis secrets qu'il auroit, et que la passion de venger leur mort seroit une malheureuse source de nouvelles conjurations. Que la mort du comte d'Egmont en Flandres, et celles des Guises en France avoient eu l'une et l'autre des suites funestes : que la grâce qu'il accorderoit à quelques-uns, et un traitement moins rigoureux que la mort pour les autres, lui gagneroit tous les cœurs, et les mettroit, eux, leurs parens et leurs amis dans l'obligation d'agir dorénavant par des motifs de reconnoissance ; que cependant, quoique son avis penchât à la douceur, il ne les avoit assemblés que pour savoir leur sentiment, et suivre celui qui seroit trouvé le meilleur.

Le marquis de Ferreira opina le premier à les faire exécuter promptement. Il soutint fortement qu'un roi, dans ces occasions, ne doit écouter que la justice seule ; que la douceur pourroit avoir de dangereuses suites ; que l'on attribueroit le pardon des criminels à la foiblesse du prince, ou à la crainte que l'on avoit de leurs amis, plutôt qu'à sa bonté ; que l'impunité attireroit le mépris sur le gouvernement présent ; et donneroit la hardiesse à leurs parens de vouloir les délivrer de prison, et peut-être de pousser la chose plus loin ; qu'il devoit un exemple de sévérité à son avénement à la couronne, pour intimider ceux qui seroient capables d'entreprendre quelque chose de semblable. Enfin, que les criminels n'étoient pas seulement coupables envers la personne de sa majesté ; mais qu'ils étoient coupables envers l'état qu'ils alloient bouleverser, et qu'il devoit encore plus consi-

dérer la justice qu'il devoit à son peuple, en les punissant comme ils le méritoient, que faire attention au penchant qu'il avoit à la clémence, dans une occasion où la conservation de sa majesté et la sûreté publique étoient des intérêts inséparables.

Tout le conseil ayant été du même avis, le roi s'y rendit, et l'arrêt fut exécuté le lendemain. L'archevêque de Lisbonne voulut sauver un de ses amis, il demanda sa grâce à la reine, et la sollicita avec toute la confiance d'un homme qui croyoit qu'il n'y avoit rien qu'on pût refuser à ses services. Mais la reine, qui avoit compris la justice et la nécessité indispensable de la punition, et qui voyoit combien une distinction de cette nature aigriroit les parens et les amis des autres conjurés, persuadée qu'il pouvoit y avoir des actions de clémence très-injustes, sut faire céder dans ce moment le penchant qu'elle avoit à la douceur, au devoir de la justice. Elle ne dit qu'un mot à l'archevêque, mais d'un ton qui ne lui permit pas de répartir : « Monsieur l'archevêque, » lui dit-elle, « la plus grande grâce que vous pouvez attendre de moi sur ce que vous me demandez, c'est d'oublier que vous m'en ayez jamais parlé. »

Le roi, voulant ménager le clergé du royaume, et surtout la cour de Rome qui par considération pour la maison d'Autriche, refusoit de recevoir ses ambassadeurs, changea la peine de l'archevêque et du grand inquisiteur en prison perpétuelle. On publia, peu de temps après que l'archevêque y étoit mort de maladie, accident assez ordinaire à certains prisonniers d'état

que la politique ne permet pas de faire monter sur un échafaud. On fut long-temps à la cour de Madrid, sans pouvoir démêler par quel moyen le roi de Portugal avoit découvert cette conjuration, et ce ne fut que par une nouvelle conspiration qui se tramoit en même-temps contre le roi d'Espagne, que ce prince connut celui qui avoit fait passer à Lisbonne les premiers avis des desseins de l'archevêque de Brague.

Le roi de Portugal entretenoit toujours, comme nous avons dit, une étroite relation avec les ennemis de la monarchie espagnole. Ses ports étoient ouverts aux flottes de France et de Hollande : il avoit un résident à Barcelonne et parmi les révoltés de Catalogne ; et il s'appliqua à exciter de nouveaux troubles dans le cœur même de l'Espagne, qui laissassent moins d'attention à Philippe IV pour les affaires de Portugal.

Le nouveau roi avoit déjà jeté quelques semences de rébellion dans l'esprit du duc de Medina Sidonia son beau-frère. Le marquis d'Aïamonté, seigneur castillan, et leur confident mutuel, acheva de le séduire. Il étoit proche parent de la reine de Portugal et du duc de Medina : ses terres situées à l'embouchure du Guadiana, et proche les frontières de Portugal, favorisoient le commerce secret qu'il entretenoit avec cette cour, et il espéroit augmenter sa fortune et trouver son élévation dans celle de ces deux maisons. C'étoit un homme hardi, entreprenant, mécontent du ministre, et prévenu de cette indifférence pour la vie si nécessaire à ceux qui tentent de hautes entreprises.

Il écrivit secrètement au duc de Medina Sidonia pour le féliciter sur la découverte de la conjuration de l'archevêque, qui avoit pensé faire périr la reine sa sœur et toute la maison royale, et il lui insinuoit en même-temps combien il devoit souhaiter que le nouveau roi pût conserver une couronne qui devoit passer un jour sur la tête de ses neveux ; que le Portugal contigu à la Castille lui assuroit un asile dans des temps fâcheux, et surtout pendant le ministère du Comte-Duc, dont la politique superbe et absolue n'avoit pour objet que l'abaissement des grands. Il ajouta qu'il n'étoit pas même sûr que ce ministre, quoique son parent, lui laissât long-temps le gouvernement d'une grande province si voisine du Portugal, que c'étoit un sujet digne de ses réflexions, et que s'il vouloit qu'il achevât de lui communiquer celles qu'il avoit faites de son côté, il lui envoyât un homme de confiance, avec lequel il pût s'ouvrir avec sûreté.

Le duc de Medina Sidonia, naturellement vain et superbe, et qui n'avoit vu qu'avec une jalousie secrète l'élévation de son beau-frère, comprit bien que la lettre du marquis cachoit de plus hauts desseins. Il fit partir aussitôt un certain Louis de Castille, son confident, pour conférer avec lui. Le marquis, ayant vu sa lettre de créance, s'ouvrit sans peine ; et après lui avoir fait voir avec quelle facilité le duc de Bragance s'étoit emparé de la couronne de Portugal, il lui dit que le duc de Medina ne trouveroit jamais une conjoncture plus favorable pour assurer la fortune de sa maison, et la rendre indépendante de la couronne d'Espagne.

Il lui représenta que le roi étoit épuisé par la guerre qu'il soutenoit depuis si long-temps contre la France et la Hollande : que la Catalogne seule occupoit ses principales forces; qu'il falloit faire soulever l'Andalousie, et porter la guerre jusque dans le centre du royaume; que le peuple, toujours avide de la nouveauté, et d'ailleurs accablé d'impôts, changeroit avec plaisir de souverain; que le duc de Medina n'étoit pas moins aimé dans son gouvernement, que celui de Bragance dans le Portugal; qu'il devoit seulement s'appliquer à gagner les gouverneurs particuliers qui étoient sous ses ordres, sans cependant leur confier le secret de ses desseins; qu'il mit ses créatures dans les postes les plus importans; qu'il lui seroit aisé ensuite de s'assurer des gallions qu'on attendoit incessamment des Indes; que l'argent dont ils étoient chargés serviroit à soutenir la guerre, et que pour faciliter l'exécution de ce projet, le roi de Portugal feroit entrer dans Cadix, de concert avec lui, une flotte considérable, composée de ses vaisseaux et de ceux de ses alliés, et chargée de troupes de débarquement, qui acheveroient de soumettre ceux qui s'opiniâtreroient mal à propos à vouloir conserver une fidélité inutile au roi d'Espagne.

Le confident du duc de Medina lui ayant rendu compte de son voyage, ce seigneur se laissa éblouir par l'éclat d'une couronne. Il étoit maître des forces de terre et de mer comme capitaine général de l'Océan, et gouverneur de toute la province : il y possédoit en propre des villes considérables et de grandes terres; tout cela lui donnoit une autorité pres-

que absolue, et il crut, dans les premiers mouvemens de son ambition qu'il ne lui manquoit que la volonté d'être roi pour mettre une couronne sur sa tête, et pour ne reconnoître aucune autorité supérieure dans l'Andalousie.

Il renvoya aussitôt Louis de Castille au marquis d'Aïamonté, pour l'assurer qu'il entroit dans ses vues, et pour prendre avec lui des mesures plus précises par rapport surtout à la cour de Portugal. Il s'appliqua en même temps à s'assurer de ses créatures et à s'en faire de nouvelles; il laissoit échapper des plaintes contre le gouvernement; il plaignoit les soldats qui n'étoient point payés et le peuple qui étoit accablé d'impôts.

Le marquis d'Aïamonté, instruit de sa disposition, ne songea plus qu'à réduire leurs projets dans un plan fixe et déterminé. Il étoit question d'en conférer avec le roi de Portugal. Le marquis, trop connu sur les frontières, n'osa passer dans ce royaume. Il jeta les yeux, pour une négociation si délicate, sur un moine intrigant, attaché de tout temps à sa fortune, et dont l'habit si révéré dans ce pays d'inquisition, laissoit moins d'attention à ses démarches. Ce religieux de l'ordre de Saint François, appelé le père Nicolas de Velasco, passa à Castro-Marin, première ville du Portugal, sous prétexte d'y venir traiter de la rançon d'un Castillan qui y étoit prisonnier. Le roi de Portugal, de concert avec le marquis d'Aïamonté, le fit arrêter comme un espion, et on le fit venir à Lisbonne, chargé de chaînes et comme un criminel que les ministres vouloient interroger eux-mêmes. On

le jeta dans une prison où il étoit gardé avec une sévérité apparente; on le relâcha peu après, sous prétexte qu'il n'étoit entré dans le royaume que pour traiter de la liberté de l'officier espagnol, et on lui permit même de venir au palais la solliciter, afin qu'il pût conférer avec les ministres, sans se rendre suspect aux espions secrets de la cour de Madrid.

Le roi le vit plusieurs fois, et l'assura, pour récompense de ses soins, de le faire évêque. Le cordelier ébloui de cette espérance, ne partoit plus du palais, il faisoit sa cour à la reine et obsédoit les ministres. Il entroit même dans les intrigues des courtisans, il vouloit qu'on s'aperçut de son crédit et de sa faveur, et sans révéler expressément le fond de sa négociation, il en trahissoit le secret par des manières fastueuses et indiscrètes. Le courtisan, attentif et toujours jaloux de la faveur naissante, démêla bientôt que sa prison n'avoit été qu'un prétexte pour l'introduire à la cour; on publioit différentes conjectures sur le sujet de son voyage, et un Castillan, qui étoit prisonnier à Lisbonne, en pénétra tout le secret.

Ce Castillan, appelé Sanche, étoit créature du duc de Medina Sidonia; il faisoit la fonction de trésorier de l'armée avant la dernière révolution. Le nouveau roi l'avoit fait arrêter, comme tous les Castillans qui se trouvèrent alors à Lisbonnne, et il gémissoit dans une dure captivité. Il n'eut pas plutôt appris le nouveau crédit du cordelier, son pays et sa conduite, qu'il soupçonna qu'il n'étoit à la cour que pour y ménager quelque intrigue, et il fonda sur ce

soupçon le projet de sa liberté. Il écrivit à ce religieux pour implorer sa protection, et il le fit en des termes respectueux et propres à flatter sa vanité. Il se plaignoit par sa lettre de ce que le roi de Portugal retenoit si long-temps dans une dure prison un serviteur et une créature du duc de Medina son beau-frère. Et pour répandre quelque vraisemblance sur ce qu'il avançoit, il envoya au cordelier un grand nombre de lettres qu'il avoit reçues de ce seigneur avant la révolution, et dans lesquelles il lui recommandoit différentes affaires, avec cette confiance et la supériorité que lui donnoient son rang et la protection dont il l'honoroit.

Le cordelier répondit en peu de mots à Sanche, qu'il n'avoit rien en plus grande recommandation que les intérêts de ceux qui appartenoient au duc de Medina, qu'il alloit travailler à lui procurer sa liberté, et qu'il lui recommandoit seulement le secret. L'adroit Castillan, pour se rendre moins suspect, attendit quelque temps l'effet de ses promesses ; il lui écrivit ensuite pour lui représenter qu'il y avoit sept mois qu'il gémissoit dans la captivité, que le ministre d'Espagne sembloit l'avoir oublié dans les fers, qu'on ne parloit ni de sa rançon, ni de son échange, et qu'il n'attendoit plus sa liberté que des soins qu'il en voudroit bien prendre.

Le cordelier qui se vouloit faire un nouveau mérite auprès du duc de Medina, de la liberté de Sanche, la demanda au roi et l'obtint. Il fut tirer lui-même le Castillan de prison, et il lui offrit de le faire comprendre dans un passe-

port que le roi avoit accordé à quelques domestiques de la duchesse de Mantoue qui s'en retourneroient à Madrid. Mais le rusé Castillan lui répondit que la ville de Madrid étoit devenue pour lui une terre étrangère; qu'il ne pouvoit paroître à la cour sans s'exposer à rentrer dans une nouvelle prison; que le ministre sévère et inexorable ne manqueroit pas de lui demander un compte rigoureux de sa recette, quoique dans la révolution on eût pillé sa caisse, et qu'on ne lui eût pas même laissé ses registres; et il ajouta, pour pressentir le cordelier, qu'il ne respiroit qu'à se voir auprès du duc de Medina son patron, et que ce seigneur étoit assez puissant pour faire sa fortune, sans qu'il fût obligé de sortir de l'Andalousie.

Le religieux, ayant besoin d'une voie sûre pour rendre compte au marquis d'Aïamonté de sa négociation, et pour recevoir de nouveaux ordres, jeta les yeux sur le Castillan, qui affectoit de paroître inviolablement attaché aux intérêts du duc de Medina. Il le garda quelque temps, sous prétexte de lui ménager un passeport, mais en effet pour l'observer et s'assurer de sa fidélité; le commerce fréquent qu'ils avoient, forma insensiblement une liaison étroite entre eux; le Castillan plus habile, s'en servit pour tirer un secret qui échappa au cordelier par vanité. Ce religieux, pour le persuader de l'étendue de son crédit et de la considération qu'on avoit pour lui, ne put s'empêcher de lui dire qu'il le verroit bientôt sous un autre habit, qu'il étoit assuré d'un évêché, et qu'il ne désespéroit pas même de se voir revêtu

de la pourpre romaine. Sanche, pour achever de lui arracher son secret, affectoit de n'en rien croire. Son incrédulité apparente piqua le cordelier ; et que direz-vous, ajouta-t-il, quand vous verrez une couronne sur la tête du duc de Medina ? Sanche, par des doutes affectés, le conduisit peu à peu jusqu'à faire une entière confidence de ses desseins. Le cordelier lui avoua enfin qu'il étoit chargé d'une négociation où des rois entroient, qu'il verroit au premier jour le duc de Medina souverain de l'Andalousie, que le marquis d'Aïamonté conduisoit cette grande affaire ; que c'étoit à ce seigneur castillan que le roi de Portugal étoit redevable de la découverte de la dernière conspiration, que les Espagnes alloient entièrement changer de face ; et qu'à son égard il pouvoit l'assurer d'une fortune considérable, s'il vouloit seulement se charger de rendre au duc et au marquis les lettres qu'il lui confieroit. Sanche, charmé de se voir maître d'un secret si important, lui renouvela les assurances qu'il lui avoit données plusieurs fois de son attachement aux intérêts du duc de Medina. Il prit les lettres du cordelier, et il lui assura que, si on le jugeoit à propos, il se tiendroit heureux d'en rapporter lui-même la réponse. Il partit pour l'Andalousie ; mais il ne fut pas plutôt sur les terres d'Espagne, qu'il prit la route de Madrid. Il fut droit, en arrivant, chez le ministre, auquel il fit dire que Sanche, trésorier de Portugal, échappé des prisons de l'usurpateur, avoit une affaire de conséquence à lui communiquer.

Le Comte-Duc, naturellement superbe et de

difficile accès, lui fit dire de revenir aux jours ordinaires d'audience. Sanche, rebuté si durement, s'écria qu'il falloit absolument qu'il lui parlât, qu'il y alloit du salut de la monarchie, et il prit le ciel à témoin de sa fidélité, et de la diligence qu'il avoit apportée pour en avertir le ministre.

Ce discours véhément étant rapporté au Comte-Duc, il commanda qu'on le laissât entrer. Sanche se jeta à ses pieds, et lui dit que l'état étoit sauvé, puisqu'il étoit parvenu en sa présence. Il lui rendit compte de la manière dont il avoit été arrêté dans la dernière révolution : il passa ensuite à la conjuration du duc de Medina Sidonia ; il lui en développa tous les projets, les liaisons avec le roi de Portugal, le dessein de s'emparer des gallions, de livrer Cadix aux ennemis de la couronne, et de tourner contre le roi même les armées qu'il commandoit en Andalousie pour son service. Et, pour justifier tout ce qu'il avançoit, il lui remit différentes lettres du cordelier, écrites en chiffre au marquis d'Aïamonté et au duc de Medina, qui contenoient le plan de la conspiration.

Le Comte-Duc parut d'abord consterné d'une nouvelle si surprenante, il resta quelque temps sans dire un mot ; mais après s'être remis, il prit un air plus gracieux qu'il ne l'avoit ordinairement. Il loua Sanche de sa fidélité envers son roi, et il ajouta qu'il méritoit une double récompense pour avoir découvert de si pernicieux desseins, et pour n'avoir pas balancé à les découvrir au plus proche parent du chef même de la conspiration. Il le fit conduire

ensuite dans un appartement séparé, avec ordre de ne le laisser parler à qui que ce soit, et il passa aussitôt chez le roi, auquel il rendit compte de tout ce qu'il venoit d'apprendre, et il lui présenta en même-temps les lettres du cordelier.

Philippe fut frappé d'une si noire trahison. Il y avoit long-temps que la fierté extraordinaire des Gusmans lui étoit suspecte et odieuse, et, songeant en même-temps à la perte récente du Portugal, qu'il attibuoit à l'ambition de la duchesse de Bragance, il ne put s'empêcher de dire à son ministre, par une espèce de reproche, que tous les malheurs de l'Espagne venoient de sa maison. Ce prince ne manquoit ni de pénétration ni de délicatesse dans l'esprit; mais il aimoit les plaisirs et haïssoit les affaires: toute attention lui étoit pénible, et il eût volontiers abandonné une partie de ses états, purvu qu'on lui eût laissé toute son oisiveté. Ainsi, après avoir évaporé sa colère, il remit les lettres du cordelier au Comte-Duc, sans les avoir décachetées, et il lui ordonna de les faire examiner par trois conseillers d'état, qui lui en feroient leur rapport.

C'étoit rendre le ministre maître de cette affaire. Il choisit pour instruire ce procès trois de ses créatures. On déchiffra les lettres du cordelier; Sanche fut entendu plusieurs fois. Il étoit question de le faire parler à la décharge du duc de Medina que le ministre vouloit sauver. Il le fit appeler avant qu'il parût devant les commissaires, et affectant ces manières pleines de confiance, dont les grands savent si

bien se servir pour éblouir et pour gagner ceux dont ils ont affaire. "Comment, mon cher "Sanche," lui dit-il, "pourrons-nous justifier "le duc de Medina d'une accusation qui ne "roule que sur les lettres d'un moine inconnu, "et qui vraisemblablement a été corrompu "par nos ennemis, pour rendre suspecte la fi-"délité du duc qui sert si utilement le roi dans "sa province d'Andalousie?"

Sanche, pénétré de la vérité de sa déposition, et qui craignoit peut-être qu'en l'affoiblissant il ne se privât lui-même de la récompense qu'il espéroit, soutint toujours avec beaucoup de fermeté, qu'il y avoit une conspiration formée contre l'état, que le duc en étoit le chef, le marquis d'Aïamonté le principal négociateur, qu'il en avoit vu des lettres entre les mains du cordelier, et qu'infailliblement on verroit l'Andalousie soulevée, si on ne prévenoit de bonne heure les mauvais desseins du gouverneur de la province.

Le ministre, qui ne vouloit pas que cette affaire s'approfondît, prit son temps pour en parler au roi. Il dit à ce prince qu'on avoit déchiffré les lettres du cordelier, qui avoit été apparemment suborné pour perdre le duc de Medina; que Sanche lui-même pouvoit avoir été trompé par ce moine intrigant; qu'on ne produisoit ni lettres du duc, ni témoins qui déposassent formellement contre lui; et que toute cette accusation rouloit sur des lettres qui pouvoient bien être l'ouvrage de la calomnie; que cependant, comme on ne pouvoit prendre trop de précaution dans une affaire si importante, il croyoit qu'il falloit tirer adroitement le duc de

son gouvernement, où il n'auroit pas été aisé de l'arrêter ; faire entrer des troupes dans Cadix avec un nouveau commandant, et s'assurer en même temps du marquis d'Aïamonté, et que s'ils se trouvoient criminels, le roi pourroit alors les abandonner à toute la rigueur de sa justice.

Les conseils du ministre étoient des lois encore plus impérieuses à l'égard du prince, que pour le reste de ses sujets. Philippe, qui n'aimoit pas à répandre du sang, et d'un caractère doux et paresseux, lui dit qu'il le laissoit maître de cette affaire. Le Comte-Duc fit partir aussitôt dom Louis de Haro son neveu, avec ordre de dire au duc, qu'innocent ou coupable, il se rendît incessamment à la cour ; qu'il étoit assuré de sa grâce s'il étoit criminel, mais qu'il étoit perdu s'il différoit un moment de déférer aux ordres du roi. Un autre courrier fit arrêter le marquis d'Aïamonté, et le duc de Ciudadreal se jeta en même temps dans Cadix, à la tête de cinq mille hommes.

Le duc de Medina fut accablé par cette nouvelle. Il n'avoit point d'autre parti à prendre que celui d'obéir ou de se sauver en Portugal. Mais l'idée de passer le reste de sa vie comme un proscrit et dans un pays étranger, lui paroissoit indigne d'un homme de son rang. Il ne voyoit point de place pour lui en Portugal, et comme il connoissoit le pouvoir absolu que le Comte-Duc avoit sur l'esprit du roi, il résolut de s'abandonner à la foi de ce ministre. Il partit et il fit une si grande diligence, que cette prompte obéissance disposa le roi à le croire innocent, ou à lui pardonner s'il étoit coupable.

Le duc fut descendre chez le ministre, et après en avoir reçu de nouvelles assurances de sa grâce, il lui déclara le plan de la conjuration, dont il rejeta tout le projet sur le marquis d'Aïamonté. Le ministre l'introduisit secrètement dans le cabinet du roi. Le duc se jeta à ses pieds qu'il mouilla de ses larmes, et, dans cette posture humiliante, il lui avoua son crime et lui demanda sa grâce dans les termes les plus touchans. Le roi, naturellement doux, se laissa attendrir; il mêla ses larmes à celles du duc, et lui dit qu'il donnoit sa grâce à son repentir, et aux prières que lui en avoit faites le comte-duc d'Olivarez. Il le congédia ensuite. Mais comme il n'étoit pas à propos de l'exposer à une nouvelle tentation dans une conjoncture si délicate, il eut ordre de se tenir à la suite de la cour. On confisqua même une partie de ses grands biens qui n'avoient servi qu'à lui inspirer des pensées d'indépendance; et le roi mit un gouverneur et une garnison dans la ville de Saint Lucar de Barameda, résidence ordinaire des ducs de Medina-Sidonia.

Le ministre, pour persuader le roi du repentir sincère de son parent, proposa à se seigneur de faire appeler en duel le duc de Bragance. Le duc de Medina parut d'abord surpris d'une pareille proposition. Il dit au ministre que les lois divines et humaines défendoient le duel. Mais comme il vit que le Comte-Duc s'opiniâtroit dans son dessein, il ajouta qu'il auroit beaucoup de peine à en venir à ces extrémités avec son beau-frère, à moins que le roi n'obtînt en sa faveur une bulle du pape qui le mît à couvert de l'excommuni-

cation majeure dont l'église punit les duellistes.

Le ministre lui repartit qu'il n'étoit pas temps de s'arrêter à ces scrupules, qu'il devoit songer à mériter sa grâce par une action d'éclat, et qui fît perdre au public le soupçon qu'on pourroit avoir de son intelligence avec les rebelles, et il ajouta que s'il ne vouloit pas absolument se battre, qu'il suffisoit qu'il ne désavouât pas le cartel qu'il prendroit soin de faire publier sous son nom. Le duc, qui comprit bien que tout ce qu'on exigeoit de lui n'aboutiroit qu'à une comédie dont on vouloit amuser le peuple, consentit au cartel, et le Comte-Duc le dressa lui-même. On en répandit un grand nombre de copies dans l'Espagne, en Portugal, et même dans la plupart des cours de l'Europe. Et nous le rapporterons ici comme une pièce singulière qui convenoit mieux à un chevalier errant qu'à un grand d'Espagne, et à un seigneur revêtu de si grandes dignités.

Dom Gasper Alonço Perez de Gusman, *duc de Medina-Sidonia, marquis, comte et seigneur de Saint Lucar de Baraméda, capitaine général de la mer océane, côtes d'Andalousie, et des armées de Portugal, gentilhomme de la chambre de sa majesté catholique.*

Dieu le garde.

« Je dis que comme c'est une chose notoire à « tout le monde, que la trahison de Juan de « Bragance, jadis duc, que l'on sache aussi la

« détestable intention avec laquelle il a voulu « tacher d'infidélité la très-fidèle maison des « Gusmans, laquelle, par tant de siècles est de- « meurée et demeurera à l'avenir, en l'obéis- « sance de son roi et maître, et est vérifiée « telle par tant de sang de tous les siens répan- « du pour ce sujet. Ce tyran a introduit dans « l'esprit des princes étrangers et dans celui « des Portugais errans qui suivent son parti, « pour mettre en crédit sa méchanceté, les « animer en sa faveur, et me mettre mal, bien « qu'en vain, dans l'esprit de mon maître (Dieu « le garde) que je suis de son opinion, fondant « et établissant sa conservation sur le bruit « qu'il en faisoit courir, et duquel il infectoit « un chacun, se promettant que s'il pouvoit « gagner ce point, que de faire douter au roi « d'Espagne de ma fidélité à son service, il « ne trouveroit pas de ma part une si grande « opposition qu'il la rencontre en tous ses des- « seins. Et pour y parvenir, il s'est servi d'un « frère religieux qui avoit été envoyé par le « corps de la ville Daïamonté à Castro-Marino « en Portugal, pour délivrer un prisonnier, « lequel frère ayant été amené prisonnier à « Lisbonne, fut pratiqué pour dire que j'étois « de son parti, publia même à cette fin quel- « ques lettres qui le confirmoient, et que je « donnerois libre entrée et faveur à toutes les « armées étrangères qui viendroient aux côtes « de l'Andalousie, tout cela afin de faciliter « l'envoi du secours qu'il demandoit aux dits « princes étrangers. Et plût à Dieu que cela « fût ! Je ferois le monde témoin de mon « zèle et de la perte de leurs vaisseaux, comme

« ils auroient expérimenté par les ordres que
« j'avois laissés, s'ils eussent entrepris quelque
« chose de semblable. Voilà bien quelques-
« uns de mes motifs. Mais le principal sujet
« de mon déplaisir est que sa femme soit de
« mon sang, lequel étant corrompu par cette
« rébellion, je désire le répandre, et me sens
« obligé de montrer à mon roi et maître, par
« cette action, le ressentiment que j'ai de la sa-
« tisfaction qu'il témoigne avoir de ma fidélité,
« et la donner pareillement au public, pour le
« relever du doute qu'il a pu concevoir des
« fausses impressions qu'on lui a données.

« C'est pourquoi je défie ledit Juan de Bra-
« gance, jadis duc, comme ayant faussé la foi
« à son Dieu et à son roi, et l'appelle à un
« combat singulier, corps à corps, avec parrain,
« ou sans parrain, ce que je remets à son
« choix, comme aussi le genre d'armes. La
« place sera près de Valence d'Alcantara, l'en-
« droit qui sert de limites aux deux royaumes
« de Portugal et de Castille, où je l'attendrai
« quatre-vingts jours, à commencer dès le pre-
« mier d'octobre, et à finir le dix-neuf Décem-
« bre de la présente année. Les vingt derniers
« jours je serai en personne dans ladite place
« de Valence, et le jour qu'il me signifiera je
« l'attendrai sur ces limites, lequel temps, bien
« qu'il soit long, je donne audit tyran, afin
« qu'il le puisse savoir, et la plupart des
« royaumes de l'Europe, voir tout le monde, à
« la charge qu'il assurera au désir des cavaliers
« que je lui enverrai, une lieue avant dans le
« Portugal, comme je l'assurerai aussi à ceux
« qu'il enverra de sa part, une lieue dans la

" Castille, et me promets de lui faire entendre
" lors plus à plein l'infamie de l'action qu'il a
" commise. Que s'il manque à l'obligation
" qu'il a de gentilhomme, de se trouver à l'ap-
" pel que je lui fais, pour exterminer ce phan-
" tôme par les voies qui seules me resteront
" en ceci, voyant qu'il n'aura pas la hardiesse
" de trouver en ce combat, et de m'y faire pa-
" roître tel que je suis, et tel qu'ont toujours
" été les miens au service de leurs rois, comme
" les siens, au contraire, ont été traîtres, j'offre
" dès à présent, sous le bon plaisir de sa ma-
" jesté catholique, (Dieu le garde) à celui qui
" le tuera, ma ville de S. Lucar de Barameda,
" siége principal des ducs de Medina Sidonia,
" et étant prosterné aux pieds de sa dite ma-
" jesté, je le prie ne me donner point en cette
" occasion le commandement de ses armées,
" pour ce qu'il a besoin d'une prudence et
" d'une modération que ma colère ne me
" pourroit dicter dans cette occurence : me
" permettant seulement que je la serve en per-
" sonne avec mille chevaux de mes sujets, afin
" que ne m'appuyant lors que sur mon cou-
" rage, non-seulement je serve à la restaura-
" tion du Portugal, et punition de ce rebelle,
" mais que ma personne et celle de mes trou-
" pes en cas qu'il refuse mon appel, puisse
" amener mort ou prisonnier, cet homme aux
" pieds de sa dite majesté; et pour ne rien
" n'oublier de ce que pourra mon zèle, j'offre
" une des meilleures villes de mon état, au
" premier gouverneur ou capitaine portugais,
" qui aura rendu quelque place de la cou-
" ronne de Portugal, trouvée tant soit peu

« importante au service de sa majesté ca-
« tholique, demeurant toujours trop peu satis-
« fait de ce que je pourrai faire pour sa dite
« majesté, puisque tout ce que j'ai, je le tiens
« et le dois à elle et à ses glorieux ancêtres.
« Fait à Tolède, le 29 Septemb. 1641.

Le duc de Medina, en exécution de son cartel, ne manqua pas de se rendre sur le champ de bataille. Il y parut armé de toutes pièces et escorté par dom Jean de Carray, mestre de camp général des troupes espagnoles. On fit les chamades et les appels ordinaires, sans qu'il parût personne de la part du roi de Portugal. Ce prince étoit trop sage pour faire un personnage dans cette comédie, et quand même l'affaire auroit été plus sérieuse, il ne convenoit pas à un souverain de se commettre avec un sujet de son ennemi.

Pendant que le ministre d'Espagne amusoit le public par ce vain spectacle, il songeoit en même temps à faire retomber sur le marquis d'Aïamonte l'indignation du prince et toute la rigueur des lois. Ce seigneur avoit été arrêté ; il étoit question d'en tirer un aveu de son crime : il le flatta de l'espérance de sa grâce, et il lui fit dire qu'il ne tiendroit qu'à lui d'éprouver comme le duc de Medina la clémence du meilleur roi du monde. Mais que les souverains, semblables à Dieu, dont ils sont sur la terre la plus vive image n'accorderoient le pardon des fautes qu'au repentir sincère et à une confession ingénue de ceux qui avoient manqué à leur devoir.

Le marquis, séduit par ces promesses, et

surtout par l'exemple du duc son complice, signa tout ce qu'on voulut. On se servit de sa propre confession pour lui faire son procès ; il fut condamné à perdre la tête. Ses juges lui prononcèrent sa sentence le soir, il l'écouta avec une tranquillité surprenante, et sans se plaindre ni du duc, ni du ministre. Il soupa ensuite comme à l'ordinaire, il passa toute la nuit dans un profond sommeil, il fallut que ses juges le fissent éveiller pour aller au supplice. Il y marcha sans dire un seul mot, et il mourut avec une fermeté digne d'une meilleure occasion. Telle fut la fin d'une conspiration dont le roi d'Espagne n'échappa que par un heureux hasard, ou pour mieux dire par un ordre de la Providence, qui ne permet pas que tous les crimes soient heureux.

Le roi de Portugal, voyant ce projet manqué, ne songea plus qu'à se maintenir sur le trône à force ouverte et par le secours de ses alliés. La France l'assista puissamment. Cette couronne se faisoit un mérite de protéger la plus ancienne branche de la dernière race de ses rois, et d'ailleurs cette guerre étrangère causoit une diversion utile, et occupoit une partie des forces de l'Espagne.

Les Portugais remportèrent différens avantages sur les Espagnols, qu'ils éloignèrent toujours de leurs frontières. Le roi de Portugal eût pu même pénétrer dans la Castille, s'il eût eu de plus habiles généraux et un corps de troupes réglées. Mais la plus grande partie de son armée n'étoit composée que de milices, plus propres à faire des courses qu'à tenir la campagne. Ce prince manquoit même souvent de

fonds pour les payer : il avoit aboli la plupart des impôts à son avénement à la couronne, pour se rendre plus agréable au peuple, et il eût été dangereux de les rétablir au commencement d'une nouvelle domination. Il ne laissa pas de soutenir la guerre contre les Espagnols pendant près de dix-sept ans. L'Espagne n'avoit pas alors de plus habiles généraux que le Portugal. L'une et l'autre nation se conserva plutôt par la foiblesse du parti contraire, que par ses propres forces; et l'épuisement d'argent où se trouva Philippe IV à la fin de son règne, tint lieu de richesses au nouveau roi de Portugal. Ce prince mourut le 6 de Novembre de l'année 1656. Les Portugais, au défaut de vertus plus éclatantes, forment son éloge de sa piété et de sa modération. Les historiens indifférens lui reprochent son peu de courage, et une extrême défiance de lui-même et des autres : qu'il étoit de difficile accès pour les grands ; familier et ouvert seulement avec ses anciens domestiques, et surtout avec le compagnon de son confesseur. Ce qui paroît résulter de sa conduite, c'est que ce prince, peu guerrier et tout occupé de ses exercices de dévotion, eut plutôt les bonnes qualités d'un simple particulier que les vertus d'un grand roi ; et il ne dut sa couronne qu'à l'animosité extrême des Portugais contre les Espagnols, et à l'habileté qu'eut la reine sa femme de faire servir cette haine à l'élévation de sa maison*. Le roi son

---

* Jean IV étoit d'une taille médiocre, et assez mal fait; mais il avoit les cheveux blonds, de la grâce dans les

mari la nomma, par son testament, pour régente, persuadé que celle qui, par son courage, l'avoit porté lui-même sur le trône, sauroit bien s'y maintenir pendant la minorité de ses enfans. Il en avoit trois, deux garçons et une fille. L'aîné, appelé dom Alfonse, avoit près de treize ans quand il lui succéda, jeune prince d'une humeur sombre et qui étoit perclus de la moitié du corps. L'infant dom Pedro son frère, n'avoit que huit ans, et l'infante dona Catharina, plus âgée que tous les deux, étoit née avant la révolution. Dom Alfonse fut montré au peuple, et déclaré roi dans les formes ordinaires, et la reine prit le même jour la régence de l'état.

Cette princesse eût bien souhaité d'en signaler les commencemens par quelque action d'éclat. Mais ses généraux étoient plus soldats que capitaines, et il n'y en avoit aucun dans le Portugal qui fût capable de fortifier une place ou de conduire un siége. Le conseil n'étoit pas rempli de plus habiles ministres. Les uns s'appliquoient bien plus à faire de grands discours sur les besoins de l'état, qu'à y remédier ; d'autres, sans faire attention au peu de forces qu'il y avoit dans le royaume, ne formoient que de vastes projets, et il ne sortoit

---

traits de son visage, les yeux pleins de feu et le teint vif et animé. Il fut surnommé l'heureux. Il ne se montra presque jamais à la tête de ses armées ; et l'on peut dire de lui ce qu'Edouard III roi d'Angleterre, disoit de Charles V, surnommé le Sage, roi de France, « qu'il « n'y avoit point de monarque qui endossa moins la cuirasse, et qui remporta plus souvent des victoires. »

souvent de ces suprêmes conseils que des desseins mal concertés et suivis de mauvais succès.

De là vinrent les pertes considérables que les Portugais firent (1657) devant Olivença et Badajos, dont ils furent obligés de lever le siége. Ils s'étoient d'ailleurs brouillés avec les Hollandois au sujet du commerce des Indes. Et la France, par la paix des Pyrénées, sembla depuis s'être détachée de leurs intérêts. La reine se voyoit sans alliance étrangère, sans troupes disciplinées, et sans habiles généraux. Mais on peut dire qu'elle trouva toutes ces choses dans la grandeur de son courage; le poids des affaires ne l'épouvanta point, la justesse et l'étendue de son esprit fournissoient à tout, il falloit, pour ainsi dire, une régence aussi agitée pour faire éclater les grandes qualités de cette princesse. Elle rappela toute l'autorité des conseils dans sa personne; elle lisoit elle-même les dépêches : rien n'échappoit à ses soins et à sa prévoyance, et elle porta ses vues dans toutes les cours de l'Europe d'où elle pouvoit tirer du secours.

Ce fut par de si nobles soins qu'elle mit d'abord le Portugal en état de résister à toutes les forces de l'Espagne. Mais comme elle sentit bien dans la suite qu'elle avoit besoin de troupes étrangères pour former les siennes, et surtout d'un habile général, elle jeta les yeux sur Frédéric comte de Schomberg, capitaine déjà célèbre par sa valeur et par sa capacité. Cette princesse eût bien voulu lui confier le commandement général de ses armées. Mais elle étoit obligée de ménager la fierté des *gouver-*

neur des armes, qui n'auroient pas consenti aisément à recevoir les ordres d'un chef étranger. Ainsi le comte de Soure, son ambassadeur en France, convint, par son ordre, avec le comte de Schomberg, qu'il ne passeroit d'abord en Portugal qu'en qualité de mestre de camp général de l'armée, mais qu'il la commanderoit seul, si le *gouverneur des armes* venoit à mourir ou à quitter son emploi.

Le comte partit pour Lisbonne avec quatre-vingts officiers, tant capitaines que subalternes, et plus de quatre cents cavaliers, tous vieux soldats capables d'en former de nouveaux et de les commander. Le comte passa par l'Angleterre. (1661) Il y vit le roi Charles II nouvellement établi dans ses états. Il avoit des ordres secrets de la régente de pressentir si ce prince protestant n'auroit point d'éloignement d'épouser l'infante de Portugal. Le comte s'acquitta avec adresse et avec succès de sa commission. Il fit désirer cette alliance au roi et à Hyde, chancelier d'Angleterre. La reine, assurée de cette favorable disposition, envoya dans ce royaume le marquis de Sande pour continuer la négociation. Le roi d'Espagne, qui en vit les conséquences, n'oublia rien pour la traverser. Il fit offrir à Charles jusqu'à trois millions, s'il vouloit épouser une princesse protestante, et son ambassadeur lui proposa les princesses de Dannemarc, de Saxe et d'Orange, et lui dit que le roi son maître marieroit comme sa fille la princesse sur laquelle son choix tomberoit. Mais le chancelier d'Angleterre représenta si vivement au roi quel intérêt il avoit à maintenir la maison

de Bragance sur le trône, et à ne pas souffrir que toutes les Espagnes fussent sous la domination du même prince, qu'il détermina Charles II à épouser l'infante; et on vit un ministre protestant faire épouser à son roi une princesse catholique (31 Mai 1662), pendant qu'un prince de cette communion, et qui affectoit par préférence le titre de roi catholique, offroit des trésors pour l'engager à ne se marier qu'avec une princesse protestante ; tant il est vrai que la raison d'état est la première religion des souverains, qui ne consultent que leur intérêt.

Le roi d'Angleterre, en faveur de cette alliance, ménagea un traité pour le commerce entre les Etats-Généraux et le Portugal. Il fit passer depuis dans ce royaume un corps considérable de troupes sous les ordres du comte d'Inchequin. Mais l'ayant rappelé, il ordonna aux Anglois d'obéir au comte de Schomberg, en sorte que ce seigneur, peu après son arrivée en Portugal, se vit commander les troupes de trois rois. Ce n'est pas que les Portugais n'eussent leur général, mais ce n'étoit qu'un vain titre dont on flattoit l'ambition de quelque grand. Le comte avoit la confiance de la reine et toute l'autorité. Il s'en servit pour établir une exacte discipline dans l'armée, il apprit aux Portugais l'ordre qu'ils devoient tenir dans leurs marches, et l'art de se camper avec avantage, et il fit faire dans la suite des fortifications régulières à la plupart des places frontières de ce royaume, qui avant son arrivée étoient hors de défense.

La régente, ayant trouvé un général si habile,

poussa la guerre avec vigueur. Ses armes eurent presque partout d'heureux succès. Jamais les troupes n'avoient été en si bon état, ni si bien disciplinées ; le peuple bénissoit son gouvernement, et la crainte et le respect tenoient les grands dans une parfaite soumission. Un état si heureux fut altéré par des chagrins domestiques et par des intrigues qui changèrent toute la face de la cour.

Pendant que la régente travailloit avec tant de succès à affermir la couronne sur la tête du roi son fils, ce prince s'en rendoit indigne par l'irrégularité de sa conduite. Il avoit l'esprit bas, l'humeur sombre et farouche ; l'autorité de la reine sa mère lui étoit insupportable ; il rejetoit avec mépris les avis de ses ministres; il ne pouvoit souffrir la compagnie des seigneurs qu'on avoit mis auprès de lui ; tout son plaisir étoit de s'entretenir avec des nègres et des mulâtres, où avec des jeunes gens de la lie du peuple : il s'en étoit formé une petite cour malgré tous les soins de son gouverneur ; il les appeloit ses braves ; c'étoit son escorte ordinaire, et il couroit avec eux les rues de Lisbonne, et insultoit tous ceux qui étoient assez malheureux de se trouver à son chemin.

Le déréglément de son esprit avoit sa source dans une paralysie dont il avoit été attaqué à l'âge de quatre ans, et qui lui avoit laissé de fâcheuses impressions. On avoit dissimulé d'abord ses défauts, pour ne pas ajouter une éducation trop sévère à une enfance infirme, et dans l'espérance que le temps, en fortifiant le corps, adouciroit son esprit. Mais cette complaisance ne fit qu'augmenter son indocilité.

Sa santé devint à la vérité meilleure par le secours du temps et des remèdes. Les exercices les plus violens ne l'incommodoient point. Il faisoit des armes et étoit bon homme de cheval. Mais son humeur fut toujours également féroce. Il avoit plus d'emportement que de raison, et l'âge ayant amené le temps des passions, il faisoit venir jusques dans le palais des femmes perdues, et souvent il alloit les chercher lui-même dans des lieux de débauche, et il y passoit la plupart des nuits dans des plaisirs faciles et honteux.

La régente, pénétrée de douleur, jugea bien que de si grands déréglemens feroient dans la suite tomber ce prince du trône, et même qu'il ruineroit par sa seule incapacité l'ouvrage de tant d'années et le fruit de ses soins. Elle songea plus d'une fois à le faire enfermer et à mettre l'infant en sa place. La crainte d'exciter une guerre civile, dont les Espagnols n'auroient pas manqué de profiter, fut la seule raison qui l'empêcha de tenter une action si hardie. Elle se flatta même de pouvoir ramener l'esprit du roi en lui ôtant un certain Conti, fils d'un marchand dont il avoit fait son favori, et le ministre secret de ses plaisirs. Il fut arrêté par son ordre; on l'embarqua aussitôt, et il fut conduit au Bresil, avec defense, sous peine de la vie, de revenir en Portugal. Le roi parut d'abord consterné de l'éloignement de son favori, il affecta ensuite un air plus tranquille, il parut même plus docile; la régente se savoit bon gré du parti qu'elle avoit pris, et ses ministres et les courtisans la félicitoient d'une entreprise qui avoit si heureusement réussi.

Mais la tranquillité apparente du roi cachoit de profonds desseins dont la régente ne le croyoit pas capable; et cette princesse, si habile à pénétrer dans le cœur des courtisans les plus cachés, fut la dupe de la dissimulation d'un imbécile.

Le roi avoit confié sa douleur au comte de Castel-Melhor, seigneur portugais d'une naissance illustre, habile courtisan et plein d'ambition; mais plus capable de conduire une intrigue de cour que les affaires d'état. Le comte se servit de cette ouverture pour prendre la place du favori, sous prétexte de plaindre sa disgrâce, et de vouloir contribuer à son retour. Il dit à ce prince qu'il ne devoit se prendre qu'à lui-même du malheur de Conti, qu'il étoit roi, qu'il y avoit même long-temps qu'il étoit majeur, et qu'il n'avoit qu'à témoigner qu'il vouloit régner, pour voir tomber le pouvoir de la régente, et qu'il feroit revenir ensuite Conti son favori, triomphant de la reine même et de tous ses ennemis.

Le roi, flatté par des conseils si conformes à sa disposition, lui abandonna toute sa confiance. Leur liaison étoit cependant cachée: sa faveur étoit encore un secret; le comte avoit exigé du roi cette précaution pour ne pas se rendre suspect à la reine. Cette princesse ne laissa pas de s'apercevoir de son nouveau crédit, et l'ayant rencontré à la suite du roi, elle l'arrêta par le bras, et le regardant avec cet air de majesté qui faisoit trembler tout le monde: "Comte, lui dit-elle, je suis bien instruite "que le roi prend créance en vous. S'il fait "quelque chose contre ma volonté, vous m'en "répondrez sur votre tête."

Le comte ne repartit au discours menaçant de la reine que par une profonde révérence, et suivit le roi qui l'appeloit. Il ne se vit pas plutôt seul avec ce prince, qu'il lui rendit compte de ce que la reine lui avoit dit. Il ajouta qu'il étoit à la veille d'éprouver le même sort que Conti, mais qu'il s'en consoleroit s'il voyoit son maître affranchi d'une régence si impérieuse, et qui ne lui laisseroit jamais que le vain titre de roi, sans puissance et sans autorité.

Ce discours artificieux jeta le roi dans des emportemens extraordinaires. Il vouloit aller sur-le-champ demander lui-même à la régente les sceaux de l'état, qui sont la marque de l'autorité souveraine. Mais le comte, qui connoissoit sa foiblesse et l'empire que la reine avoit pris sur son esprit, lui conseilla de se retirer à Alcantara sans la voir, et de là d'envoyer des courriers aux magistrats de Lisbonne, et aux gouverneurs des provinces, pour faire savoir qu'il avoit pris en main le gouvernement de ses états. Ce prince, par son conseil, se travestit le soir, et, suivi du comte seul et de ses amis, il arriva la nuit à Alcantara. Il écrivit le lendemain aux secrétaires d'état de se rendre auprès de lui, il manda la garde allemande, et il fit savoir dans tout le royaume que la régence de la reine sa mère étoit expirée par sa majorité.

La plupart des seigneurs de la cour se rendirent aussitôt à Alcantara; la cour de la reine fut déserte, et elle s'aperçut bientôt qu'une autorité empruntée ne subsiste qu'autant qu'elle est soutenue par la puissance légitime.

Cependant cette princesse ne s'abandonna pas elle-même, et la manière noble et géné-

reuse, dont elle se dépouilla de la souveraine puissance, fit voir qu'elle méritoit de régner plus long-temps, et qu'elle n'avoit même prolongé sa régence que pour le bien de l'état. Elle écrivit un billet au roi son fils, pour lui mander qu'il ne devoit pas s'emparer de son propre trône d'une manière furtive et comme un usurpateur, qu'il se rendît au palais le lendemain, et que dans une assemblée des grands et des principaux magistrats de la ville, elle lui remettroit entre les mains les sceaux et le gouvernement de ses états. Le roi revint à Lisbonne, et la reine, en exécution de sa parole, convoqua les grands du royaume, les titulaires et les chefs d'ordre, et en leur présence, prenant les sceaux renfermés dans une bourse: "Voilà, dit-elle en les présentant au roi, les "sceaux qui m'ont été confiés avec la régence "de vos états, en vertu du testament du feu "roi mon seigneur. Je les remets entre les "mains de votre majesté, avec l'autorité qui "les accompagne, et je prie Dieu que tout "réussisse sous votre conduite comme je le "désire." Le roi les prit et les donna au secrétaire d'état. L'infant et tous les grands furent baiser les mains de ce prince, qu'ils reconnurent de nouveau pour leur souverain.

La reine avoit déclaré que dans six mois elle se retireroit dans un couvent, et avoit pris ce terme pour voir quel train prendroit le gouvernement. Le favori, qui redoutoit la grandeur de son génie et le pouvoir si naturel d'une mère sur l'esprit de son fils, engagea le roi à lui faire plusieurs incivilités, pour l'obliger à précipiter sa retraite. La reine, naturellement fière et hautaine, ne put souffrir ce

manque de respect. Elle se jeta dans un couvent. Désabusée alors des vaines grandeurs de la terre, elle ne parut plus occupée que de celle que les hommes ne peuvent ôter. A peine vécut-elle un an dans sa retraite; elle mourut le 18 de Février de l'année 1660. Princesse d'un génie supérieur, et qui eut les vertus de l'un et de l'autre sexe : elle fit éclater sur le trône toutes les grandes qualités d'une souveraine, et il sembla qu'elle eût oublié dans sa retraite qu'elle eût jamais régné.

Le roi, n'étant plus retenu par l'autorité de cette sage princesse, s'abandonna ouvertement à son humeur féroce. Il attaquoit de nuit, avec ses braves, tout ce qu'il rencontroit dans les rues, et il chargeoit même le guet et ceux qui veillent à la sûreté publique. Il ne sortoit jamais la nuit qu'on ne publiât le lendemain différentes histoires tragiques : on redoutoit sa rencontre comme celle d'une bête féroce, qui seroit échappée de ses liens. Le comte de Castel-Melhor dissimuloit des désordres qui faisoient le fondement de son autorité, aussi bon courtisan que peu habile ministre, fier dans les bons succès, abattu et sans ressource dans la mauvaise fortune. Le Portugal ne se soutenoit que par la foiblesse de l'Espagne.

Le roi dom Alfonse, dont le pouvoir ne s'étendoit pas plus loin que l'étendue de son palais, abandonnoit à son favori le gouvernement de tout le royaume, et ne retenoit de la souveraine puissance que la liberté de faire impunément toutes les extravagances qu'il imaginoit.

Les Espagnols se flattèrent de réduire aisément le Portugal, gouverné par un prince furieux et imbécile. Ils mirent une armée consi-

dérable sur pied, et à la tête dom Juan d'Autriche, fils naturel de Philippe IV. Le roi de Portugal lui opposa le comte Schomberg, quoique le comte de Villa-Flor eût le titre de général. Le roi de Portugal fut uniquement redevable de la conservation de sa couronne au comte de Schomberg. Ce grand capitaine remporta différentes victoires sur les Castillans; et on peut dire qu'il eut encore moins de peine à les vaincre, que l'opiniâtreté du général portugais qui, jaloux de sa gloire, traversoit tous les desseins qui pouvoient l'augmenter. Mais le général françois avoit la confiance de la cour, et surtout celle des troupes qui suivoient avec plaisir un commandant que la victoire n'abandonnoit jamais.

Le ministre s'attribuoit toute la gloire de ces heureux succès, quoiqu'il n'y eût guère d'autre part que d'être le premier à qui on en adressoit les nouvelles. Son crédit augmentoit tous les jours, et il jouissoit de l'autorité souveraine sous le nom du roi. Il gouvernoit ce prince comme une machine, dont il faisoit agir les ressorts à son gré et suivant ses intérêts; il se servoit de son humeur violente pour perdre, sur de faux rapports, ceux qui étoient suspects; c'est ainsi qu'il se défit de la plupart des ministres de la régente, et il les fit remplacer par des gens qui lui étoient entièrement dévoués. Le conseil et toute la cour changèrent de face, et on ne s'y maintenoit qu'autant qu'on étoit utile ou agréable au ministre. Il eut même l'adresse de faire exiler de nouveau Conti, ce premier favori de son maître, et que ce prince avoit fait revenir depuis peu du Brésil. Conti lui étoit redoutable par l'inclination que le roi conservoit

pour lui. Il n'eut pas plutôt appris qu'il étoit débarqué, qu'il lui fit faire défense d'approcher de la cour; et il lui en envoya l'ordre par le même courrier que le roi avoit dépêché pour lui marquer la joie de son retour. Ce malheureux prince, esclave de son ministre, n'osoit le voir qu'en secret; et le comte, pour rompre entièrement un commerce qui auroit pu ruiner sa fortune, fit accuser Conti d'être complice d'une conspiration contre le prince, dont il n'y avoit ni preuve ni témoins, et qui manquoit même de vraisemblance, mais qui lui servit de prétexte pour perdre son rival.

Le ministre défait de Conti, tourna ses vues du côté de l'infant dom Pedro, frère du roi. Ce jeune prince devenoit grand, ses inclinations paroissoient nobles, et il attiroit l'estime et les vœux de tous les Portugais, par la régularité de sa conduite, et par la comparaison qu'on en faisoit avec celle du roi.

Le comte mit [illegible] frère dans la maison de l'infant, dans la vue qu'il pourroit s'emparer de bonne heure de sa confiance, et que par son moyen il gouverneroit les deux frères en même temps. Le jeune prince reçut bien le frère du favori, il le traitoit même avec distinction, mais il ne lui donna aucune part dans sa faveur; la place étoit prise. La régente, qui avoit toujours regardé l'infant comme l'unique soutien de la maison royale, avoit mis de bonne heure auprès de lui les meilleures têtes du royaume. De sages gouverneurs et des amis fidèles firent envisager à ce jeune prince qu'il n'étoit pas impossible qu'il ne montât sur le trône, si le roi continuoit dans ses déréglemens; et on lui laissa entrevoir qu'il n'étoit pas bien sûr que

son frère pût jamais avoir des enfans : mais on lui fit appréhender en même temps le crédit et les artifices du comte si intéressé par sa propre grandeur à faire durer le règne d'Alfonse. Ces vœux différens formèrent insensiblement deux cabales à la cour. Celle du comte étoit la plus nombreuse, et il avoit pour lui tous ceux qui s'attachent indifféremment à la source des grâces. Mais les anciens ministres qui prévoyoient qu'un gouvernement aussi violent que celui du roi ne pourroit pas durer long-temps, et les plus grands seigneurs du royaume, qui ne pouvoient se résoudre à plier sous l'autorité du favori, faisoient leur cour à l'infant, comme à l'héritier présomptif de la couronne.

Le comte, qui s'aperçut que le parti qui lui étoit opposé, ne se soutenoit que par les bruits que ses ennemis répandoient de l'infirmité du roi, résolut de les faire tomber par le mariage de ce prince. Ce fut par son conseil qu'il fit demander à la France, pour femme, Marie-Elisabeth-Françoise de Savoie, fille de Charles Amedée, duc de Nemours, et d'Elisabeth de Vendôme. Cette princesse lui fut accordée. César d'Estrées, son oncle à la mode de Bretagne, évêque et duc de Laon, et si connu dans toute l'Europe, sous le nom illustre du cardinal d'Estrées, la conduisit en Portugal. Ce prélat étoit accompagné du marquis de Ruvigni, ambassadeur extraordinaire de France, et d'un grand nombre de gentilshommes et de personnes de qualité, amis et serviteurs de la maison de Savoie, ou attachés par différens engagemens à celle de Vendôme et d'Estrées.

La cérémonie de ce mariage se fit avec la magnificence ordinaire en pareilles fêtes. Toute

la cour admira la rare beauté de la jeune reine, l'infant en parut vivement touché, le roi seul étoit insensible à ses charmes, et on ne fut pas long-temps sans soupçonner que la qualité de reine et de femme du roi n'étoit qu'un vain titre dont on tâchoit de couvrir la foiblesse de ce prince.

Le ministre s'étoit flatté de gouverner cette jeune princesse avec le même empire qu'il faisoit le roi son maître. Il eut d'abord pour elle de grands égards, mais il ne fut pas long-temps sans s'apercevoir que cette princesse avoit le courage trop haut pour vouloir dépendre d'un de ses sujets. Le ministre, pour s'en venger, ne perdoit aucune occasion de lui faire sentir son pouvoir. On lui cachoit avec soin les affaires d'état, celles des particuliers, auxquelles il paroissoit qu'elle prît part, ne manquoient jamais d'échouer, c'étoit un titre d'exclusion pour le ministre que la recommandation de la reine. On commença ensuite à ne payer ni ses pensions ni celles de sa maison, sous prétexte que les charges de l'état et les besoins de la guerre consommoient tous les fonds du trésor royal. Et le roi, que son favori tenoit par les cordons, et qu'il lâchoit contre ceux qui lui étoient désagréables, fit des brusqueries si violentes à l'infant et à la reine, qu'on la vit plusieurs fois sortir de l'appartement du roi baignée de ses larmes.

Sa beauté, ses malheurs, les plaintes que répandoient les dames du palais et ses officiers qu'on ne payoit plus, lui attirèrent la compassion de tous ceux qui n'étoient pas esclaves de la faveur. Ce fut un troisième parti qui se forma à la cour : on ne parloit que de la stérilité de

la reine, quoiqu'il n'y eût pas encore un an qu'elle fût mariée.

* On prit soin d'augmenter les soupçons du public, au sujet d'une porte que le roi avoit fait ouvrir à la ruellle du lit de la reine, et dont lui seul cependant se réserva la clef. La reine parut alarmée d'une nouveauté qui exposoit, disoit-elle, sa vertu et sa gloire. Ses partisans publioient que le ministre vouloit que le roi eût des enfans à quelque prix que ce fût, et qu'il se flattoit, à la faveur de cette porte mystérieuse, de couvrir la honte du prince aux dépens de l'honneur de la reine.

Cette princesse découvrit à son confesseur les scrupules de sa conscience, et en fit confidence par son ordre au confesseur de l'infant. Ces deux religieux leur proposèrent d'agir de concert dans une conjoncture si délicate, et où ils avoient l'un et l'autre de si grands intérêts, quoiqu'en apparence opposés. Leurs créatures convinrent qu'il n'étoit pas impossible de les concilier : on fit revivre les premiers desseins de la régente. Ces deux cabales se réunirent, et ne formèrent plus dans la suite qu'un même parti ; la reine eut même l'habileté d'y faire entrer le comte de Schomberg qui étoit à la tête de l'armée ; et l'infant, qui ne mettoit point de bornes à ses désirs ni à ses espérances, s'assura en même-temps des premiers magistrats de la ville, et de tous ceux qui avoient du crédit parmi le peuple.

Le roi par lui-même n'étoit qu'un vain fan-

---

* Mémoires de Fremont d'Ablancourt.

tôme de la royauté et aisé à détruire. Mais il étoit soutenu par un ministre adroit, ambitieux, et qui savoit faire valoir ce nom si respectable de souverain. Il étoit question avant toutes choses d'arracher du palais un homme si habile, et qui ne se dessaisiroit que le plus tard qu'il pourroit du gouvernement de l'état. On gagna secrètement un de ses amis, qui lui donna avis que l'infant lui attribuoit tous les mauvais traitemens qu'il recevoit du roi; que ce prince avoit juré sa perte, et qu'il n'étoit pas en sûreté s'il s'opiniâtroit à rester à la cour. Le ministre, naturellement timide, publia l'avis qu'on lui avoit donné, il s'en fit un prétexte pour redoubler la garde, et pour faire prendre les armes à tous les officiers du palais, et il vouloit que le roi allât lui-même à leur tête arrêter l'infant chez lui. Mais le roi furieux de nuit, et contre ceux qui ne se défendoient point, rejeta un dessein où il prévoyoit de la résistance, et il se contenta d'écrire à l'infant de se rendre auprès de lui. Ce prince s'en défendit sous prétexte des bruits injurieux à sa gloire, qu'il disoit que le comte avoit publiés contre lui; et il représenta au roi que le ministre étoit maître du palais, et qu'il ne pouvoit pas y entrer qu'il n'en fût sorti. Le roi et l'infant s'écrivirent plusieurs lettres au même sujet, et qui furent rendues publiques. Le roi offrit enfin d'envoyer le comte se jeter à ses pieds et lui demander pardon. Mais l'infant, qui avoit de plus grandes vues que de se venger d'un discours dont il étoit lui-même l'auteur secret, persista à vouloir qu'il sortît du palais. La cour et la ville étoient dans une

agitation continuelle, tout se disposoit à une guerre civile. Le comte s'aperçut avec douleur que le comte de Schomberg n'étoit pas dans ses intérêts. La plupart des grands se déclarèrent hautement pour le prince dom Pedro, et ses amis et ses propres parens lui firent comprendre qu'ils ne vouloient point se perdre avec lui, et qu'ils n'étoient point en état de résister au parti de l'infant, soutenu de celui de la reine. Le comte se voyant abandonné de ses propres créatures, s'abandonná lui-même. Il sortit du palais de nuit et déguisé ; il se retira d'abord dans un monastère à sept lieues de Lisbonne, d'où il passa en Italie, et il chercha un asile à la cour de Turin.

L'infant vint ensuite au palais sous prétexte de rendre ses devoirs au roi. Tout ploya sous son autorité, et il écarta ce qui restoit de créatures du ministre. Le roi destitué de conseil étoit pour ainsi dire à sa discrétion. Ce prince n'osoit cependant toucher à la couronne, à moins de s'exposer à passer pour un usurpateur ; il falloit que la souveraine puissance lui fût déférée par une autorité légitime, et il n'y en avoit point qui pût au moins servir de prétexte à une action si hardie, que l'assemblée générale des états du royaume.

Le roi seul pouvoit la convoquer. On lui en fit la proposition, sous le prétexte ordinaire des besoins de l'état, et on lui représenta qu'on n'y pouvoit remédier que par le concours de ses plus fidèles sujets. Ce prince n'étoit point si stupide, qu'il ne se doutât bien qu'une pareille assemblée étoit une conspiration contre son autorité. Prévenu de cette opinion, il

éluda long-temps de répondre à plusieurs requêtes, que l'infant lui fit présenter par différens corps de l'état. Enfin le conseil en dressa une délibération qu'on fit signer à ce malheureux prince qui, par cette démarche, signa lui-même sa perte et son abdication. L'assemblée, par cet acte, étoit convoquée pour le premier de Janvier de l'année 1661.

* L'infant étant venu à bout de cette entreprise qu'il regardoit comme le fondement de son élévation, la reine, de concert avec lui, parut à son tour sur la scène. Elle se retira d'abord dans un couvent. Elle n'y fut pas plutôt, qu'elle écrivit au roi que, pressée par sa conscience, elle avoit cru être obligée de quitter le palais ; que personne ne savoit mieux que lui qu'elle n'étoit point sa femme ; qu'elle demandoit pour toute grâce sa dot et la permission de retourner dans sa patrie, et de chercher un asile dans le sein de sa famille.

Le roi n'eut pas plutôt reçu cette lettre, qu'il courut au couvent comme un furieux, pour en arracher la reine. Mais l'infant déjà plus maître que lui dans sa capitale, et qui avoit bien prévu cette saillie, se trouva à la porte du couvent avec tous les seigneurs de son parti. Il empêcha le roi de s'en faire ouvrir les portes, et il ramena ce prince au palais, qui prenoit tout haut ses maîtresses à témoin de sa santé, et qui menaçoit également l'infant et la reine.

---

* Mémoires de Fremont d'Ablancourt.

L'infant, peu inquiet de ses menaces, destituées de conseil et de forces, résolut de donner le dernier coup à son autorité. Il se rendit le lendemain au palais (3 Novembre 1667.) Il étoit accompagné de toute la noblesse, des magistrats, et de la maison de ville, et une foule innombrable de peuple le suivoit pour voir le dénouement de cette grande affaire. Il entra dans le palais où tous les conseillers d'état l'attendoient, et après avoir eu avec eux une courte conférence, il envoya arrêter le roi dans son appartement.

On lui fit ensuite signer son abdication. L'infant n'osa cependant prendre le titre de roi, il se contenta de celui de régent ; il lui fut confirmé par les Etats-Généraux du royaume, qui lui prêtèrent en cette qualité le serment de fidélité. Les premières vues de ce prince furent de procurer la paix avec l'Espagne, le roi d'Angleterre s'en rendit médiateur, et le roi d'Espagne (13 Février 1668), par un traité solennel, reconnut la couronne de Portugal indépendante de celle de Castille.

Il manquoit au bonheur du régent de se voir le mari de sa belle-sœur. Cette princesse, en entrant dans le couvent, avoit présenté une requête au chapitre de l'église cathédrale de Lisbonne [22 Novembre 1667], pendant la vacance du siége, pour demander la dissolution d'un mariage qui n'avoit pu être consommé pendant près de quinze mois d'habitation. Le chapitre le déclara nul [24 Mars 1668], *sans autre contestation que celle du promoteur par négation, et au défaut de partie,* ainsi que porte la sentence ; *l'empêchement étant tenu pour mo-*

ralement assuré, et sans qu'il fût besoin d'autres preuves, ni de plus long délai. Et au moyen de ces formalités, que la plupart des juges savent toujours accommoder au gré de ceux qui gouvernent, le régent se vit en état de pouvoir épouser la reine. On lui conseilla cependant, *pour l'honnêteté publique*, d'obtenir une dispense du saint siége. Heureusement, et par un concours de hasards qui paroissoient un peu prémédités, M. Verjus arriva de France en même temps avec cette dispense. On avoit obtenu ce bref du cardinal de Vendôme, légat *à Latere*, et qui avoit été revêtu de cette dignité passagère pour assister au nom du pape à la cérémonie du baptême de monseigneur le dauphin. L'évêque de Targa, coadjuteur de l'archevêché de Lisbonne, donna la bénédiction nuptiale au régent et à la reine, en vertu de ce bref, qui fut depuis confirmé par celui du pape Innocent IX, qu'on crut nécessaire à la sûreté de leurs consciences et à la tranquillité du royaume.

Le roi dom Alfonse fut confiné aux îles Terceres, qui sont de la domination du Portugal. Le peuple, qui s'intéresse toujours pour les malheureux, disoit hautement qu'on devoit se contenter de lui avoir ôté sa couronne et sa femme, sans le priver encore de respirer l'air de sa patrie; mais un prince détrôné ne trouve guère de protecteurs. Il n'y eut aucun grand qui osât parler en sa faveur, et on s'aperçut bien que le régent n'auroit pas pardonné une compassion injurieuse à son gouvernement. Dom Alfonse resta dans cet exil jusqu'en 1675, que le régent l'en retira. Il le fit revenir en

Portugal, sur le soupçon qu'il eut qu'il s'étoit formé un parti pour l'enlever des îles Terceres, et le rétablir sur le trône. Il mourut près de Lisbonne*, en l'année 1683, et par sa mort le régent prit enfin le titre de roi qui lui manquoit, et qui étoit le seul bien dont il n'avoit pas dépouillé ce malheureux prince.

Dom Pedre ainsi délivré, par la mort d'Alfonse VI, de tout compétiteur à la couronne, en jouit désormais sans crainte, mais peut-être non sans remords. L'on pourroit même ajouter qu'il ne la poseéda pas long-temps sans chagrin. La première année de son règne n'étoit pas écoulée, que la reine lui fut enlevée. Le roi, après avoir donné à cette perte les larmes qu'elle méritoit, consacra de nouveau tous ses momens à alléger les maux d'un peuple qui avoit partagé ses regrets et sa douleur. Celui-ci, épris d'amour pour un maître qui vouloit continuer à se montrer son père, vit avec peine qu'il étoit sans héritier mâle, et le fit solliciter de se remarier. En conséquence (le 2 Juillet 1682) il épousa Marie Elisabeth, fille de Guillaume, électeur Palatin du Rhin.

De cette princesse, une des femmes les plus accomplies de son siècle, morte le 4 Août 1699, il eut plusieurs enfans.

Mais pour en revenir au roi, et pour mieux faire connoître ses titres à l'amour des Portugais ; récapitulons en peu de mots son administration comme régent, et traçons le tableau de l'état du Portugal à l'époque où il prit les

* A Cintra, le 12 Septembre.

rênes du gouvernement. Les affaires qui tenoient directement à l'abdication de son frère, une fois terminées avec ses états, il s'occupa à éclairer l'opinion publique sur les vrais motifs qui l'avoient déterminé à accepter l'exercice du pouvoir souverain, et s'efforça de prouver qu'il n'en avoit pas eu d'autres que ceux du bien public. Les Portugais, qui osèrent lui en supposer de personnels, et qui en parlèrent trop hautement, furent sévèrement punis. Mais ce qui contribua le plus à imposer silence aux favoris et aux partisans du roi déposé, ce fut le plan de conduite qu'adopta celui qui le remplaça ; plan dont il ne se départit dans aucun temps.

Dom Pedre, régent ou roi, loin d'augmenter la dépense de sa maison, y apporta au contraire l'économie la plus rigoureuse ; loin de s'environner d'un faste imposant, il n'eut qu'un seul domestique pour le servir. Souvent il mangeoit seul, assis sur un morceau de liége ; jamais il ne buvoit de vin, et ne permettoit à quiconque en avoit bu de s'approcher de sa personne. Il passoit la plus grande partie de son temps avec ses ministres ; quelquefois il négocioit directement avec les ministres étrangers, et son habileté déjoua presque toujours leurs projets les mieux combinés. Il accorda une confiance particulière au duc de Cadavat son parent, et il eut tout sujet de s'en applaudir. Il renouvela les traités faits avec la Hollande et l'Angleterre, et apporta la plus grande attention à ce que l'on n'y insérât aucune clause contraire à ses vues, qui étoient entr'autres de conserver la neutralité la plus parfaite avec ses voisins. Il résista aux instances de Louis XIV qui le

pressoit de faire cause commune avec lui contre l'Espagne, et il rejeta les plus brillantes propositions que lui fit ce monarque, lors même qu'il avoit soumis les Pays-Bas, envahi la Hollande, conquis la Franche-Comté, traversé les Pyrénées, et pénétré en Catalogne.

Ici le gouvernement espagnol jouoit un bien vilain rôle, si, comme on l'en a accusé, il préparoit alors en silence l'assassinat d'un allié si fidèle.

La cour de Portugal, étant aux bains d'Obidos, apprit que des scélérats avoient formé l'horrible complot de massacrer le régent, sa femme et l'infante sa fille, et de remettre Alfonse VI sur le trône. Les coupables, une fois découverts et arrêtés, furent livrés sur-le-champ entre les mains de la justice. Elle condamna au dernier supplice dom Francisco Mandoça, dom Antonio de Cavida, et leurs complices. Les uns et les autres furent exécutés publiquement. Quoique les informations du procès de ces criminels eussent été tenues fort secrètes, il transpira cependant que l'ambassadeur d'Espagne avoit eu connoissance de leur affreux dessein. Ce qui contribua encore plus à augmenter les présomptions du public contre ce personnage revêtu d'un caractère qui rendoit sa personne sacrée, ce fut le froid qui régna au même instant entre lui et la cour. Le ministre de Portugal à Madrid fut peu de temps après insulté grossièrement dans sa propre maison, et n'ayant pu obtenir de réparation, il retourna à Lisbonne. En prince habile, le régent dissimula des outrages qu'il étoit dans l'impossibilité de venger. Il prit cependant les précau-

tions qu'il crut les plus nécessaires, il approvisionna ses places frontières. Il arma une forte escadre et l'envoya aux îles Terceres chercher Alfonse, que l'on avoit dit, à dessein, n'y être pas bien traité. Cependant la guerre entre la France et l'Espagne continuoit toujours : mais elle sembloit tirer à sa fin. Du moment que le roi de Portugal fut instruit qu'on avoit fait des ouvertures de paix à Nimègue, il s'offrit pour être médiateur entre les deux puissances. Louis XIV reçut cette proposition avec une hauteur et un mépris qui lui aliéna pour toujours l'esprit d'un prince auquel il fut bientôt obligé d'avoir recours en suppliant.

Dans cette situation des affaires, jetons un coup-d'œil rapide sur l'état du Portugal.

On a vu ci-dessus que le premier soin du régent avoit été de mettre fin à une guerre qui duroit depuis plus de 26 ans. Quelques grands que fussent les malheurs qu'elle avoit causés, ils parurent bien petits comparés à ceux qu'avoit éprouvés le Portugal sous la domination espagnole ; malheurs dont les traces ne sont pas encore effacées.

Pendant les soixante années que les rois espagnols furent maîtres de ce pays ; sa marine militaire fut presqu'anéantie, sa marine marchande perdit plus de deux cents gros vaisseaux : ses arsenaux et ses forteresses furent dépouillés de plus de deux mille pièces de canons de fonte, et d'un nombre infini de canons de fer. On vit à la fois sur la grande place de Séville jusqu'à neuf cents pièces de canons marqués à ses armes. De 1584 à 1626, on lui soutira deux cents millions d'écus d'or ; ses plus belles

terres, et ses domaines les plus riches furent donnés à des sujets espagnols.

Les Hollandois lui enlevèrent les îles de Ceylan, de Ternat, de Tidor, forcèrent Malaca à se rendre après un long siége, s'emparèrent des ports de la Mina et d'Arguin sur la côte de Guinée, firent des établissemens au Brésil ; en un mot, pendant ces soixante années, le Portugal essuya des pertes qu'il ne put jamais réparer. Le commerce des épiceries, celui des Indes Orientales, qu'il avoit eu exclusivement entre les mains pendant un siècle, une fois passé entre celles des Hollandois et des Anglois, le gouvernement portugais perdit l'espoir de les ravoir, et tourna ses regards vers le Brésil, dont il eut beaucoup de difficulté à chasser les Hollandois.

Dom Pedre, à peine monté sur le trône, s'occupa des moyens d'étendre cette importante colonie.

Depuis que les missionnaires avoient pénétré dans l'intérieur de l'Amérique, et que des sauvages leur avoient disputé, les armes à la main, leurs conquêtes, conquêtes qu'ils avoient faites à Jésus-Christ, tenant seulement d'une main le Crucifix, et de l'autre l'Evangile, il étoit devenu nécessaire d'augmenter leur pouvoir. En 1686, (le 21 Décembre) on leur accorda un règlement par lequel il étoit dit, que *les pères de la compagnie de Jésus auroient non-seulement le gouvernement spirituel qu'ils avoient auparavant, mais encore le gouvernement politique et temporel des villes et villages de leur administration.* Quelques années après la publication de ce règlement, qui pensa dans la suite avoir les plus funestes conséquences au Paragay, mais qui

ouvroit alors aux Portugais la route des mines d'or et de diamans du Brésil, situées loin des côtes de la mer, il entra dans le port de Lisbonne la flotte la plus riche qui fût encore venue de cette colonie. Elle avoit à bord plus d'une tonne et demie d'or, et elle arrivoit d'autant plus à propos, que dom Pedre, qui prévoyoit les suites que devoient avoir la mort de Charles II, roi d'Espagne, faisoit d'avance des armemens considérables. Les dépenses dans lesquelles il avoit été entraîné à cette occasion, avoient tellement épuisé le trésor royal, qu'il fut obligé d'assembler les Cortès, et de leur demander des secours en argent. Il en obtint 600,000 couronnes.

Louis XIV, si intéressé à savoir ce qui se passoit en Portugal, avoit été instruit et de la demande des nouveaux subsides faite par le roi, et du motif apparent qu'il avoit donné pour qu'ils lui fussent plus facilement accordés. Dans le premier moment, la cour de Versailles parut faire peu d'attention à cette nouvelle; mais elle en prit ensuite de l'ombrage, surtout lorsqu'elle apprit que l'ambassadeur d'Espagne à Lisbonne, continuant à tenir le plus grand état de maison, à avoir un opéra chez lui, et à donner les fêtes les plus magnifiques, étoit parvenu à gagner la faveur du roi de Portugal.

La cour de France n'ignoroit pas non plus que dom Pedre avoit des droits à la couronne d'Espagne; qu'il étoit près de Madrid, et qu'il trouveroit des alliés disposés à soutenir ses prétentions. Elle se décida donc à envoyer à Lisbonne un envoyé extraordinaire, avec ordre de sonder les intentions de cette cour.

Plus Charles II approchoit de sa fin, plus les

grandes puissances de l'Europe s'occupoient d'avance du partage de sa succession. Déjà sa maladie avoit donné lieu à différens traités entre la France, l'Angleterre, et les Provinces-Uniés, lorsque le testament de Charles II, ouvert après sa mort, les annulla tous, en appelant Philippe duc d'Anjou à la couronne d'Espagne.

D'abord toutes les puissances, excepté l'Empire, reconnurent le nouveau roi. Il prit le nom de Philippe V, et partit immédiatement pour l'Espagne. Ce fut à cette occasion que Louis XIV lui dit ces paroles mémorables : *Mon fils, il n'y a plus de Pyrénées.* Paroles qui malheureusement furent bientôt oubliées, puisque la première guerre qu'eut la France après celle de la *succession*, fut avec l'Espagne.

Philippe V entra sans opposition dans ses nouveaux états. Il fut reçu solennellement dans sa capitale (le 14 Avril 1701), au milieu des acclamations d'un peuple qui lui jura une fidélité, et lui voua un attachement qu'aucun revers ne put jamais altérer.

Dans de telles conjonctures, dom Pedre qui n'avoit ni troupes suffisantes à opposer aux forces réunies de la France et de l'Espagne, ni alliés prêts à lui en fournir sur-le-champ, embrassa le seul parti qui lui restoit à prendre : il renonça, pour le moment, à faire valoir les droits de la maison de Bragance à la couronne d'Espagne, et empêcha, par une prompte alliance avec Louis XIV et Philippe V, qu'ils ne renouvelassent les prétentions des rois d'Espagne à la couronne de Portugal.

Cette alliance parut d'autant plus populaire, que les Portugais se ressouvenoient encore avec

effroi de tout ce qu'ils avoient souffert sous les rois espagnols de la maison d'Autriche; tandis qu'ils se rappeloient, au contraire, avec reconnoissance les services signalés que leur avoit rendus la maison de Bourbon. De plus, leur éloignement du théâtre de la guerre, leur donnoit l'espoir de rester neutres.

L'Angleterre, nouvellement liguée (le 7 Septembre 1701) avec l'Empire et la Hollande, contre la France et l'Espagne, les força bientôt d'y renoncer. A peine la guerre fut-elle déclarée, que les vaisseaux de sa majesté Britannique portèrent les hostilités sur les côtes de Portugal. Dom Pedre ordonna aussitôt au duc de Cadaval de rassembler une force suffisante, pour mettre ses principales places maritimes à l'abri de toute insulte. En attendant, il instruisit les cours alliées de ce qui se passoit, et du danger dont il étoit menacé, s'il n'étoit promptement secouru. Ni la France, ni l'Espagne n'étoient en état d'équiper une flotte capable de résister à celle des Anglois; et l'une et l'autre de ces puissances insistoit cependant pour que le Portugal prît part à la guerre. L'Espagne, entr'autres, traita à cette occasion l'ambassadeur de la cour de Lisbonne avec une dureté et même avec une insolence insupportable. Un jour qu'il insistoit à Madrid pour que son maître gardât la neutralité, le cardinal Portocarrero lui répondit *qu'on ne devoit pas s'attendre à autre chose de la part du rebelle duc de Bragance.*

A cette dernière nouvelle, le roi de Portugal qui, par amour de la paix, avoit tout souffert et avoit été jusqu'à passer sous silence ce que

lui avoit mandé son ministre à la Haye, que son royaume, par un traité particulier entre ces deux couronnes, devoit être une province d'Espagne, se crut suffisamment autorisé à renoncer des alliés qui non-seulement l'abandonnoient à la merci de ses ennemis, mais qui avoient encore médité sa ruine. Le 6 Mai 1703 il entra dans la ligue formée contre eux, sous le nom de la *grande alliance*, et il en obtint les conditions les plus favorables; car indépendamment de la solde accordée par l'empereur à quatorze mille Portugais, la reine d'Angleterre s'engageoit à entretenir une flotte prête à défendre et le Portugal et ses colonies. Par des articles secrets de ce traité, qui ne devoient être rendus publics qu'à l'arrivée de l'archiduc Charles, on assuroit à dom Pedro la possession des villes de Bajados, Alcantara, Alburguergue et Valence en Estramadure, et la possession des villes de Bayonne, Vigo, Tuy et Gardia en Galice.

Louis XIV ne fut pas long-temps sans avoir connoissance de cette convention; aussitôt il ordonna à son ambassadeur de demander des explications qu'on refusa constamment de lui donner.

Le 9 Mai 1704, une flotte angloise, ayant à bord dix mille hommes de troupes, parut devant Lisbonne, et y débarqua l'archiducCharles. Peu de mois après son arrivée l'infante, qu'il devoit épouser dans la suite, mourut âgée seulement de huit ans, et plongea la cour dans le deuil le plus profond. Comme il étoit de la plus grande importance de commencer les hostilités, dès que les troupes eurent mis pied à

terre, elles entrèrent sur-le-champ en activité. La première campagne ne fut pas décisive, elle fut entremêlée de succès et de revers à peu près balancés. L'Angleterre seule fit une conquête qu'elle a toujours conservée. Par une négligence impardonnable, on avoit laissé Gibraltar avec une garnison qui montoit à peine à cent hommes. Le 4 Août cette place tomba au pouvoir des Anglois qui avoient à leur tête le prince Darmstadt et l'amiral Rooke.

La seconde campagne de 1705 fut à peu près insignifiante. La troisième, de 1706, fut accompagnée d'avantages plus brillans que solides. Le 16 Juin, lord Galway et le marquis de Minas entrèrent sans résistance dans Madrid, où ils firent proclamer l'archiduc Charles roi d'Espagne. La plus grande partie du peuple, fidèle à ses premiers sermens, ne craignit point de crier ce jour-là : *Vive Philippe V, notre roi légitime !* De telles marques d'affection de la part des Espagnols durent faire présager au rival de Philippe V combien son triomphe seroit de courte durée. Le premier Août, les armées angloises et portugaises quittèrent Madrid. Elles évitèrent avec d'autant plus de sagesse de livrer bataille aux troupes espagnoles et Françoises, que celles-ci, aux ordres du maréchal de Berwick, avoient reçu nouvellement de puissans renforts de France. Chacun, selon l'esprit de parti qui le dominoit, condamna ou excusa les généraux anglois ou portugais, pour n'avoir pas su mieux profiter de leurs premiers avantages.

Les troupes portugaises, rentrées dans leurs

quartiers d'hiver, le roi ordonna une levée de douze mille hommes, et parut déterminé à poursuivre la guerre avec encore plus de rigueur et d'activité qu'auparavant ; mais malheureusement pour le Portugal et ses alliés, dom Pedre mourut presque subitement le 9 Décembre.

Parmi les historiens, il y en a d'un grand poids qui ont blâmé* le prince de n'avoir point tenu dans la *guerre de la succession* une exacte neutralité : mais on a vu ci-dessus que les deux partis s'étoient réunis pour le forcer à la rompre. D'autres historiens, plus sévères qu'éclairés, l'ont accusé de n'avoir point travaillé à vivifier la culture et le commerce. Quant au reproche d'avoir négligé l'agriculture, il ne laisse pas d'être injuste sous un certain rapport, puisque c'est à dater de son règne qu'on a vu le Portugal abonder† en toutes sortes de légumes et de fruits délicieux. Quant au reproche de ne s'être pas occupé du commerce, il n'est pas mieux fondé que le premier, puisque c'est lui qui a fait avec l'Angleterre le fameux traité par lequel cette puissance s'engageoit à prendre tous les vins de Portugal en échange de ses manufactures.

Les contemporains, plus indulgens, n'ont point disputé à dom Pedre d'avoir réuni, aux vertus éminentes qui font les grands rois, les talens supérieurs qui font les grands administrateurs, et la postérité plus juste ne lui contestera

* M. Ferrand. Esprit de l'Hist. tom. IV, p. 181.
† Art de vérifier les dates.

pas le double mérite d'avoir terminé glorieusement une des révolutions d'état les plus dangereuses, et d'avoir opéré sans trouble la révolution de famille la plus propre à en amener.

Quoique Jean V, fils de dom Pedre, [ou Pierre II] fût monté sur le trône le 9 Décemb. il ne fut cependant proclamé solennellement que le premier Janvier de l'année suivante. Ce jeune prince, âgé de 17 ans, fidèle aux engagemens que son père avoit pris avec les alliés contre la France et l'Espagne, se mit en état de pousser la guerre avec vigueur; mais ses efforts ne furent pas couronnés par le succès. Philippe V, rentré dans sa capitale, le 8 Octobre 1706 avoit confié le commandement de l'armée qui devoit agir contre le Portugal au maréchal de Berwick. Le 15 Avril, 1707, ce général gagna la fameuse bataille d'Almanza contre les alliés commandés par lord Galway, et la plupart des Portugais qui se trouvèrent à cette journée, furent ou tués ou faits prisonniers. L'on a remarqué que l'on vit alors une singularité dont il n'y avoit pas d'exemples* : les

* Henri, marquis de Ruvigny, agent général de la noblesse protestante en France, lors de la révocation de l'édit de Nantes, passa en Angleterre, où il se fit naturaliser. Il prit le titre de comte de Galway, qu'il porta toujours depuis.

Fitzjames, (Jacques de) duc de Berwick ou Barwick, étoit fils naturel de Jacques II, et d'Arabelle Churchill, sœur du duc de Marlborough. Telle fut l'étoile de cette maison de Churchill, dit Montesquieu, qu'il en sortit deux hommes, dont l'un dans le même temps, fut destiné à ébranler, et l'autre à soutenir les deux grandes monarchies de l'Europe.

Anglois sous les ordres d'un général françois, battus par un général anglois à la tête d'une armée françoise. Si l'année 1708 ne nous a laissé qu'un souvenir léger des combats livrés entre les Espagnols et les Portugais : elle nous en a laissé un bien profond de la plus belle victoire que l'humanité eût remportée depuis long-temps sur les fureurs de la guerre. Les rois d'Espagne et de Portugal convinrent de part et d'autre d'empêcher les hostilités contre les laboureurs et les vignerons.

La même année Jean V s'attacha par de nouveaux liens à la maison d'Autriche. Il épousa, le 28 Octobre, la seconde fille de l'empereur Léopold. La joie qu'occasionna ce mariage fut encore augmentée par l'arrivée d'une flotte marchande du Brésil. Elle étoit composée de cent voiles, et avoit à bord la valeur de six millions sterling en or, en diamans, en bois, tabac..... Ce secours venoit fort à propos ; car d'une part les subsides promis aux Portugais étoient mal payés, et de l'autre leur armée avoit beaucoup souffert, surtout le 7 Mai 1709, jour où le marquis de Bay l'avoit battue sur le bord de la Caya, dans la campagne de la Gaclina*. Le roi avoit eu aussi à combattre ses propres alliés, et il leur opposa une résistance à laquelle ils ne s'attendoient pas.

* Cette défaite, attribuée en partie au refus que le marquis Frontera et lord Galway avoient fait de placer les réfugiés françois comme officiers dans les régimens portugais, fut cause qu'on employa un grand nombre d'officiers étrangers dans les nouveaux régimens de cavalerie et de dragons qui furent levés pour réparer les pertes de l'armée.

Les ambassadeurs de l'Empire, de l'Angleterre et des Etats-Généraux, lui ayant fait les remontrances les plus fortes au sujet des franchises que son père avoit abolies vingt ans auparavant, il n'entendit à aucune de leurs représentations, et les força, par une fermeté inébranlable, à plier et à se désister de leur prétentions.

L'année 1709, qui sembloit présager à l'archiduc l'issue la plus heureuse, finit par avoir les suites les plus funestes pour lui et pour le Portugal.

Le général Stanhope battit les ennemis des alliés, [le 27 Juillet] à Alménara, et il contribua ensuite au gain de la bataille de Saragosse. Dans cette dernière journée le comte de Staremberg remporta une victoire si complète sur le marquis de Bay, que Philippe V fut obligé de quitter Madrid [le 5 Septembre] et de se retirer à Valladolid. L'archiduc se porta aussitôt vers cette capitale, et il y entra sans coup férir.

Jamais monarque ne fut plus mal reçu par ses sujets. Il n'y eut pas de dégoût qu'on ne lui fît essuyer. Personne ne voulut le voir. Les habitans s'enfermèrent dans leurs maisons : on ne daigna pas ramasser l'argent qu'il jeta dans les rues. Ce fut en vain qu'il essaya d'extorquer des sermens de fidélité de plusieurs grands seigneurs. Ayant fait dire au marquis de Manvera*, président du conseil de Castille,

---

* Ceci rappelle la belle réponse faite par le cardinal de Fleuri, lorsqu'il n'étoit encore qu'évêque de Frejus, au duc de Savoie. Ce prince, à la tête d'une nombreuse armée,

vieillard plus que centenaire, de venir lui baiser la main, il reçut pour réponse :

" Je n'ai qu'une foi, et un roi qui est Phi-
" lippe V, auquel j'ai prêté serment de fidélité.
" Je reconnois l'archiduc pour un grand prince,
" mais non pour mon souverain. J'ai vécu
" cent ans sans avoir rien fait contre mes de-
" voirs ; pour le peu de jours qui me restent à
" vivre, je ne veux pas me déshonorer."

L'archiduc irrité, parle de livrer la ville au pillage. Le généreux Stanhope s'oppose à cette vengeance aussi cruelle qu'impolitique. " Hé bien," dit Charles, *puisque nous ne pou-*
" *vons la piller, abandonnons-la."*

Quand même l'approche du duc de Vendôme n'eût pas rendu cette retraite nécessaire, la force seule des circonstances eût obligé tôt ou tard à la faire ; car dès lors l'archiduc et ses partisans ne purent s'aveugler au point de croire qu'il fût possible d'enlever impunément et de conserver long-temps la couronne qu'un peuple est déterminé à ravoir, à quelque prix que ce soit, et à maintenir uniquement sur la tête de celui qu'il en a reconnu comme le légitime possesseur.

---

passe le Var et pénètre en Provence. Il propose à l'évêque de Frejus de lui prêter serment de fidélité.

" Votre altesse royale," répond le prélat, " est bien
" persuadée que je ne manquerai jamais à ce que je dois à
" Louis le grand, mon légitime et unique souverain.
" D'ailleurs ce ne seroit pas la peine de reconnoître votre
" altesse, pour le peu de temps qu'elle a à séjourner en
" Provence." Ce trait d'attachement présenté à Louis XIV, fut le principe de la haute fortune à laquelle M. de Fleuri parvint dans la suite.

Les revers qu'avoit essuyés Philippe, loin de lui avoir enlevé l'affection des Espagnols, n'avoient fait que l'augmenter. Elle étoit si grande, qu'ils aimoient mieux brûler leurs vivres que de les vendre à ses ennemis. Ce qui faisoit dire à Stanhope "qu'on pouvoit "parcourir l'Espagne avec une armée victo-"rieuse, mais qu'il faudroit une armée encore "plus forte pour la conserver."

Si une retraite, dans un pays aussi mal disposé, étoit déjà difficile, combien ne devenoit-elle pas encore plus dangereuse en présence d'un ennemi tel que le duc de Vendôme. Ce général, après avoir ramené Philippe à Madrid [le 3 Décembre], se mit à la poursuite de l'archiduc et de Stanhope, qui cherchoient à regagner le Portugal.

Après avoir passé le Tage à la nage, Vendôme alla attaquer le général Stanhope enfermé dans Briguegua, et il le força [le 9 Décembre] à se rendre prisonnier avec cinq mille Anglois. Il ne borna pas là ses succès, il atteignit le même jour le comte de Staremberg à Villaviciosa, et le lendemain il lui livra la bataille qui porte le nom de ce lieu.

Philippe V, qui n'avoit pas encore combattu avec ses autres généraux, prit ce jour-là le commandement de l'aile droite de son armée, laissant celui de l'aile gauche au duc de Vendôme, et remporta une victoire qui affermit pour toujours la couronne d'Espagne sur sa tête. Ce fut après cette bataille que Philippe, n'ayant point de lit, le duc de Vendôme lui dit: "Je vais vous faire le plus beau lit sur lequel "jamais souverain ait couché." Et en effet, il

lui en fit faire un formé des étendards et des drapeaux pris sur l'ennemi.

La défaite de Villaviciosa laissoit le Portugal dans une situation très-critique. Aussi, il se borna, en 1711, à défendre le mieux qu'il lui fut possible ses frontières, et ne se permit aucune incursion sur celles de ses voisins. La guerre, déjà si difficile à soutenir, devint presqu'impossible à continuer, par la prise de Rio-Janeiro. Du Gay Trouin avoit forcé cette place à se rendre [le 23 Septembre] après un siége de onze jours, et l'on estimoit à 25,000,000 de livres tournois, les dommages que les François y avoient causés. Cette perte étoit trop considérable pour que le Brésil pût de quelque temps fournir des secours à la métropole, et jamais cependant elle n'en avoit eu plus de besoin.

Il fallut donc songer à la paix. Un événement inattendu en facilita les ouvertures, et en accéléra les négociations. L'empereur Joseph étoit mort; et l'archiduc étoit devenu son héritier et son successeur. Dès-lors il ne fut plus de l'intérêt des alliés, ni de celui de l'Europe entière, dont ils prétendoient maintenir l'équilibre, de mettre la couronne d'Espagne sur la même tête. N'eût-ce pas été en effet détruire la balance, et faire revivre la puissance énorme de Charles-Quint, que de réunir toute la succession de ce prince dans la maison d'un seul? Mais la vieille haine contre le nom de Louis le grand, prévalut sur ces considérations, et fut l'unique motif qui fit continuer la guerre. Cependant, dès cette année [1711] la France avoit entretenu une correspondance avec l'Angle-

terre. Le duc de Marlborough avoit été rappelé à la cour de Londres, dont les vues se rapprochoient autant de la paix que les siennes en étoient éloignées. Dans ces circonstances, le Portugal eut la sagesse de s'attacher plus que jamais à la Grande-Bretagne. Il fut admis aux conférences ouvertes à Utrecht, le 29 Janvier 1712; et le 11 Avril de la même année, la France y conclut sa paix par différens traités, signés 1o. avec l'Angleterre, à trois heures après midi ; 2o. avec le duc de Savoie, à quatre heures; 3o. avec le roi de Portugal, à huit heures ; 4o. avec la Prusse, à minuit; 5o. avec les Etats-Généraux, à une heure et un quart.

Par son traité avec le Portugal, la France lui garantissoit l'intégrité de ses états vis-à-vis de l'Espagne, et renonçoit à ses prétentions sur la rivière des Amazones. Il ne restoit plus à Jean V que de conclure sa paix avec Philippe V. La cour de Versailles applanit toutes les difficultés qui s'étoient élevées entre les deux rois; et ils signèrent leur paix à Utrecht, le 13 Février 1715.

La tranquillité que le roi Jean procura par là à ses peuples, fut constante jusqu'à la fin de son règne. La seule guerre à laquelle il prit part, fut celle que les Vénitiens et le pape eurent, peu de temps après la paix d'Utrecht, avec les Turcs, il envoya une escadre au secours des premiers. Le pape reconnut le service en partageant l'archevêché de Lisbonne en deux, et en érigeant la chapelle royale en église métropolitaine et patriarchale. Depuis ce temps, Lisbonne est divisée en deux grands districts, l'oriental et l'occidental.

Le patriarche obtint la permission de porter, en officiant, les mêmes habillemens que le pape et les chanoines de son église, d'être revêtus comme les cardinaux.

Le roi fit sur-le-champ bâtir une superbe église patriarchale. Il se plut aussi à embellir le beau palais des rois ses prédécesseurs; il fit construire un aqueduc* encore plus utile que magnifique, pour fournir de l'eau à sa capitale qui en étoit fort mal pourvue, et il fit élever le superbe couvent de Mafra, monument encore plus somptueux† qu'utile. Au goût de l'architecture, le roi joignit encore l'amour des lettres et des arts. Par un décret du 8 Décembre 1720 il établit l'*académie royale d'histoire de Portugal*‡. Par ses ordres on acheta dans les pays étrangers une infinité de choses rares et précieuses, tableaux, statues, livres imprimés et manuscrits. Par ses libéralités l'on vit naître une noble émulation parmi les artistes. Peut-être ne s'occupa-t-il pas assez des artisans, et des moyens de faire fleurir l'industrie nationale. Il en fut probablement empêché par lord Tyrawley, ambassadeur d'Angleterre, qui avoit pris un grand ascendant sur son esprit.

Il porta un œil attentif sur les autres branches

---

* Il est bâti en marbre blanc, il a trente-cinq arches dont la plus élevée a 230 pieds de haut.

† Il y plaça cependant une nombreuse collection de livres que son éloignement de quatre lieues de Lisbonne rendoit d'un accès difficile.

‡ Quien de la Neuville étoit alors à Lisbonne, à la suite de l'abbé Mornay, ambassadeur de France, et il fut consulté, à cette occasion, par le roi.

de l'administration ; il fut ferme et rigoureux observateur de la justice ; il sut mieux qu'aucun de ses prédécesseurs maintenir dans l'équilibre la subordination nécessaire entre le peuple et une noblesse qui étoit autrefois fort absolue et presque indépendante, et il fit éclater sa justice en plusieurs occasions, dont nous ne citerons que les plus remarquables.

César de Menézes, fils du vice-roi de la Bahia, à l'aide de plusieurs gentilshommes, enleva de force un de ses gens des mains d'un corrégidor. Le roi n'en fut pas plutôt instruit, qu'il cassa sur-le-champ le corrégidor, pour avoir manqué de fermeté, exila Menézes en Afrique, et bannit ou priva de leur liberté tous les gentilshommes impliqués dans cette affaire. Là même, où il étoit le plus esclave, il n'abandonna pas le scepte de la justice. Les parens d'un gentilhomme condamné aux mines, étant parvenus à intéresser en sa faveur la maîtresse du roi, le prince lui ferma la bouche en disant que la grâce qu'elle demandoit *dépendoit du roi qui demeuroit au Terreiro de Paço, et que chez elle il n'étoit que son amant.*

Il ôta aux couvents et aux maisons des grands le droit d'asile, et priva par là un grand nombre de scélérats d'un moyen abusif de se soustraire à la rigueur des lois.

Aussi humain que juste, pendant une épidémie qui en 1723 enlevoit à Lisbonne plus de mille personne par mois, il donna audience trois fois par semaine à tous ses sujets blancs ou noirs, libres ou esclaves. Il fit plus, il enjoignit aux seigneurs de sa cour de ne point quitter la capitale, et de le seconder dans la distri-

bution de ses charités. L'année suivante une tempête horrible s'éleva sur le Tage et fit échouer ou couler à fond plus de cent bâtimens. Aussitôt sa main bienfaisante répara, autant qu'il étoit possible, les dommages éprouvés dans cette cruelle journée. L'humanité réclamoit depuis long-temps de grandes réformes dans le tribunal du saint office Le roi parvint à en exécuter une bien importante. Avant qu'il montât sur le trône, les prisonniers détenus dans les prisons de l'inquisition, n'avoient aucun avocat pour défendre leur cause. Touché d'un abus aussi monstrueux, il entreprit de le détruire, et l'an 1725 il obtint du pape Benoît XIII une bulle pour accorder à ces malheureux un secours que la justice rendoit indispensable. Ce qui fut suivi d'un décret royal qui assujétissoit les inquisiteurs à communiquer leur arrêt au conseil du roi avant de les mettre à exécution.

Jean V étoit également craint et aimé du peuple ; mais les grands le craignoient plus qu'ils ne l'aimoient, et il le savoit si bien, qu'on lui fait dire que, quoique son grand-père les craignît, et que son père les craignît et les aimât, que lui ne les aimoit ni ne les craignoit. On prétend que ces sentimens pour eux provenoient de leur humeur indocile, et de ce que quelques années de son mariage s'étoient écoulées sans avoir d'enfans, il s'aperçut que la noblesse s'éloignoit de sa personne et faisoit la cour fort assidûment à son frère dom Francesco. D'après ce que nous connoissons du caractère de ce prince, on est étonné qu'on pût s'en rapprocher. On nous le représente comme un homme féroce et cruel, se faisant un plaisir

de se battre continuellement. Les rues de Lisbonne, nous dit un auteur*, étoient infestées toutes les nuits par des hommes armés, qui couroient et cherchoient les aventures. L'infant dom Francesco, moteur et chef de tous ces désordres, couroit les rues pour aller attaquer et insulter les passans à la tête d'une bande de gentilshommes. On appeloit ces bandes *ranchos*. Une barbare émulation s'étoit emparée de la haute noblesse. Le duc de Cadavat, les marquis de Marialva et de Cascaës, les Areiros, les Obidos, avoient chacun leur *rancho*. La rencontre de ces illustres bandits étoit toutes les nuits signalée par des meurtres ou des blessures, ce qui produisoit des haines, des vengeances et des espèces de guerres civiles dans la capitale et sous les yeux du roi. Les étrangers formoient aussi des ligues offensives et défensives ; sous ce prétexte, des troupes de matelots descendoient à terre, attaquoient les braves de Lisbonne, et les détroussoient quand ils étoient les plus forts. Un homme, que nous verrons dans la suite jouer tout autre rôle, se signala dans ces combats nocturnes ; Carvalho, distingué par une taille avantageuse et presque gigantesque, une force extraordinaire et un courage invincible, voulut renchérir sur tous les braves de son temps : il s'associa un autre brave à peu près pareil à lui. Ils se firent faire chacun une cape blanche, un chapeau et des souliers blancs, pour être facilement reconnus la nuit, et ils se mirent à attaquer seuls tous ces

---

* Dumouriez. Etat du Portugal.

ranchos qu'ils vainquirent souvent, mais toujours avec beaucoup de dangers et de blessures.

Le roi ne pouvoit empêcher ces désordres de nuit, qui sembloient, dans l'opinion générale, tenir à un esprit chevaleresque que l'on aimoit encore à voir se conserver. La justice fut mise à une singulière épreuve par une réclamation inattendue et qui paroissoit fort bien fondée.

En 1724, le chevalier Porta, gentilhomme de Lausanne, se rendit en Portugal. Il fut présenté à la cour et demanda audience au roi, pour un sujet très-particulier. Il venoit de réclamer les biens de dom Antonia, proclamé roi de Portugal en 1580, dont son épouse descendoit en droite ligne. Le roi, après lui avoir accordé diverses audiences, et l'avoir reçu fort honorablement, n'osa prononcer ni pour ni contre la réclamation qu'il étoit venu faire, et il en remit la décision à deux juntes ou conseils. Les uns et les autres furent immédiatement assemblés, et les plus fameux jurisconsultes y furent appelés. Ceux-ci trouvèrent que le gentilhomme suisse n'avoit aucune prétention légitime, parce que dom Antonio avoit été proscrit par Philippe II, comme traître à la patrie, et que ses biens avoient été *justement* confisqués au profit de la couronne. Leur décision fut celle des deux juntes.

On est sans doute étonné de voir qu'un jugement prononcé par un roi usurpateur des droits de la maison de Bragance à la couronne de Portugal, et dont le second successeur, Philippe IV, en porte un semblable contre cette même maison de Bragance, on est sans doute étonné, dis-je, de voir que le même jugement soit admis

et reconnu comme juste et légitime dans les tribunaux du petit-fils du duc de Bragance.

Tandis que les Portugais bénissent les jours d'un prince qui leur a fait connoître la paix et ses douceurs ; tandis qu'ils avoient le droit de s'attendre que sa main paternelle répandroit sur eux de nouveaux bienfaits, leurs espérances furent déçues par un malheur que rien ne leur avoit présagé.

Jean V, d'une taille au-dessus de la médiocre, bien fait, d'une force si extraordinaire, que dans les combats de taureau il se faisoit un plaisir d'aller renverser l'animal par les cornes, fut attaqué d'une maladie de langueur qui le réduisit, pendant les huit dernières années de son règne, à un état d'inaction funeste à son royaume.

La grande dévotion dans laquelle il tomba, lui fit abandonner le soin des affaires à frère Gaspard, de l'ordre des récollets. Dès-lors les revenus de l'état furent employés à bâtir et à doter des couvens et des églises. Le goût du roi pour faire dire des messes, dégénéra en manie. On étoit obligé de lui cacher fort soigneusement les morts qui arrivoient à Lisbonne, parce que dès qu'il apprenoit qu'un de ses sujets étoit expiré, fût-il de la lie du peuple, il lui faisoit dire au moins cent messes ou davantage. Ce qui donna lieu de dire *que Jean envoyoit les vivans en enfer, pour tirer les morts du purgatoire.* Dans l'intervalle entre la maladie et la mort du roi, arrivée le 31 Juillet 1750, toutes les branches du gouvernement se relâchèrent ; et l'état à la fin se trouva non-seulement sans argent, mais encore chargé de cent millions de

dettes, (*livres Tournois*) Jean V étoit d'une représentation avantageuse, et d'une physionomie agréable, il avoit le teint un peu plombé; il étoit fort magnifique dans ses habits qu'il faisoit venir de Paris. Son caractère n'est point aisé à définir; jaloux de la dignité de son trône, et de sa qualité de roi, il cherchoit plus, comme nous l'avons observé, à se faire craindre des grands, qu'à s'en faire aimer, il tenoit beaucoup de Louis XIV, il eut les mêmes goûts à l'exception d'un seul, celui de la guerre. Les François et quelques nationaux lui ont reproché son attachement aux Anglois, et de les avoir rendus maîtres du commerce de son royaume et de ses colonies.

Joseph I succéda à son père. L'état déplorable dans lequel il trouva l'administration et les finances du Portugal, demandoit pour y porter remède toute son attention, et le secours de mains habiles. Le roi confia d'abord le soin des affaires à Diego Mendoço, mais il s'aperçut aussitôt du mauvais choix qu'il avoit fait. Carvalho qui dans ses ambassades de Londres et de Vienne avoit déployé de grands talens, et qui dans le conseil, où il étoit entré à la mort de Jean V, avoit fait voir sa supériorité sur tous ceux qui le composoient; fut appelé à remplacer Mendoço, que l'on exila ensuite à Mazagan en Afrique. C'est ici le lieu de faire connoître le nouveau ministre qui tiendra désormais la place la plus distinguée dans cette histoire.

Carvalho né en 1699, d'une famille noble de Soure près de Coïmbre, fut élevé dans cette université, où il fit de bonnes études. Entré au service, il fut obligé de le quitter par suite de

légèreté et d'inconduite. Entré dans le monde, sa galanterie chevaleresque captiva le cœur d'une jeune héritière de l'illustre maison D'Almada. Il l'enleva, l'épousa en dépit de sa famille et brava impunément tout ce que l'on fit pour le perdre; heureusement que frère Gaspard, oncle du duc d'Aveiro, et favori de Jean V s'intéressoit à lui. Sur le champ il l'éloigne de Lisbonne, l'envoye d'abord à Londres, et ensuite à Vienne secrétaire d'ambassade. Pendant son séjour dans cette dernière ville, il apprit la mort de sa femme, et bientôt après il eut le bonheur de plaire à une parente du fameux comte de Daun, un brevet de noblesse qu'il reçut de sa cour, applanit les nombreusses difficultés que l'on avoit opposées à son nouveau mariage. Telle étoit la fortune qu'il avoit faite hors de son pays; examinons actuellement les qualités et les talens qui lui frayèrent le chemin, à celle bien autrement brillante qui l'attendoit à son retour dans sa patrie. Peut-être l'histoire ne nous a laissé le portrait d'aucun homme qui ait eu plus d'esprit et plus de caractère avec des contrastes aussi variés et aussi frappans. Il avoit tour à tour, l'esprit agréable de l'homme de société le plus aimable, l'esprit cultivé de l'homme de lettres le plus instruit, l'esprit souple du courtisan le plus adroit, l'esprit facile de l'homme d'affaires le plus consommé, et l'esprit subtil du negociateur le plus habile.

Il avoit aussi le caractère, tantôt ouvert sans retenue avec ses amis, tantôt dissimulé à l'excès, soit avec eux, soit avec ses ennemis. S'il récompensoit toujours les services qu'on lui rendoit, il ne pardonnoit jamais l'injure qu'on lui faisoit. Autant il étoit prévenant avec les étran-

gers, autant il étoit réservé avec ses compatriotes. Sa profonde politique et sa grande capacité l'ont rendu également célèbre, et comme ministre et comme administrateur. On a remarqué de tels rapprochemens entre le marquis de Pombal et le cardinal Richelieu, qu'on en a fait le parallèle suivant*. L'un et l'autre sont parvenus d'une médiocre naissance et d'une basse fortune aux plus grands honneurs; tous deux ont gouverné par la crainte, ont rétabli l'autorité royale en faisant couper des têtes, et abattant une noblesse turbulente: tous deux ont eu le ridicule du bel esprit et de l'universalité: tous deux ont été grands politiques, maîtres impérieux, ennemis irréconciliables, aimables en société: tous deux ont monté par des voies nobles, sans jamais plier vis-à-vis de la fortune: tous deux ont amassé de grandes richesses.— Vouloir suivre en détail toutes les opérations du long ministère de Cavalho, demanderoit des volumes, et excéderoit de beaucoup les bornes que nous nous sommes prescrites dans cet ouvrage, aussi ne ferons-nous qu'indiquer les plus importantes, et ne nous arrêterons-nous que sur les événemens les plus remarquables du règne de son maître.

Les domaines respectifs de l'Espagne et du Portugal, dans le continent de l'Amérique méridionale, n'avoient point encore de limites bien déterminées. L'an 1751, sur le rapport de commissaires nommés de part et d'autre pour terminer cette affaire, on avoit enfin tracé les lignes de séparation entre les possessions des deux puissances, et le tout avoit été approuvé et

* Dumouriez, Etat du Port.

et confirmé par des traités signés au mois d'Avril de la même année : mais l'exécution de ces traités souffrit de grandes oppositions de la part des Indiens du Para et du Maragnan, et plus encore de la part de ceux qui habitoient les terres adjacentes aux rivières d'Uraguay et de Parana. Quelque chose que l'on ait dit en faveur de la guerre que l'on déclara alors à cés peuples, jamais aucune ne fut plus injuste dans son principe. En admettant même qu'une puissance ait le droit de faire adopter à ses voisins, le gouvernement qui lui plaît ; a-t-il le droit d'attenter à leur indépendance ? Surtout lorsqu'ils se sont soumis à des lois, sous lesquelles ils vivent heureux ; et ne songeant qu'à jouir des douceurs de la paix ? les Portugais qui craignoient que les Espagnols ne s'approchassent du Brésil et surtout de leurs mines de St. Paul, par des établissemens le long de la rivière de Parana, et les Espagnols qui redoutoient pareillement que les Portugais, par des postes sur l'Uraguay et sur le Rio-de-la-Plata, ne s'avoisinassent de leurs colonies de Buenos-Ayres, du Chili et de leurs mines de Potosi ; avoient fait d'un commun accord la concession des pays intermédiaires entre leurs établissemens à la compagnie de Jésus.

Si cette concession dont on ne détermina que la largeur, la longueur en étant inconnue, fut évidemment nulle du côté de ceux qui la firent, elle ne pouvoit être valide du côté de ceux qui la signoient, qu'autant qu'elle seroit reconnue pour telle par ceux qu'elle regardoit.

Ce fut à ce but que tendirent tous les efforts des missionnaires de la société. Par leurs soins, surtout au Paraguay, on vit bientôt, à la honte

des autres colonies*, le pays des missions rempli de villages, le catholicisme triomphant, les sauvages civilisés heureux, assujettis au plus sage des gouvernemens. Aucun peuple sur la terre n'avoit joui d'un bonheur plus parfait. Tout le travail étoit en commun, tous les biens aussi; il n'y avoit* ni pauvres, ni riches, ni dignités, ni grands, ni petits, point d'inégalités, par conséquent point d'avarice, point d'ambition, point de jalousie; chacun contribuoit également à sa portion de travail, et en recevoit une rétribution égale. Des jésuites répandus dans les villes et les villages n'y exerçoient, pour ainsi-dire, qu'une autorité paternelle. En un mot, ces pères régnoient au Paraguay, comme les anciens patriarches au milieu de leurs nombreuses familles.

La puissance de la compagnie de Jésus, par une politique qui devroit être celle de tous les gouvernemens, étoit fondée sur un accord parfait entre l'utilité publique et le bonheur particulier. L'étonnante république que cette compagnie étoit parvenue à former existoit en paix; Les missionnaires par douceur, et pour éviter tout sujet de mécontentement payoient aux rois d'Espagne et de Portugal des tributs modiques, sans murmurer sur leur illégalité évidente puis qu'ils étoient exigés de peuples libres, en se rassemblant en société ils n'étoient devenus ni Espagnols ni Portugais.

Les deux cours de Lisbonne et de Madrid, jalouses de la grande population et de la civilisation rapide d'un pays aussi voisin de leurs

---

* V. Dum. id.

possessions les plus importantes, se réunirent pour partager entre elles le fruit du travail des jésuites; ceux-ci représentèrent vainement la légitimité de leurs droits fondés sur la concession, l'injustice de vouloir violenter un peuple libre qui, en embrassant la religion catholique et les mœurs européennes, n'avoit pas prétendu se donner des maîtres, on traita de rébellion et de félonie toutes les justes raisons des jésuites, et on entra, à main armée, dans leurs colonies. Les Indiens se battirent de leur mieux; mais vaincus, par l'expérience européenne, les uns, en petit nombre, acceptèrent le joug; les autres allèrent s'établir plus loin, emmenant leurs pères consolateurs.

La *guerre des missions* parut fort sérieuse à Lisbonne, et Carvalho envoya son frère pour la terminer: elle indisposa le roi contre les jésuites et prépara leur ruine; tous ceux de ces pères qui occupoient des emplois à la cour, reçurent incontinent l'ordre de s'en démettre*.

Dans la détresse où étoient les finances; l'or que produisoient les mines du Brézil étoit devenu l'objet particulier de l'attention du ministre, il savoit qu'il entroit, année commune, plus de 40,000,000 de Liv. Tour. d'or en Portugal, et que néanmoins il n'y avoit que 15,000,000 de Liv. Tour. monnoie d'argent, mêlé d'alliage, en circulation dans tout le royaume, il publia une ordonnance pour défendre la sortie de l'or du pays: cette nouvelle, à peine arrivée en Angleterre, y

* Le ministre, pour justifier ce premier acte de rigueur, publia lui-même un écrit qui avoit pour titre: *précis de la conduite et des dernières actions des jésuites* au Paraguay *et de leurs intrigues à Lisbonne.*

jeta l'allarme. La cour de Londres crut l'affaire trop importante pour se borner à des représentations ordinaires, elle envoya aussitôt lord Tirawlay en ambassade à Lisbonne avec injonction d'empêcher l'effet de cette ordonnance. Ni les représentations réitérées du ministre d'Angleterre, ni les menaces hostiles de sa cour ne purent la faire révoquer.

L'établissement de plusieurs manufactures furent encore le sujet de nouvelles plaintes et de nouvelles résistances*. Cependant on touchoit au terme où alloit éclater un de ces orages qu'aucune sagesse humaine ne pouvoit ni prévenir ni détourner. Ce qui le rendit encore plus affreux, c'est qu'il ne fut précédé d'aucuns des symptômes qui en présagent ordinairement l'approche. Jamais l'horison ne fut plus pur, jamais le soleil ne fut plus brillant que le 1er Novembre, 1755, et jamais les Portugais ne se disposèrent à célébrer la fête de la Toussaint sous de plus heureux auspices; lorsque tout à coup, vers les dix heures, au moment où la beauté du ciel, joint à la solennité du jour invitoient un peuple religieux à se rendre aux églises; la terre tremble sous ses pas, des nuages de poussière dérobent le soleil à sa vue, les cloches qui l'appellent à la participation des saints mistères ne rendent plus leurs sons ac-

* D'Après un examen ordonné par le ministre, il se trouva que le Portugal manquoit de plus de vingt manufactures importantes. Les fabriques de coton, de soye, et de verre que Carvalho établit à la suite de cet examen occasionèrent des contestations fort vives entre les cours de Lisbonne et de Londres. (Voy. à ce sujet, l'admin. du Comte de Pombal, tom, II. et tom. III.)

accoutumés. Bientôt de violentes secousses de tremblement de terre se font sentir avec redoublement. De toutes parts les maisons s'écroulent avec fracas, les édifices publics les plus solides sont renversés, la magnifique demeure des rois de Portugal est entièrement détruite et ce n'est qu'avec peine que ceux qui l'occupent échappent aux dangers d'être ensevelis sous les ruines.

Les habitans de Lisbonne, assez heureux pour n'être pas écrasés sous les décombres de leurs maisons, ne savent où se réfugier. Les uns se précipitent dans les temples, qui ne tardent pas à être leurs tombeaux; les autres fuient une terre qui menace de les enterrer tout vifs, et se hâtent de gagner la mer. Déjà les beaux quais qui bordent le Tage étoient couverts d'une foule immense, lorsqu'au même instant l'élément qu'elle regardoit comme son sauveur se soulève, et lui présente, s'il est possible, un genre de destruction encore plus effrayant que celui qu'elle cherche à éviter: les flots de la mer s'élèvent à plusieurs toises au-dessus de leur niveau ordinaire, apportent sur des rivages, qu'ils sembloient ne devoir jamais atteindre, des vaisseaux sains et saufs, ou entièrement fracassés, et engloutissent sur ces mêmes rivages les malheureux qui ne l'ont point été dans les abîmes de la terre.

La mer et la terre ne furent pas les deux seuls élémens qui, dans cette affreuse catastrophe se déchaînèrent contre les Portugais. Le feu et l'air causèrent ensuite, surtout le premier, des maux incalculables. Le feu concentré d'abord sous les décombes des maisons ne fut pas longtems à s'y ouvrir un passage, et à se manifes-

ter avec une violence que rien ne put arrêter. Il gagna avec une rapidité incroyable les magasins publics et particuliers, et y réduisit en cendres les richesses immenses qu'ils renfermoient; ce qu'il y eut de plus désespérant, ce fut, que les flammes et la chaleur qu'elles répandoient, empêchèrent de s'approcher des maisons où des voix plaintives, et de longs gémissemens se faisoient encore entendre. Mais qu'il en coûte à le dire! Dans ces jours de deuil et de calamités, ne vit-on pas des hommes de différentes nations et de toutes les couleurs, ne profiter ou de la liberté que l'événement le plus terrible leur avoit procurée, ou de la vie que le hasard le plus grand leur avoit prolongée que pour en augmenter les horreurs! ne les vit-on pas se répandre dans la ville et y commettre les derniers excès! S'ils y venoient affronter les plus grands dangers, ce n'étoit ni pour secourir, ni pour sauver leurs semblables; c'étoit au contraire pour les priver de leur propriété et leur arracher la vie, car la mort étoit la récompense de celui qui leur indiquoit un trésor ou qui leur en livroit les clefs.

Des forfaits aussi atroces ne restèrent pas long-tems impunis. Dès que les membres du gouvernement furent rassemblés, ils firent poursuivre comme des bêtes féroces, les monstres qui, à la honte de l'humanité, continuoient à les commettre, ceux qu'épargna la main du bourreau furent chargés de chaînes, et si on en allégea le poids, ce fut seulement, lorsqu'on les employa à donner la sépulture aux cadavres dont l'infection menaçoit d'ajouter la peste aux autres maux dont on avoit été affligé. La plupart de ces scélérats ne survécurent que

peu de jours à leurs complices, et trouvèrent un châtiment prompt dans leur propre crime. En effet combien n'y en eut-il pas qui furent subitement frappés de mort, par les émanations empoisonnées qu'exhaloient les corps des victimes mêmes auxquelles ils avoient inhumainement arraché la vie. La nouvelle d'un si funeste événement fut promptement répandue ; et l'on doit dire à la gloire des Anglois qu'ils montrèrent dans cette occasion une humanité et une générosité au-dessus de tout éloge, quoiqu'ils eussent à se plaindre des Portugais, ils leur apportèrent à eux seuls, plus de secours, qu'ils n'en reçurent de leurs voisins et de leurs alliés réunis ensemble. Rendons aussi justice à Carvalho. Pendant plusieurs jours, son carosse fut son cabinet de travail, sa salle d'audience et sa chambre à coucher. A la faveur de cette demeure ambulante il se transportoit facilement partout où il croyoit sa présence nécessaire. Son activité fut telle qu'il fit en huit jours plus de cent trente ordonnances. Il conseilla au roi de se vêtir d'une étoffe de laine non teinte qui se fabriquoit dans le pays, ce qui engagea toutes les classes de la société à en faire autant ; il lui fit aussi signer une ordonnance par laquelle les marchandises étrangères devoient payer un droit extraordinaire, il n'entendit à aucunes des représentations que lui firent à ce sujet les ministres étrangers, et surtout celui d'Angleterre. Par ses soins Lisbonne fut promptement déblayée, des rues spacieuses furent tirées au cordeau, et bordées de nouvelles maisons.

Des services aussi signalés ne furent méconnus, ni des concitoyens dont il devint l'idole, ni du roi qui le nomma son premier ministre.

Cependant celui-ci n'ignoroit pas qu'il avoit des ennemis puissans et dangereux, que leur haine augmentoit en raison de son accroissement de fortune, mais il étoit bien loin de connoître à quel point, il étoit près de tomber sous leurs coups; l'attaque qu'ils préparoient étoit d'autant plus redoutable, qu'elle étoit enveloppée du plus profond secret, et méditée par des hommes les plus considérables de l'état et de l'église.

Elle avoit pour chef apparent, le duc d'Aveiro, le plus grand seigneur du royanme; pour chef réel, la marquise de Tavora, femme la plus distinguée de la cour; et pour guide, le père Malagrida membre de l'ordre religieux le plus puissant de la chrétienté.

Le formation de cette espèce de triumvirat, entre personnes d'états et de caractères si différens, avoit tenu à un enchaînement de circonstances fort extraordinaires.

Le duc d'Aveiro, simple cadet de la maison Mascarenhas, qui pour être la plus ancienne du Portugal n'étoit pas la plus noble, ne devoit pas prétendre au rang auquel il parvint Aussi fallut-il pour l'élever au faîte des honneurs, toute la puissance de son oncle, frère Gaspard, simple gentilhomme Portugais. En effet, son neveu étoit un petit homme laid, borné, entêté, dérangé dans ses affaires, capable de tous les crimes, bas et rempant devant Carvalho, qu'il détestoit. Il étoit si vain de sa naissance qu'il disoit hautement que sa maison ayant pour tige *George, fils naturel de Jean II, surnommé le grand, il n'avoit qu'un pas à franchir pour monter au trône.*

Sa fierté ne pouvant plus lui faire supporter

d'être privé de la faveur dont il avoit joui sous Jean V, elle l'entraîna à former le dessein d'attenter aux jours de son successeur, dès lors ce personnage si altier ne trouva plus humiliant de se raprocher indistinctement de tous ceux qui avoient à se plaindre de la cour, et notamment des jésuites, et des Tavora.

Sous le ministère de frère Gaspard, de l'ordre des recollets, le duc d'Aveiro, à l'exemple de son oncle avoit toujours montré le plus grand éloignement pour les pères de la compagnie de Jésus, aujourd'hui il leur fait de fréquentes visites, il les reçoit chez lui de jour et de nuit, il les juge dignes de sa confiance, et fait part au père Malagrida de l'affreux projet qu'il a conçu. Ce jésuite après être parvenu à le réconcilier avec les Tavora, qui ne pouvoient lui pardonner de leur avoir enlevé plusieurs domaines appartenant à leur famille, l'avoit ensuite décidé à mettre, dans sa confidence, la vieille marquise de Tavora sa pénitente. Le duc y avoit d'autant plus facilement consenti, qu'il savoit que cette femme avoit voué une haine implacable au roi et au ministre, depuis qu'ils lui avoient refusé le titre de duc, qu'elle avoit sollicité pour son mari.

La marquise de Tavora étoit bien différente de son beau-frère le duc d'Aveiro. La nature lui avoit accordé cette beauté qui frappe, cette noblesse qui en impose, cette grâce qui séduit, elle l'avoit douée de ce génie qui conçoit les plans les plus vastes, de cette raison qui les mûrit, et de ce talent qui les exécute; elle lui avoit donné cette vigueur de corps qui fait soutenir toutes les fatigues, cette force d'esprit qui fait affronter tous les dangers, cette fermeté de

caractère qui fait braver tous les genres de mort, la nature avoit encore semé dans son âme, le germe des passions les plus nobles; de ces passions qui maheureusement, selon leur direction, font les grands hommes ou les grands scélérats.

Elle l'avoit aussi mise à la tête de grands biens, et elle avoit placé dans son cœur, avec le sentiment généreux qui inspire de les répandre à pleines mains, le sentiment non moins élevé, qui met des bornes à la libéralité. Avec des qualités de corps et d'esprit si supérieures à celles du duc d'Aveiro, la marquise de Tavora ne fut pas long-tems sans être l'âme et le soutien de la conspiration; et l'on peut dire qu'elle la mena avec une adresse et une habileté merveilleuse. Pendant qu'elle faisoit de sa famille ses premiers complices, que par ses manières engageantes, elle en gagnoit de nouveaux, non-seulement dans les premières familles de l'état, mais encore jusque dans les dernières classes de la société; elle eut une conduite bien inconcevable. Loin de cacher au premier ministre la haine qu'elle lui portait, elle en parloit hautement dans les termes les plus méprisans; elle n'épargnoit pas moins son souverain. Elle se permettoit contre lui, les satyres les plus piquantes et les sarcasmes les plus sanglans; la reine même et les princesses étoient les sujets ordinaires de ses plaisanteries.

Dirigée par un esprit infernal, elle avoit appelé à son secours la religion, et à la faveur de son masque; elle en imposoit aux plus clairvoyans. Tout en ourdissant la plus noire des trahisons, elle fréquentoit les églises, suivoit les processions, faisoit des pèlerinages, et pra-

tiquoit avec ostentation tous les exercices de la religion. Le père Malagrida étoit son directeur; c'étoit un jésuite Italien. Le général de la société l'avoit choisi pour faire des missions en Portugal, ce religieux qui à un zèle ardent joignoit la facilité de parler que donne l'enthousiasme, fut bientôt le directeur à la mode, les grands et les petits se mettoient sous sa conduite. Il étoit regardé comme un saint, et consulté comme un oracle. Cependant plus de deux cent cinquante personnes de marque étoient entrées dans le complot, et il ne s'agissoit plus que d'arrêter le jour de son exécution.

Les rois ne sont pas exempts de passions, et par les moyens qu'ils ont de les satisfaire plus facilement que les autres hommes, ils ne doivent être que plus attentifs à y mettre un frein. De plus, le rang élevé qu'ils occupent, la foule dont ils sont environnés, ne laissent aucune de leurs actions long-tems ignorées. Joseph I faisoit de fréquentes visites à la jeune marquise de Tavora, et elles suffirent pour donner lieu à des soupçons de galanterie, qui bien ou mal fondés servirent de prétexte plausible d'attenter à ses jours. La visite qu'il rend à cette dame le 3 Septembre, pour des raisons que l'on n'ose approfondir dans la crainte d'augmenter le nombre des coupables, sans rien diminuer de l'énormité du crime des régicides, se prolonge jusqu'à onze heures du soir. Ce jour-là un seul valet de chambre accompagnoit le roi, il le fait monter avec lui dans une simple calèche attelée de deux mules et menée par un postillon. Les conjurés parfaitement instruits de la route qu'il doit prendre pour se rendre à Belem, se pos-

tent dans les endroits qu'ils croient les plus favorables à l'exécution de leur affreux projet, pour en assurer le succès; ils se divisent par pelotons, et les plus avancés laissent passer tranquillement la voiture. Lorsqu'elle est arrivée au milieu de cette troupe d'assassins, dont le nombre étoit d'environ 150, des coups de feu partent de différens côtés. Des balles de différens calibres brisent les panneaux de la calèche et blessent le roi en plusieurs endroits. Son valet de chambre nommé Taxera le décide aussitôt à se tenir couché sur le devant de la voiture, et par un dévouement sublime, il le couvre de son corps. Au même instant son postillon nommé *custodio da Costa*, avec une présence d'esprit et une intrépidité admirable, met ses mules au galop, leur fait franchir au milieu des coups de fusil une côte fort rapide; coupe ensuite à travers champs, et gagne heureusement Belem par des chemins détournés *. Le roi en descendant de voiture s'enveloppe du manteau d'un homme de sa garde et envoie, aussitôt chercher Carvalho, qu'il attend avec impatience à la porte même du palais, sans vouloir se faire panser et sans donner aucun signe de douleur ou de crainte.

Le premier ministre accouru à la rencontre de son souverain, conserve pendant tout le récit qu'il lui fait de ce qui s'étoit passé, un visage inaltérable. Il le prie de garder le si-

* Nous savons que l'on a rapporté le fait différemment; nous avons préféré avec l'auteur de l'état du Portugal, de suivre la narration qui en avoit été envoyée par M. Favier à la cour de France.

lence; ordonne au postillon, au valet de chambre et aux gardes d'en faire autant; et prend la résolution de cacher aux assassins les supplices qui leur sont reservés, avec le même soin qu'ils ont pris pour que leur crime ne parvienne pas à sa connoissance. Il faut avouer que jamais conjuration n'avoit été tenue plus secrète, et n'avoit été plus près de réussir. Mais une fois mise à exécution par un aussi grand nombre de personnes, il étoit presqu' impossible que les principaux auteurs n'en fussent bientôt connus.

Quelques précautions que l'on apporte, quelques mesures que l'on prenne; toutes sont inutiles et la nouvelle de l'assassinat du roi se répand promptement dans Lisbonne. Peu d'heures après une foule de peuple se rassemble sous les fenêtres du palais, et demande à grands cris de voir le roi. Il se rend à leurs vœux et déclare hautement que ses blessures ne proviennent que d'une chute qu'il a faite dans sa calèche. Il exhorte ensuite la noblessse qui l'environne et qui s'étoit empressée de se rendre auprès de sa personne, à dissiper tout soupçon que l'on ait attenté à ses jours.

Le duc d'Aveiro qui dans le premier moment avoit parlé de poursuivre les assassins avec la cavalerie de service auprès de sa majesté, ne consent qu'avec peine à suivre le plan d'inaction que l'on a adopté. Carvalho qui le soupçonne déjà de n'avoir point été étranger à la conjuration, n'est pas la dupe de son zèle, il lui fait de fausses confidences, il insiste surtout à ce qu'il entre dans les vues du roi.

Malgré les difficultés infinies que présentoient l'exécution du plan arrêté par la cour;

jamais aucun ne fut néanmoins couronné d'un succès plus complet. Le roi n'attend pas que ses blessures soient fermées pour se montrer en public et reprendre ses exercices ordinaires. Les conjurés de leur côté, font bonne contenance, se rassurent et se croient désormais hors de tout danger. Un seul nommé Polycarpe, domestique des Tavora, se méfie de cette mystérieuse inaction et sort du royaume.

Tandis que l'assassinat du roi s'oublie, que le public n'en parle plus, que la confiance renait et se rétablit, le ministre poursuit ses recherches et les enveloppe d'un voile impénétrable. Il ne connoît encore que les principaux coupables, lorsque le hasard lui découvre enfin tous ceux qui y ont trempé.

Les conjurés revenus de leur première terreur, mais nullement effrayés de la grandeur et de l'énormité de leur premier attentat, avisoient encore aux moyens de renouveler leurs tentatives, et d'en assurer le succès. Le jardin de Tavora étoit le lieu où ils se rassembloient, c'étoit là aussi où se rendoit clandestinement un valet étranger qui avoit une intrigue avec une femme de la maison. Un soir qu'elle manque au rendez-vous qu'elle a donné, les conjurés viennent tenir leur assemblée, près de l'endroit retiré ou le valet l'attendoit, celui-ci ne perd pas un mot de ce qu'ils disent, et de leur premier forfait et du second qu'ils se préparent à commettre. A peine sorti du jardin, il court aussitôt chez le premier ministre et lui rend le compte le plus fidèle de tout ce qu'il a entendu.

C'est alors que Carvalho reconnoît le péril

éminent auquel il est exposé. Lorsque les preuves les plus convaincantes ont succédé aux indices les plus légers, lorsque toute la conjuration est découverte, et qu'il ne reste plus qu'à livrer les coupables à la rigueur des lois, le ministre redouble de dissimulation. Le duc d'Aveiro, soit de son propre mouvement, soit de l'avis de ses amis, demande la permission de s'absenter pendant trois mois. Elle lui est accordée sur le champ, avec autant de grâce que d'empressement. Le marquis de Tavora reçoit en même tems la nouvelle, que la commanderie qu'il a sollicitée depuis plusieurs années lui est enfin accordée.

De telles faveurs obtenues coup sur coup par les principaux conjurés, finissent par rassurer complètement leurs parens, leurs amis, et leurs complices, elles trompent même le public qui ne parle plus du passé et ne s'occupe que du mariage de la fille de Carvalho avec le comte de Sampayo et des fêtes qui auront lieu à cette occasion.

Le roi avoit signé lui-même le contrat de mariage, s'étoit chargé des frais de la noce, et avoit invité tous les grands du royaume à y assister.

Le duc d'Aveiro n'est pas plutôt instruit de ce qui se passe, qu'en zélé courtisan, il quitte ses domaines et se rend en toute diligence à Lisbonne.

A son arrivée, tout ce qui l'entoure ne respire que les plaisirs. Le jour même, où l'on étoit plus embarrassé du choix, et où la cour et la ville n'étoient occupées que des deux bals qui se donnoient, l'un à Belem chez le ministre, et

l'autre à Lisbonne au *long room**, l'on est informé que des troupes d'infanterie et de cavalerie sont entrées inopinément dans la ville, et qu'un grand nombre de personnes de tous les états et de toutes les classes ont été arrêtées.

Jamais passage ne fut plus rapide de la gaieté à la tristesse ; jamais habits de fêtes ne furent plus promptement changés en habits de deuil : jamais procédure ne fut plus courte ; et jamais exécution ne fut plus rapprochée de la sentence. Dix jours sont à peine écoulés depuis les premières arrestations, que déjà le duc d'Aveiro a été écartelé ; que le marquis de Tavora, ses deux fils, sa femme, le comte d'Atouguia son gendre ont été décapités, et que quatre autres personnes d'un rang moins élevé ont été brûlées vives.

Malgré le sentiment d'horreur qu'inspire naturellement un spectacle aussi épouvantable ; transportons-nous néanmoins sur ce theâtre où un ministre n'usant point d'une indulgence aussi fatale aux rois qu'aux états, fait couler indistinctement le sang le plus noble et le plus abject.

La lâcheté que montre le duc d'Aveiro à la vue de l'échafaud, le prive de ce dernier intérêt que le courage fait quelquefois accorder aux plus vils criminels. Quant à la vieille marquise de Tavora, son caractère ne se dément point ; elle conserve jusqu'au dernier moment une fermeté héroïque et un sang-froid inaltérable.

---

* Maison publique appartenant aux négocians étrangers qui donnoient le même jour un bal, en l'honneur du mariage de la fille du premier ministre.

La lecture de sa sentence de mort étant finie, elle commande son dejeûné ordinaire, fait sa toilette accoutumée, et n'y change rien. Son confesseur lui représente qu'elle a autre chose à faire; elle lui répond tranquillement *qu'il y a temps pour tout:* elle déjeûne ensuite avec ses femmes, converse avec elles sans paroître nullement émue. Arrivée au pied de l'échafaud, on veut l'aider à y monter; elle refuse qu'on lui rende ce service, en disant à haute voix: *Je monterai toute seule, je n'ai pas eu la torture comme les autres.* Ce qu'elle fit, sans gêne et sans le secours de personne. C'est là où sa constance est mise à une bien cruelle épreuve: elle rencontre sur la plate-forme de l'echafaud le marquis de Tavora son mari, qui lui reproche amèrement d'avoir causé le malheur de sa famille: elle le regarde avec le visage le plus serein, et lui adresse ce peu de paroles: *Et bien, supportez-le comme moi, et ne me le reprochez pas.* Lorsque le bourreau s'approche d'elle, elle se bande elle-même les yeux, lui recommande de se dépêcher, abrége l'entretien du confesseur, et donne avec son mouchoir le signal de frapper.

Le second fils de cette femme que l'on regrette de savoir si criminelle, déploya un courage au moins égal à celui de sa mère, son âge de 19 ans ne l'avoit point exempté de la torture, mais c'étoit en vain qu'on la lui avoit appliquée: pas une plainte, pas un aveu ne lui étoient échappés. Ses bourreaux espérant que la force des sentimens paternels, tireroient de ce jeune homme une confession que la force des plus horribles tourmens n'avoit pu lui arracher, lui avoient amené son Père, celui-ci

conjure son fils, dans les termes les plus pathétiques, de ne pas prolonger inutilement ses tortures, il lui déclare qu'il a tout révélé, que tous les autres complices en ont fait autant.

Cette exhortation n'est pas finie, qu'elle reçoit pour toute réponse: *Mon père vous m'avez donné la vie, vous pouvez me l'ôter.*

Le glaive de la loi resta plus long-tems à frapper les trois jésuites Malagrida, Alexandre et Matos, arrêtés comme *instigateurs et principaux chefs de la conspiration**. On s'attendoit chaque jour à les voir porter leur tête sur l'échafaud. Ici malheureusement la marche de de la justice ordinaire avoit été entravée, et au grand étonnement de tout le monde, ce ne fut que quelques années après leur imprisonnement, le 21 Septembre, 1761, qu'une justice extraordinaire, comdamna le seul Gabriel Malagrida à être brulé, non comme conspirateur ou régicide, mais comme hérétique et imposteur†.

Carvalho, fait comte d'Oeyras, n'avoit point attendu le jugement de ce jésuite pour chasser tous ses confrères du Portugal‡. Si l'on demandoit, doit-on renvoyer ou punir du dernier supplice des religieux qui troublent l'état et y

---

* Ce sont les mots que portent leur décret d'arrestation. Voy. Admin. du marquis de Pombal.

† Il fut jugé sûr deux livres fruit d'un esprit en délire qu'il avoit composés dans la prison royale, l'un écrit en Portugais avoit pour titre *la vie héroïque et admirable de la glorieuse Ste. Anne* .... le titre de l'autre, écrit en latin, étoit : *tractatus de vitâ et imperio antichristi.*

‡ L'édit royal qui chasse les jésuites du Portugal porte la date du 3 Septembre, 1759.

fomentent des conspirations, tout le monde répondroit affirmativement; mais il n'en seroit peut-être pas de même, si l'on demandoit, ne peut-on pas réformer sans détruire un ordre religieux qui a rendu les services les plus importans à un état? Que dis-je! à tous les états chrétiens, en éclairant leurs sujets et en civilisant leurs colonies.

A cette conjuration, qu'une révolution en Amérique avoit précédée, que des circonstances capables d'opérer un bouleversement dans la métropole avoient accompagnée, qui avoit été suivie de l'expulsion d'un ordre accusé de fomenter des troubles dans l'état, avoit enfin succédé une tranquillité achetée au prix de trop grands sacrifices, pour ne pas en désirer ardemment la conservation. Malgré tous les efforts que firent le roi et son ministre, les Espagnols et les François en abrégèrent la durée.

En 1762 une armée Espagnole de 40,000 hommes entra en Portugal; elle y fit peu de progrès, et à l'aide des Anglois et du comte de la Lippe qu'ils avoient amené pour le mettre à la tête des troupes Portugaises*; une paix honorable fut signée l'année suivante (le 10 Février). Depuis, elle n'a plus été troublée que par quelques hostilités en Amérique, qui se sont heureusement terminées sans allumer de guerre en Europe.

---

* Les personnes qui désireroient connoître particulièrement et les opérations militaires de cette campagne, et les réformes exécutées par le comte de la Lippe, prince Allemand, peuvent consulter. *L'état du Portugal*, par Dumouriez.

Au milieu de toutes les grandes contrariétés qu'éprouvoit le comte d'Oeyras, devenu ensuite marquis de Pombal, il poursuivoit toujours, et sans relâche ses premiers plans de réformes et d'améliorations. On n'opposa de résistence réelle à l'exécution de celles qu'il fit, qu'au Brézil et à Oporto. Il devoit d'autant moins s'attendre à en rencontrer de la part des habitans de cette ville, que leur commerce en vin doubla fort peu de tems après l'opération contre laquelle ils s'étoient soulevés.

Le Portugal abondoit en vin, et le blé y manquoit; le roi ordonna, par un édit, (l'an. 1765) d'arracher les vignes des environs du Tage, de Mondego et de la Vecha et de les ensemencer. Il n'y eut d'excepté que les vignobles voisinsde Lisbonne et d'Oeyras et quelques autres lieux. Par un édit antérieur, du mois d'Octobre 1761, il avoit réduit à 32 personnes les 22,000 écrivains répartis dans différens tribunaux. Par une loi salutaire publiée (le 29 Mai, 1773) il abolit et éteignit à perpétuité l'odieuse distinction des anciens et des nouveaux chrétiens en Portugal, ces derniers étoient les Juifs et les Maures convertis, lesquels sans égard à la sincérité de leur conversion, étoient regardés dans le royaume *à perpétuité comme infâmes, séparés de tous les autres chrétiens et incapables de posséder aucune charge ecclésiastique ou civile.*

Les études fixèrent aussi l'attention du marquis de Pombal, il réforma l'université de Coïmbre. Il convertit le 19 Mars, 1766, en collége royal des nobles le noviciat des jésuites, un des plus beaux bâtimens de Lisbonne, il établit des écoles pour toutes les classes de la société; et il publia un plan d'éducation pu-

blique, qui, bien exécuté, devoit faire refleurir en peu de tems les sciences et les mœurs en Portugal, il chercha autant que possible à favoriser l'industrie nationale; il s'efforça de retirer des mains des Anglois les branches de commerce dont ils s'étoient rendus exclusivement les maîtres; il mit de justes bornes au pouvoir exorbitant du St. Office; un édit (du 20 Mai, 1769) fit de l'inquisition un tribunal purement royal, qui n'exerce et ne peut exercer d'autre autorité que celle que le souverain lui départ, et lui ôta tout ce qu'elle avoit de révoltant et d'odieux, soit dans la forme de sa procédure soit dans sa prétention de réunir les autorités du pape, des évêques et du roi, et de n'être néanmoins subordonné qu'au pape seul. Il protégea les arts, il fit élever à Joseph I une statue, et il découvrit que le jour de son inauguration, qu'il regardoit comme le plus heureux de sa vie, avoit été choisi pour l'assassiner. Enfin il eut le bonheur de fermer les yeux à son maître (le 24 Février, 1777), et les soixante millions de cruzades trouvées alors dans le trésor royal imposeront toujours silence à ceux qui s'éleveroient contre l'administration du marquis de Pombal.

La reine aujourd'hui régnante, mariée en 1760 à son oncle don Pedro, signala son avénement au trône en faisant ouvrir les prisons, et reviser le procès des coupables de la conjura-

* Le roi n'avoit pas de fils et sa fille ainée l'infante Marie Françoise Elisabeth née le 17 Septembre, 1734, devoit lui succéder par la loi fondamentale de l'état. N'étant pas encore mariée, plusieurs princes étrangers ambitionnoient sa main; le roi pour satisfaire aux vœux de la nation leur préféra Don Pedro son frère. *Voy. Art. de Verif. les dates.*

sion du 3 Septembre, 1758. Les procédures d'après lesquelles la plupart ont obtenu leurs lettres de réhabilitation, ont encore plus confirmé leur crime qu'elles n'ont prouvé leur innocence. Il en a été tout autrement du procès que les ennemis du marquis de Pombal ont intenté contre lui. Les procédures qui l'ont déclaré *criminel et digne d'un châtiment exemplaire* ont tellement confirmé son innocence, et ont si évidemment prouvé l'injustice de la sentence prononcée contre lui, qu'il a fini tranquillement ses jours le 5 Mai, 1782, à la campagne où il s'étoit retiré *, en quittant le ministère. Après la mort de Don Pedro arrivée en 1786, la santé de la reine s'étant affoiblie, le prince du Brésil prit les rênes du gouvernement. Administrateur aussi sage qu'éclairé, il a favorisé l'industrie nationale, il a encouragé les lettres, il a fait fleurir le commerce; il a forcé l'or du Brésil à refluer quelquefois d'Angleterre en Portugal: il a établi à Lisbonne une police si parfaite, que si l'on y entend encore parler de conspirateurs ou d'assassins, on apprend toujours en même tems, qu'ils ont été livrés à la justice; il a augmenté les troupes de terre, il a appelé en Portugal des officiers expérimentés pour les commander;

* Le marquis de Pombal avoit eu le projet de se retirer à Londres et il y avoit déjà loué une maison; la reine s'opposa à son départ, et l'assura de sa protection. Ce ministre étant mort, cette princesse a conservé à son fils, non-seulement les titres et biens du père, mais encore les commanderies qu'il tenoit de la faveur de Joseph I, nous apprenons avec plaisir que la reine de Portugal n'a point fait un ingrat; et que le marquis de Pombal est du nombre de ceux qui l'ont suivie au Brésil.

enfin il a pris un soin particulier de la marine et il en a été récompensé. Prince pacifique et allié fidèle, il a suivi autant qu'il lui a été possible le système de neutralité tracé par sa mère qui, comme on le sait, s'est toujours maintenue en paix avec ses voisins, n'a fait la guerre qu'avec eux, et lorsqu'ils l'ont déclarée à la France au commencement de sa révolution.

A dater de cette époque, le sort du Portugal a tellement dépendu de celui de l'Espagne, que la chute de l'une entraînoit nécessairement celle de l'autre. Il est beau cependant de voir les efforts généreux que fait l'Angleterre pour soutenir et sauver un allié qui la veille s'est déclaré son ennemi.

Le départ de la famille royale de Lisbonne, l'entrée des François dans cette capitale et dans toutes les villes et forteresses du royaume, le démembrement fait des provinces de Portugal, par celui qui a disposé de celles de l'Espagne et même de sa couronne, tout sembloit annoncer aux sujets de la maison de Bragance que le terme fatal étoit arrivé, où il leur falloit renoncer à être gouvernés par les mêmes maîtres, à vivre sous les mêmes lois et à former un état indépendant, lorsque les armes victorieuses de la grande Bretagne en ont décidé autrement.

Par elles un nouveau champ de gloire a été ouvert aux descendans de Viriatus, aux compagnons d'armes de Sertorius ; et qui pourroit douter qu'ils ne le parcourent avec succès, si n'abandonnant jamais les drapeaux de leurs alliés, ils se rappellent sans cesse, que ce fut dans la Lusitanie qu'on leva le premier étendard de la liberté des peuples contre les maîtres du monde, qu'on déploya les dernières en-

seignes de la liberté romaine, et que la perfidie * et non la force des armes, triompha de l'un et de l'autre.

---

* Tout le monde sait que les romains ne pouvant réduire Viriatus le firent assassiner par trahison (l'an 140 avant J. C.) et que Sertorius fut tué dans un repas par Perpenna, l'an 73 avant J. C.

DESCRIPTION DU BRÉSIL.

Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva,
Nos patriam fugimus . . . .

Virg. I. Eclog.

Ce pays si intéressant sous tous les rapports, l'est devenu encore bien davantage, depuis que la cour de Portugal y a transporté sa résidence, et c'est ce qui nous a déterminé à en donner une description abrégée, et proportionnée aux bornes de cet ouvrage.

Ce fut en 1500 qu'Alvarez Cabral aborda par hasard aux côtes du Brésil, et qu'il fit part à Lisbonne de sa nouvelle découverte.

Pendant long-tems les Portugais négligèrent de s'occuper de cette belle contrée ; ce qui contribua le plus à cet abandon, ce fut, qu'ils n'y rencontrèrent pas comme en Afrique et en Asie, des nations civilisées habitant des villes riches et opulentes, mais seulement des peuplades de sauvages, n'ayant pour demeures que de mauvaises cahuttes. Les Brésiliens, vivant principalement de leur chasse et de leur pêche, s'étoient établis de préférence, au milieu des forêts, sur les bords des fleuves ou le long des côtes de la mer.

La chaleur du climat les dispensoit d'avoir recours à des habillemens. Leur parure consistoit pour les hommes et pour les femmes, à se peindre le corps, à porter les uns des colliers

d'os blancs et les autres des bracelets de la même espèce: des plumes étoient le plus bel ornement de leur tête. Quoique les Brésiliens fussent à peu près de la taille des européens, ils n'étoient pas en général aussi robustes. Leurs armes principales étoient des massues et des flèches. Leurs guerres n'étoient pas très-fréquentes, mais elles étoient très-meurtrières. Malheur au vaincu fait prisonnier sans être blessé, il étoit sûr de servir de nourriture à son vainqueur.

Les peuples du Brésil virent successivement la France, la Hollande, le Portugal former des établissemens sur leurs côtes. La dernière de ces puissances est enfin restée en possession et des côtes et de l'intérieur du pays. Nous allons examiner en peu de mots de quelle manière ses habitans ont été traités, et quelles sont les lois qu'on leur a imposées.

Le sort des Brésiliens n'a pas toujours été le même, et ce n'est qu'après de longues années et de longs débats qu'il a été amélioré.

Le roi Sébastien fut le premier qui songea à adoucir la condition de cette partie intéressante de ses sujets, il défendit qu'ils fussent à l'avenir vendus dans les marchés, et envoyés comme esclaves dans les plantations. Il excepta seulement ceux qui seroient faits prisonniers, encore dans une guerre juste.

Phillippe II par un règlement de l'année 1595, et plus particulièrement par deux autres des années 1605, 1606, déclara les Indiens, *tous les Indiens sans exception*, parfaitement libres. Ce souverain ayant appris qu'aucun de ces règlemens n'avoit été mis en exécution il en fit un nouveau en 1611, confirmant les précédens, et

décernant de plus les peines les plus graves contre ceux qui les enfreindroient.

Ce dernier règlement fut aussi inutile que les premiers. En 1647 la cour de Lisbonne céda aux instances réitérées, et aux pressantes sollicitations des jésuites missionnaires, et renouvela très-formellement la défence de tenir aucun Brésilien dans la servitude. Cette défence fut encore éludée, et ce ne fut qu'en 1755 que les peuples du Brésil furent réellement libres. A cette époque le gouvernement Portugais les déclara positivement citoyens; ils durent jouir de ce titre, de la même manière que les conquérans, ils purent aspirer aux mêmes honneurs, fréquenter les mêmes écoles. Toutes leur furent ouvertes jusqu'à l'université de Coïmbre.

Cet événement, soit qu'il eût été trop attendu, soit qu'il n'inspirât pas encore beaucoup de confiance, fut à peine remarqué. Il n'excita, même dans le premier moment, aucun de ces transports de joie, et de reconnoissance, auxquels on auroit dû naturellement s'attendre de la part d'un peuple qui passe de la servitude à la liberté. Pour compléter cette grande opération, et lui donner tout son effet, il s'agissoit d'en terminer une autre qui présentoit de grandes difficultés à surmonter, qui étoit de retirer des mains des particuliers les capitaineries dont ils étoient maîtres, à peu près souverains. Le gouvernement, après avoir été plusieurs années avant de réussir, est enfin parvenu à réunir toutes ces capitaineries aux domaines de la couronne. Du moment qu'il les a eues toutes en sa possession, il en a diminué le nombre et en a fait de nouveaux partages. Actuellement chaque

capitainerie ou gouvernement a son commandant particulier et tout le Brésil a un viceroi ou commandant général.

Quoique chaque commandant particulier soit tenu de se conformer aux règlemens généraux du vice-roi; il y a cependant, quelques-uns de ces commandans, et principalement ceux des capitaineries, où sont situées les mines d'or et de diamant qui reçoivent directement leurs ordres de Lisbonne.

Tous ces commandans ne sont nommés à leurs emplois que pour trois ans; mais ils le conservent ordinairement trois ou six ans. Tant qu'ils l'occupent, il leur est défendu, de se marier dans le pays, de faire aucun commerce, et même de s'intéresser dans la plus petite branche de commerce, et de recevoir des présens. Leurs appointemens sont de 12 à 20,000 crusades qui sont censées devoir suffire à leur dépense. Lorsqu'ils quittent leurs places, des commissaires choisis pour la métropole examinent leur gestion. Les colons et les citoyens de tous les ordres et de toutes les classes, sont admis à porter plainte ou à intenter accusation contre eux; meurent-ils en place! l'Evêque, le militaire le plus avancé en grade et le premier magistrat prennent conjointement les rênes de l'administration. On peut dire que la gestion des grands dépositaires de l'autorité au Brésil est tellement surveillée aujourd'hui, que très-peu y font fortune.

La jurisprudence du pays est la même qu'en Portugal, chaque district a son juge dont on peut appeler aux tribunaux de la Bahia, de Rio-Janeiro et même de Lisbonne. Les provinces de Para et de Maragnhon sont les seules qui ne soient pas soumises aux deux juridictions de la Bahia,

et de Rio-Janeiro. Leurs procès sont portés en seconde instance à leur métropole. On suit une route un peu différente dans les causes criminelles.

Les juges de chaque canton punissent sans appel les fautes légères; les forfaits sont du ressort du gouverneur, aidé de quelques assesseurs que donne la loi.

Quant aux successions, un tribunal particulier est chargé de recueillir celles qui tombent à des héritiers fixés au delà des mers. Il retient cinq pour cent, pour ses honoraires. Le vice de cette institution, si louable d'ailleurs, est que les créanciers du Brésil ne sont payés qu'en Europe, ce qui entraîne des retards souvent préjudiciables aux affaires des intéressés.

Il n'y a point de ville ni même de bourg un peu considérable, où il n'y ait une assemblée municipale. Elle doit veiller aux petits intérêts qui lui sont confiés, et régler sous l'inspection du commandant les légères taxes dont elle a besoin. Elle jouit d'un privilége bien essentiel, celui de pouvoir attaquer jusqu'au pied du trône le chef de la colonie; le commandant et quatre magistrats administrent les finances de chaque capitainerie. Le résultat de leurs opérations passe tous les ans au trésor royal de la métropole, et il est discuté très-sévèrement.

Le militaire est au Brésil sur le même pied qu'en Portugal; les mulâtres et les nègres ont des drapeaux particuliers. Les Indiens combattent avec les blancs. En 1780 on comptoit au Brésil 15, 899 hommes de troupes réglées et 21, 850 hommes de milices. A l'arrivée de la reine il y avoit près de 12,000 hommes de troupes réglées, et l'on pouvoit facilement porter les milices à 40,000 hommes. Les colons

aussi bien que les Portugais ont toujours conservé la permission d'avoir des esclaves. Leurs maîtres sont tenus par les lois de les nourrir; ce qu'ils font à très-peu de frais en leur cédant une petite portion de terrein à cultiver; sur laquelle ils trouvent ordinairement, non-seulement de quoi vivre, mais encore de quoi se procurer quelques aisances. Par d'autres lois encore plus humaines, les esclaves, moyennant un certain prix peuvent recouvrer leur liberté. Ils peuvent même l'exiger du maître qui les opprime, lorsqu'ils fournissent la somme fixée par les règlemens; il est fort rare que l'esclave qui l'offre et qui demande à se racheter soit refusé. Ce qui prouve combien l'esclavage est aujourd'hui moins dur au Brésil que dans les autres colonies européennes de l'Amérique, c'est le petit nombre d'esclaves fugitifs que fournit cette immense contrée.

Les noirs une fois libres, jouissent du droit de cité, comme les mulâtres. Les uns et les autres sont exclus du sacerdoce et des charges municipales. S'ils entrent au service, ils ne peuvent être officiers que de leurs bataillons, enfin ils peuvent se marier avec les blancs.

Si nous considérons actuellement la situation du Brésil, son étendue, sa température, ses productions; nous verrons qu'il n'exista jamais une colonie plus digne de l'attention de sa métropole. En effet le Brésil situé sous le plus beau ciel, à 875 lieues de long du nord au sud, sur 425 de large de l'est à l'ouest.

Les établissemens principaux des Portugais sont disséminés sur une côte de près de 1500 lieues d'étendue, ils ne s'enfoncent guères dans l'intérieur des terres au delà de 50 à 60 lieues, excepté cependant, le long de quelques rivières.

où ils se prolongent en certains endroits à plus de 400 lieues de distance des bords de la mer.

Ne pouvant décrire ni l'immense variété des productions qui croissent sur une surface de terrain aussi vaste que fertile, ni donner une description détaillée des différens établissemens qui y ont été successivement formés par les Portugais, nous nous bornerons à réunir, dans les paragraphes suivans, ce qui nous paroît de plus intéressant à faire connoître à nos lecteurs sur la topographie, le commerce, et l'histoire naturelle du Brésil.

Le 1er. paragraphe divisé en autant de sections qu'il y a de capitaineries ou gouvernemens, traite de la topographie et commerce du Brésil.

Le 2e. paragraphe, divisé en 3 sections, traite: § 1ère des quadrupèdes, oiseaux et poissons.— § 2e. des plantes dont on se nourrit.—§ 3e. des plantes médicinales.

Le 3e. paragraphe, divisé en 4 sections, traite: § 1ère. des mines de diamans du Brésil.—§ 2e. De la découverte des mines de diamans.—§ 3e. De la forme et exploitations des diamans.— § 4e. de la valeur des diamans.

Topographie et Commerce du Brésil.

§ I. PARA.

Ce gouvernement est le plus septentrional de tous ceux du Brésil. Il comprend la partie de la Guyane qui appartient au Portugal; le cours de la rivière des Amazones depuis le confluent de la Madeira et du Mamoré; et à l'est tout l'espace qui s'étend jusqu'à la rivière des Tocan-

tins. C'est la contrée la plus stérile et la moins saine de ces régions.

Population.

4,108 Blancs.——9,919 noirs ou mulâtres libres.——34,844 Indiens.

VILLE PRINCIPALE.

BELEM, capitale à vingt lieues de l'océan. Son port est appelé quelquefois *Para*. L'entrée en est difficile. Les bâtimens mouillent dans un fond de vase sur 4, 5, et 6 brasses d'eau. La ville est bâtie sur un terrein qui s'élève à 13 pieds au-dessus de la mer. Ce ne fut qu'en 1615 que Caldeira en jeta les fondemens. Elle est défendue par une bonne forteresse nommée Notre-Dame *de Las Merces*, située à l'embouchure de la rivière de Muju.

La ville contient près de 10,000 âmes, outre une garnison de près de 800 hommes. A 14 lieues de Para, en descendant le fleuve des Amazones, on trouve une langue de terre taillée en plusieurs îles, dont la plus grande est celle dos Joannes fort peuplée et défendue par un petit fort. A une lieue et demie de la ville est le bourg de St. George dos Alamos avec une forteresse régulière.

COMMERCE.

En 1755 cet établissement voyoit arriver tous les ans de la métropole 13 à 14 navires, mais depuis, le nombre n'a été que de 4 ou 5 : leur exportation s'élève rarement au-dessus de 600,000 *livres Tournois*. Le commerce intérieur

de Para consiste en cacao sauvage, en vanille, en écaille de tortue, de crab, en salsepareille, en huile de coupau, en laine ; le sol de ce gouvernement ne produit qu'une très-petite quantité de coton, quelques cannes à sucre, dont le mauvais produit est converti en eau-de-vie. Les habitans cultivent pour l'exportation, du caffé, du riz, du cocao. Les troupeaux des bœuf de l'île de Marajo dont on vendoit autrefois une grande partie, sont tellement diminués qu'ils suffisent à peine aujourd'hui pour la consommation du pays.

§ II. MARANHAO,

Maragnao, Marannon, ou Maragnon.

Cet établissement est séparé au nord du Para par la rivière des Tocantins ; au sud, du Goyaro par la Cordillière appelée *Guacuragnia,* au Levant, du Fernambuc par les montagnes y Pia-Paba.

Population.

8,993 Blancs.——17,844 noirs ou mulâtres libres ou esclaves.——38,937 Indiens épars ou réunis dans 10 bourgades.

VILLE PRINCIPALE.

ST. LOUIS est la ville principale où se font toutes les affaires de commerce. Elle est située dans l'île de ce nom. Elle a été bâtie par les François en 1612. Elle est défendue par une citadelle et plusieurs forts : son port est excellent. L'île St. Louis a 26 lieues de tour, et elle est très-fertile.

Ciera est une ville de près de 10,000 âmes, avec un port où l'on ne peut entrer qu'avec des barques; elle est défendue par une petite forteresse.

COMMERCE.

L'exportation de ce gouvernement n'a pas jusqu'à présent répondu à sa population, elle ne s'élève, année commune, qu'à 6 à 700,000 *livres Tournois*. On y recueille depuis quelque tems le plus beau raucou du Brésil et le meilleur coton du nouveau monde. Le riz y réussit assez bien. On a tenté inutilement d'y naturaliser la soie. Dans le pays de *Pauchy* annexé au gouvernement de Maragnon, il y a un grand nombre de chevaux, de bêtes à cornes. Les moutons y dégénèrent comme dans le reste du Brésil, excepté dans le Coritibe. Les mines de souffre, d'alun, de couperose, de fer, de plomb, d'antimoine sont communes et peu profondes dans les montagnes; et cependant on n'en a jamais ouvert aucune. La cour qui avoit permis en 1752, d'exploiter les mines d'argent est revenue sur ses pas, peu de tems après, pour des raisons qui ne nous sont pas connues.

§ III. FERNAMBUCO,

Fernambuc, ou Fernambauc.

Il est actuellement enveloppé par la rivière St. François et par divers ramaux des Cordillières, il a 65 lieues de côtes.

Population.

19,665 Blancs.——39,132 Nègres ou mulâtres.——33,728 Indiens.——

L'île Fernando de Noronha est dans la dépendance de Fernambuc.

VILLES PRINCIPALES.

OLINDE, capitale du gouvernement, est bâtie sur une élévation au bord de la mer avec de belles fontaines dans un terrein délicieux. Elle a environ 12,000 habitans, on y fabrique de bonnes lames d'épées.

ST. ANTOINE DU RÉCIF. Son port ainsi que celui d'Olinde est défendu par plusieurs forteresses, l'un et l'autre sont fort bons. L'île Fernando de Noronha a deux rades foraines, où les vaisseaux de tous les rangs sont en sûreté; lorsque les vents du nord et ceux de l'ouest ne soufflent pas.

COMMERCE.

Les côtes de Fernambuc, dans un espace d'environ 65 lieues, offrent un peu de coton; les plaines produisent de fort beau sucre; les montagnes sont remplies de bêtes à cornes, qui lui fournissent une grande quantité de cuir. Il fournit seul le bois de Brésil, qui, dans la teinture rouge, tient lieu d'une double quantité de bois de Campèche. La consommation annuelle de ce bois pour les teintures européennes est à peu près de 20,000 quintaux. Deux négocians Anglois avoient la ferme de ce bois en 1783. On le leur fournissoit et ils payoient au gouvernement Portugais une somme de 800,000 *livres Tournois*, ils en vendoient dans Lisbonne même pour un million, ils faisoient des frais pour 128,000 liv. et gagnoient par conséquent 72,000 liv.

§ IV. BAHIA (La).

Le gouvernement de la Bahia est terminé au nord par la rivière St. François; au sud par la rivière de Doce; à l'est par la rivière de Preto, une des branches de la rivière Verte.

Population.

39,784 Blancs——49,693 Indiens.——68,024 Nègres.

VILLE PRINCIPALE.

ST. SALVADOR. On y arrive par la baie de tous les saints, dont l'ouverture est de 2 lieues et demie, présentant de chaque côté une forteresse dont la destination est d'empêcher plutôt les descentes que le passage. Cette baie a 13 à 14 lieues de longueur; elle est semée de petites îles remplies de cotonniers. Le fond est resserré et à couvert de toute insulte et forme un port excellent pour les plus nombreuses flottes. Il est dominé par la ville bâtie sur une pente rapide. Cette cité renferme plus de 2,000 maisons, la plupart magnifiquement bâties.

COMMERCE.

Le sucre et le coton ne font qu'une très-petite partie du commerce de la Bahia. Le tabac et la baleine en forment les deux principales branches. Il y a 20 ans que le produit annuel de la pêche étoit de 3,530 pipes d'huile, qui au prix de 175 *livres Tournois*, la pipe, rendoit 617,750 *livres Tournois*, et 2,090 quintaux de fanons de baleine, qui, à 150 *livres Tournois* le quintal, font 313,500 d°.—Total 931,250 *liv. T.* les monopoleurs donnoient au gouverne-

ment 300,000 *liv. T.* leurs dépenses n'excédoient pas 268,750 *liv. T.* et leur bénéfice s'élevoit à 362,500 *liv. T.*

Le tabac cultivé généralement dans tout le Brésil n'est réellement un grand objet de commerce qu'à Bahia. Il réussit à merveille dans une espace de 90 lieues et plus heureusement qu'ailleurs dans le district de Cachoeira. Il passe annuellement du Brésil aux côtes d'Afrique 10,000 quint. de tabac inférieur qui, acheté dans la colonie même 18 *liv.* le cent pesant, lui donne 180,000 *liv.* Il en passe 58,500 quintaux en Portugal qui, à leur entrée, sont vendus 40 *liv.* le cent pesant, ce qui produit 2,340,000 *liv.*—Total 2,520,000 *liv.* Gênes emporte le tabac de première qualité. Hambourg et la France se contentent du moins estimé. Le Portugal, Madère, et les Açores n'en consomment pour fumer que 740,000 pesant, et n'en consomment en poudre que 528,000. le gouvernement ne retire guère de la vente de tous les tabacs que 5,481,250 *liv.* Le tabac en poudre qui se consomme en Afrique et aux grandes Indes (150 quintaux environ) est au profit de la Reine qui, avec les retours en échange, en retire 450,000 *liv.*

Dans la province de Bahia on exploite les mines d'or de Jacobina et de Rio-das-Contas.

§ V. RIO JANEIRO.

Son gouvernement occupe presque en totalité la longue côte qui commence à la rivière Doce et finit à celle de Rio Grande de St. Pierre, et n'est borné dans l'intérieur des terres que par l'énorme chaîne de montagnes qui s'étend depuis Una jusqu'à Minas Geraes.

Population.

46,270 Blancs.——32,126 Indiens.——54,091 Nègres.

VILLES PRINCIPALES.

RIO JANEIRO. Capitale du Brésil et séjour du vice-roi. Le plan de cette ville a été fort bien tracé dans l'édition *in-4to.* des mémoires de Du Gai Trouin, qui, comme on le sait, se rendit maître de cette place en 1711 ; ses fortifications ont été fort augmentées depuis, mais elles ne l'ont pas rendue plus difficile à prendre, parce qu'elle peut être attaquée par d'autres côtés où la descente est très-praticable.

La plupart des maisons ont deux étages, bâties de pierres de taille ou de briques, couvertes d'une assez belle tuile et ornées d'un balcon entouré d'une jalousie.

Les rues sont larges, la plupart tirées au cordeau et terminées par un oratoire. L'hôtel des monnoies et le grand aquéduc qui conduit l'eau des hauteurs voisines sont les deux seuls édifices publics dignes d'attention.

Elle a un des plus beaux hâvres que l'on connoisse, étroit à son embouchure, il s'élargit insensiblement. Les vaisseaux de toute grandeur y entrent facilement, depuis 10 heures ou midi jusqu'au soir, poussés par un vent de mer régulier et modéré ; il est vaste, sûr, et commode, il a un fond excellent de vase, et partout cinq ou six brasses d'eau.

CABO-FRIO, Ville riche par son commerce de sel.

Ste. CATHERINE, île fort importante par sa position. Le printems y est continuel et le climat est très-pur partout, excepté dans le port où des

hauteurs interceptent la circulation de l'air et y entretiennent une humidité nuisible. Elle a un gouverneur particulier.

Commerce.

Rio Janeiro est le grand entrepôt des richesses qui coulent du Brésil en Portugal. C'est là où abordent les plus belles flottes destinées à l'approvisionnement de cette partie du nouveau monde. Il y reste tous les ans au moins 3,000,000 de *livres Tournois* pour les dépenses du gouvernement, et beaucoup plus, lorsque le ministère de Lisbonne juge convenable à sa politique d'y faire construire des vaisseaux de guerre.

Les cultures languirent long-tems dans cette vaste et belle province; elles acquièrent tous les jours de l'importance. Si le tabac n'y a pas beaucoup prospéré, il n'en a pas été de même de la canne à sucre, elle a considérablement multiplié, surtout dans les plaines de Guatacazés. Dès 1783 on y voyoit 12 plantations d'indigo qui en fournissoient d'excellent. Le caffé y réussit fort bien. Les districts du sud jusqu'à Rio Grande fournissent beaucoup de cuir, quelques farines et de bonnes viandes salées. Il existe dans les forêts 14 à 15 espèces de bois de teinture et 4 à 5 espèces de gommes.

A Ste. Catherine on a acquis la cochenille.

§ VI. St. PAUL.

Cette province est bornée au nord par la rivière de Sapucachis et par des montagnes; au sud par la rivière de Parnagua et par d'autres montagnes qui vont chercher les sources de l'Ygasset, à l'ouest par le Parana, par Rio

Grande et par la rivière des morts, et à l'est par la mer.

Population.

11,093 Blancs.——32,126 Indiens.——8,987 Nègres ou mulâtres.

VILLE PRINCIPALE.

ST. PAUL, la ville capitale est située à 13 lieues de l'océan sous un climat délicieux et au milieu d'une campagne également favorable aux productions des deux hémisphères.

COMMERCE.

Ce gouvernement n'envoie à l'Europe qu'un peu de coton et son commerce intérieur se réduit à fournir des farines et des salaisons à Rio Janeiro. Le lin et le chanvre y réussissent fort bien et il seroit facile d'y naturaliser la soie. On trouve d'abondantes mines de fer et d'étain entre les rivières Thecte et Mogyasset, dans la cordillière de Paranau, Piacaba à 4 lieues de Sorocoba. On exploite dans le gouvernement de St. Paul les mines d'or de Parnagua et de Tibogy.

§ VII. MINAS GERAES.

Ce gouvernement et les deux suivans s'étendent de l'est à l'ouest depuis le 319e degré de latitude occidentale jusqu'au 334e et occuppent dans le centre du Brésil le grand plateau d'où sortent toutes les rivières qui vont se jeter dans le Paraguay, dans l'Amazone et l'océan. C'est le terrein le plus élevé de l'Amérique Portugaise.

Population.

35,128 Blancs.——26,075 Indiens.——108,406 Esclaves.

VILLE PRINCIPALE.

VILLA RICA est la capitale de cet établissement.

COMMERCE.

C'est le plus important des trois gouvernemens des mines. Des montagnes, dont la direction est très-variée, le remplissent ainsi que les deux autres. On y trouve presque partout de l'or; delà vient qu'il est appelé le pays des mines. Dès 1577 les Paulistes découvrirent des mines d'or près de la montagne Gaguara. Les hauteurs de Jacobina dans le district de Rio-del-Welhas offrirent en 1588 de nouvelles mines. En 1603 le roi d'Espagne consentit à peine qu'on en exploitât quelques-unes. En 1699 quelques hommes entreprenans découvrirent de grands trésors dans la province de Minas-Geraës. Trois ans après la cour de Lisbonne forma les établissemens nécessaires pour les mettre à profit. Sabara, Rio-das-mortes, Paracatu, Cacabeira, Do-Carmo Rio-dal-Welhas, Rio-Doce, Ouro Prato sont les lieux de ce gouvernement où l'on a trouvé successivement de l'or et où l'on en ramasse encore aujourd'hui.

§ VIII. GOYAS,

ou Gozayes.

Sa situation géographique a été donnée ci-dessus.

Population.

[illegible]931 Blancs.——29,622 Indiens, et 34,104 Nègres.

Ville Principale.

Villa-Boa, est la capitale de cet établissement, elle n'a rien de remarquable.

Commerce.

Les mines de Goyas ne furent découvertes qu'en 1726. San-Felix, Meia-Ponta, o Fernando, Nocambo, Nativida sont les districts où elles sont situées.

§ IX. MATTO GROSSO.

C'est la partie la plus occidentale de la domination Portugaise. Elle est bornée par les Chiquites et par les Moxos peuples assujétis à l'Espagne par les travaux des jésuites.

Population.

2,035 Blancs.——4,335 Indiens.——7,351 Esclaves.

Villa-Bella n'est guère qu'une simple Bourgade.

Commerce.

L'an 1735 on découvrit des mines dans la province de Matto Grosso, à St. Vincent, à Chapada, à St. Anne, à Cuiada, à Araës.

Observations.

Il est à remarquer que dans cette partie du nouveau monde, l'extraction de l'or n'est ni dangereuse ni fort pénible. Quelquefois ce métal

se trouve à la superficie du sol ; et c'e[illegible] pur. Souvent on creuse jusqu'à 3 ou 4 [illegible] et rarement au-delà; une couche de terre sablonneuse, connue dans le pays sous le nom de *Saibro*, avertit alors communément les mineurs qu'il seroit inutile de fouiller à une plus grande profondeur, quoique en général les veines suivies et qui ont une direction constante soient les plus riches, on a cependant observé, que c'étoit les espaces dont la surface étoit la plus parsemée de crystaux qui donnoient une plus grande abondance d'or. Il existe en plus grosses parties sur les montagnes et les collines stériles ou pierreuses que dans les vallées ou sur les bords des rivières. Mais dans quelque endroit qu'on l'ait ramassé, il est au sortir de la mine de 23 ½ carats, à moins qu'il ne soit mêlé de souffre, d'argent, de fer ou de mercure, ce qui n'est commun qu'à Goyas et à Araës. Tout homme qui découvre une mine doit en avertir le gouvernement. La veine est-elle jugée de peu d'importance par les gens de l'art chargés de l'examiner, on l'abandonne toujours au public ; si elle est déclarée riche, le fisc s'en réserve une partie, le commandant en a une autre; la troisième est pour l'intendant, et l'on en assure deux à l'inventeur de la découverte, le reste est partagé à tous les mineurs du district, selon l'étendue de leurs facultés, arbitrée par le nombre de leurs esclaves. Les obligations des mineurs se réduisent à livrer au roi le cinquième de l'or que des opérations plus ou moins heureuses leur rendent. Ce quint fut autre fois considérable, et il passa 9,000,000 de *liv. Tour.* chaque année, depuis 1734 jusqu'en 1748. En 1781 on ne faisoit pas

monter à plus de 20 millions de *liv. Tour.* les métaux qui circuloient habituellement dans le Brésil. En 1752 et 1754 il n'y avoit dans le Portugal que 15 millions en monnoie d'argent mêlé d'alliage. Aujourd'hui, même après la visite des François, et l'établissement d'un papier monnoie, on peut estimer qu'il y a encore en circulation au-delà de 30,000,000 de *liv. Tour.* d'espèces courantes dans ce royaume.

PARAGRAPHE II.

Histoire Naturelle du Brésil.

§ 1. *Quadrupèdes.*

Tapiroussou (Tapiirecte P. M.). Sa grandeur et sa forme sont à peu près celles d'une vache; mais il n'a point de cornes, sa chair ressemble pour le goût à celle du bœuf. Les Brésiliens la boucanent.

Sco-assou (*Cuguacu-été P.*). Espèce de cerf appelé par Léry *Ane vache* est moins grand que celui d'Europe; son bois est plus court, et son poil est de la même longueur que celui de nos chèvres.

Ta-jassou. (*Tajacu. P. M.*) C'est le sanglier du pays, il a sur le dos une ouverture naturelle par laquelle il soufle et qui sert à la respiration, du reste il ressemble à ceux d'Europe, le cri qu'il jette par l'orifice qu'il a sur le dos est effroyable, nous dit un écrivain qui ne l'a certainement pas entendu.

Agouti (*Aguti ou Acuuti, P. M.*) Bête rousse de la grandeur d'un cochon d'un mois. Sa chair

est un fort bon aliment ; il y en a une autre espèce connue sous le nom de *Tapiti*.

Rats. Les bois sont remplis d'une sorte de rats de la grosseur d'un écureuil ; leur chair est fort délicate.

Pag (*le*) (*Paca P. M.*) Animal de la grosseur d'un chien médiocre. Sa chair a le goût de celle du veau.

Jacaré (*Cayman P. M.*) Petite espèce de *Caymans*. Les Brésiliens mangent avidement sa chair.

Tonou (*Teiuguacu ou Teju P. M.*). Lézard gris de 4 à 5 pieds. Léry, qui en avoit mangé, dit que bien cuit, il a la chair aussi tendre, aussi blanche, et d'aussi bon goût que le blanc d'un chapon. Il faut observer que les Brésiliens mangent non-seulement diverses sortes de lézards et de serpens, mais de gros crapauds boucanés avec la peau et les intestins.

§ 2. *Oiseaux Domestiques.*

Poules d'Inde. Les Brésiliens les nourissoient autrefois plutôt pour en prendre les plumes, que pour les manger, ils reprochoient aux Européens comme un excès de gourmandise d'en manger les œufs.

Cannes-d'Inde. Les Brésiliens n'en mangeoient pas, par la raison que cet animal marchant avec beaucoup de lenteur, ils craignoient qu'un aliment de cette nature ne les rendît pesans à la course.

Ils rejetoient par le même motif la chair de toutes les bêtes dont la marche est lente, et même certains poissons tels que la raie qui nage moins légèrement que les autres poissons.

§ 3. *Oiseaux Sauvages.*

Jacoutins, Jacoupens, Jacouanassous (*Jacupema P. M.*) ces trois oiseaux, sont trois sortes de faisans qui ont tous le plumage noir et gris, et qui ne diffèrent qu'en grosseur. Les Brésiliens assurent que le monde entier n'a rien de plus délicat.

C'est à leur goût que Lery croit les avoir reconnus pour des faisans.

Mutons, (*Mutu, P. ou Mitu M.*) oiseaux d'une excellente qualité, mais plus rares que les trois autres ci-dessus.

Macaeouas, Inanbou-Onassous (*Iambou P. M.*) ce sont deux espèces de perdrix de la grosseur de nos oies.

Mangouris, Pegassous, Pecacaous (*Picacuroba, Picuipinima P. M.*). ces trois oiseaux peuvent être encore regardés comme trois espèces de perdrix, ils diffèrent en grosseur. Les premiers ont la grosseur des perdrix communes, les seconds celle du ramier et les troisièmes celle de la tourterelle.

Observations.

Les poules européennes s'accordent fort bien de la température du Brésil. Cependant en devenant plus grandes qu'en Europe, elles perdent quelque chose de leur goût; au contraire les canards et les oies en acquièrent un plus fin.

§ IV. *Poissons.*

Manalée, ou le Lamantin, il est d'une bonté singulière au Brésil.

Raies, celles du fleuve *Juneiro* et de la *mere-*

vescona nommées *inevouca* par *theret* sont beaucoup plus grandes que les nôtres; la chair du corps et les intestins même n'en sont pas moins bons.

Acarapes (*L'*) (*Acarpeba P.*) est un grand poisson plat dont la chair est d'une bonté que Lery traite de merveilleuse.

Beyupira (*La*) (*Ceixupira P. M.*). on compare ce poisson à l'esturgeon et il est fort estimé des Brésiliens. Il est gras, nous dit-on, toute l'année et toujours de bon goût.

Baopcs. les Portugais lui ont donné ce nom par ce que ses yeux ressemblent à celui du bœuf, il n'est pas fort différent du *thon* par la forme ni par la grandeur, mais il n'a pas le même goût et il est encore beaucoup plus gras. On tire de sa graisse une sorte d'huile ou de beurre.

Camarupi (*Le*) (*Camaripaguaçu P. M.*) on vante beaucoup la bonté de ce poisson, dont tout le corps est parsemé d'épines. Il est si gros que deux hommes suffisent à peine pour le lever.

Piraëmbu (*Le*) (*Piraumbu P. M.*). est peu différent du *ronfleur* et jette comme lui une espèce de ronflement, mais il est de meilleur goût, il a dans la gueule deux pierres qui lui servent à briser les coquillages dont il se nourrit.

Amayaen, (*L'*) espèce de grenouille marine, est un poisson court de couleurs variées. Sa chair est fort bonne, mais c'est après avoir été soigneusement dépouillée de la peau sous laquelle il cache une sorte de venin. Il y a une autre espèce d'*Amayaen*, armée de pointes et beaucoup plus venimeuse que la

première ; on la mange aussi. Enfin, il y en a une troisième espèce, que les Brésiliens appellent *Itaëca*, de forme triangulaire ; elle a du venin non-seulement dans la peau, mais encore dans le foie et les intestins, ce qui ne la rend pas dangereuse lorsqu'on en a retranché toutes ces parties.

Nota.—On assure que tout le poisson des côtes du Brésil est si sain, qu'on le fait prendre en remède aux fiévreux, ou du moins qu'il ne leur est jamais nuisible. Il faut excepter les requins dont le nombre est infini dans cette mer et qui entrent même dans les rivières.

Les côtes du Brésil abondent aussi en coquillages parmi lesquels on estime l'*Apula*. Parmi les écrevisses on distingue surtout l'*Ura* dont les Portugais et les Nègres font leur nourriture ordinaire. La chair en est de bon goût et fort saine, si l'on boit de l'eau fraîche après en avoir mangé.

§ V. *Plantes dont on se nourrit.*

Mangaba, (le) (*Mangaïba, P. M.*) très-grand arbre, qui ne se trouve guères qu'aux environs de la baie de *Todos Santos*. Il porte des fruits deux fois l'année d'abord en boutons qui se mangent comme un fruit. Le fruit qui succède renferme quelques noyaux ou pepins, qui se mangent avec l'écorce. Outre qu'il a un goût charmant, il est si sain qu'on ne craint jamais d'en manger trop Il tombe avant sa maturité, ce qui oblige de le garder assez long-temps pour lui laisser le temps de s'adoucir.

Les Brésiliens en font une sorte de vin,

Des feuilles et des fruits, avant qu'ils soient mûrs, on tire une espèce de lait amer et visqueux.

Murucugé (le) (*Murucuja, P. M.*) ressemble aux poiriers sauvages. Le fruit se cueille verd ; mais en mûrissant, il devient du meilleur goût et facile à digérer. Le tronc du Murucugé donne par incision une liqueur lactée, qui venant à se coaguler tient lieu de cire pour les tablettes.

Araca, (*Araca-iba, P. M.*) espèce de poiriers qui porte des fruits en abondance dans toutes les saisons de l'année. On en distingue de plusieurs sortes dont les fruits sont rouges, verds ou jaunes, mais tous extrêmement agréables.

Ombu, (l') (*Umbu, P. M.*) arbre épais, mais fort bas, porte un fruit rond et jaunâtre, qui ressemble beaucoup à nos prunes blanches. Il est si nuisible aux dents, que les sauvages qui en mangent les perdent presque toutes: Les racines de l'Ombu sont douces, fort saines, et très-rafraîchissantes.

Jacapuia. (le). (*Jaçapucio, P. M.*) on assure que le fruit de cet arbre, mangé cru avec un peu d'excès, cause une dépilation dans toutes les parties du corps, et que rôti il n'est jamais nuisible.

Araticu, (l') (*P. M.*) porte un fruit d'un goût et d'une odeur également agréable, dont la grosseur n'excède point celle d'une noix. On en distingue de plusieurs espèces, entre lesquelles celle qui se nomme *Araticupanavia* donne un fruit d'une qualité si froide que l'excès en fait un venin.

Pequea. (le) (*Pekia, P.*) Il y en a de deux

espèces, l'une dont le fruit ressemble à l'orange et contient une liqueur miellée, dont la douceur le dispute au sucre. Elle est mêlée de quelques pepins. Le second Pequea, que les Portugais appellent *Setis*, passe pour le plus dur des bois du Brésil ; on le croit incorruptible.

Gabueriba (le) (*Cabureiba, P. M.*) est un grand arbre assez commun dans l'ancienne capitainerie de St. Vincent, et très-rare ailleurs. Il distille d'excellent baume.

Pins. Dans les parties intérieures du Bresil, au-delà de St. Vincent et vers le Paraguay, on rencontre des forêts entières de Pins qui portent des fruits semblables à ceux de l'Europe, mais plus ronds, plus gros, et d'un usage plus sain.

OBSERVATIONS.

Il n'y a point de pays où les différentes espèces de racines comestibles et de légumes soient en plus grand nombre. Les fèves y sont plus saines qu'en Portugal. En un mot, toutes les plantes transportées du Portugal au Brésil y ont fort bien réussi. Il y croît une espèce particulière de *Manioc* qui s'y nomme *Aypi* et qui peut se manger crue sans danger. Les Brésiliens font de la racine du Manioc deux sortes d'alimens ; l'un dur et fort cuit qu'ils nomment *Ouïenta* ; l'autre plus mou, c'est-à-dire moins cuit, qu'ils appellent *Onipou*. Nous finirons par dire que l'on peut regarder le Brésil comme la véritable patrie de l'ananas. Cette plante y est si abondante, que les Sauvages en engraissent leurs porcs. On en remarque trois propriétés. 1°. L'écorce du fruit y est si dure qu'elle émousse la pointe du fer ; 2°. le jus, ou

le suc, est un savon admirable pour faire disparoître les taches des habits; 5°. l'ananas du Brésil est un préservatif et un remède (nous assure-t-on) pour le mal de mer.

Clusius compte jusqu'à douze espèces de poivre brésilien, et Lery remarque qu'en général " comme le Brésil n'a point d'animaux qui " soient tout à fait semblables à ceux de l'Eu- " rope, il n'a pas d'arbres, de plantes, ni de " fruits qui ne diffèrent des nôtres; à l'excep- " tion néanmoins du pourpier, du basilic et de " la fougère, qui y croissent en quelques en- " droits avec les mêmes propriétés, et y con- " servent la même forme."

§ VI. *Plantes médicinales.*

Capaya, (le) (*Capaiba*, *P. M.*) semblable au figuier pour la forme, mais plus haut, plus droit, plus épais, contient une singulière quantité d'huile aussi claire que celle d'olive, et ne demande qu'une légère incision pour en répandre beaucoup. Elle sert non-seulement, nous dit-on, à guérir les plaies, mais à faire disparoître jusqu'aux cicatrices.

Ambayba (l') (*P. M.*) ressemble aussi au figuier. On assure que la pellicule intérieure de son écorce, appliquée sur les blessures, les guérit aussi promptement que le meilleur baume. Ses feuilles sont si dures qu'on les fait servir à polir diverses sortes de bois.

Ambaygtinga, (l') (*P. M.*) arbre de la même espèce que le précédent, qui se trouve dans les forêts de pins. Il porte au sommet une sorte de petites vessies qui venant à crever, distillent goutte-à goutte une admirable liqueur. Elle sert à tous les usages du baume, surtout à con-

solider les blessures, à chasser les humeurs froides, à guérir les maux d'estomac. Pour ce dernier usage, on le prend avec un peu de vin.

Ighucamici (l') croît en abondance dans les environs de St. Vincent. Il porte un fruit semblable au coing, mais rempli de grains. C'est un puissant remède contre la dyssenterie.

Ipciega (l') (*Picicariba, P. M.*) produit une sorte de mastic d'excellente odeur. De son écorce broyée il sort une liqueur blanche qui se condence en forme d'encens, dont elle tient lieu, et qui s'applique utilement sur les parties affectées d'humeurs froides.

Carupirayba (le) (*Cururu-ape, P. M.*) est un arbre dont les feuilles ressemblent à celles du pêcher, et rendent une liqueur blanchâtre, qui est un remède admirable pour les blessures et les pustules.

Jaburandiba, (le) (*Jaborandi, P. M.*) que les Brésiliens nomment aussi *Bételé*, aime les rives des fleuves, ses feuilles sont un spécifique contre toutes les maladies du foie.

Une autre espèce de Bételé, à feuilles rondes, et moins grande que la première, a la même vertu dans ses racines, qui ont la causticité du gingembre, appliquées sur les gencives, elles dissipent tous les maux intérieurs de cette partie.

Anda. (l') (*P. M.*) Les Américains tirent des feuilles de ce grand arbre une huile dont ils se frottent le corps. L'eau, dans laquelle on laisse quelques jours son écorce, acquiert la vertu d'assoupir toutes sortes d'animaux.

Ajuratibira (l') n'est qu'un arbrisseau, mais il porte un fruit rouge dont les Brésiliens font

une huile de même couleur, qui sert aussi à leurs onctions.

Janipaba, (le) (*P. M.*) un des plus beaux arbres du Brésil. La verdure en est admirable; elle se renouvelle tous les trois mois; ses fruits ont la forme de l'orange, le goût du coing, et passent pour excellens contre la dyssenterie.

Cayapia (le) (*Caapeba, P. M.*) est une herbe qui a une vertu presqu'unique contre toutes sortes de venins, surtout celui des serpens, aussi l'a-t-on appelée *herbe aux serpens*. C'est à la racine, ou plutôt à un nœud qui la divise qu'on attribue cette qualité. On broie ce nœud qu'on avale dans de l'eau. Il est spécifique aussi pour la blessure de flèches empoisonnées.

Gobaura. (le) L'herbe de ce nom ne demande que d'être réduite en cendres et jetée sur les blessures les plus invétérées, pour en chasser la pourriture et faire croître une nouvelle peau.

Guaraquima (le) ressemble au myrte de Portugal. Outre plusieurs vertus, il a aussi celle de chasser les vers du corps, sans autre préparation que de choisir les meilleures feuilles pour les avaler.

Timbo. (le) (*P.M.*) Son écorce est un poison mortel. Les Américains l'emploient à la pêche. Ils ne font que la jeter dans l'eau où son venin se répand de toutes parts et fait bientôt mourir les poissons. Il faut supposer que les poissons tués ainsi, peuvent se manger impunément.

Tyroqui, (le) (*Tiroqui*, ou *Tareroqui*) est une plante qui a les feuilles du sain-foin, et la racine divisée en plusieurs robes avec des ra-

meaux tendres. Elle croît partout en abondance. Sa principale vertu est contre la dyssenterie. Les Brésiliens se font souffler la fumée de cette herbe dans toutes leurs maladies. On la regarde aussi comme un excellent remède contre les vers, mal commun de cette région.

PARAGRAPHE III.

MINES DE DIAMANS.

§ I. *Régions principales où sont situées les mines de diamans.*

La province du Brésil qui produit le plus particulièrement les diamans est située au-dedans des terres, entre les 16e et 22e ½ degrés de latitude méridionale. Son contour est de presque 670 lieues, elle confine à l'est avec la province de Rio-Janeiro, au sud avec les *Sertoens*, ou l'intérieur maritime de la baie de Tous Les Saints, et avec une partie de celle des mines de Goyares ; à l'ouest enfin, avec l'autre partie de celle-ci et des déserts et forêts habitées par les sauvages qui s'étendent jusqu'aux frontières du Paraguay. Cette province est divisée en quatre *comarcas* ou districts, qui, en suivant du sud au nord sont, celui du *Santo Joano del Rei*, de *Villa Rica*, de *Sabara*, et de *Sero Dosrio*, ou *montagne froide*, appelée dans la langue des sauvages *y ritauray*. C'est de ce dernier district qu'on tire les diamans.

Toute la province est très-riche en mines de fer, d'antimoine, de zinc, d'étaim, d'argent et d'or.

Il y a aussi d'autres régions du Brésil qui produisent des diamans, comme le *cuiaba* et les campagnes de *Guara Puara* dans la province de St. Paul, mais ils ne sont pas exploités.

Nota. Les meilleures mines de diamans et les plus riches sont dans les royaumes de Golconde, de Visapour, et de Bengale, sur les bords du Gange, et dans l'île de Borneo.

§ II. *Découverte des mines de diamans.*

Ce furent les Paulistes et les habitans de l'ancienne capitainerie de St. Vincent, qui découvrirent les mines et peuplèrent en grande partie toute cette riche province ainsi que celle de *Mato Grosso*, de *Guiaba*, de *Goyares*, et du *Rio Grande* de *San Pedro* dont nous avons déjà parlé. Ce fut *Antonio Soary*, Pauliste qui donna son nom à une de ces montagnes, qui le premier découvrit et visita le *Serio Dosrio*. On n'exploitoit que de l'or, quand enfin on reconnut des diamans dans le *Riacho Fundo*, d'où l'on en tira au commencement; et après, dans *Rio de Peire*. On en retira aussi un grand nombre de la *Giguignogna*, rivière très-riche. Enfin, à la fin de 1780, et au commencement de 1781, une horde de près de trois mille contrebandiers, appelés *grimpeiros*, découvrit des diamans et en tira une immensité de la *terra de Santo Antonio*; mais elle fut forcée de l'abandonner à la ferme royale qui s'en empara. Ce fut alors que se confirmèrent les soupçons que les montagnes étoient la vraie matrice des diamans; mais comme le travail des lits des rivières et de leurs bords est moins long, se fait plus en grand, et que d'ailleurs les diamans y

sont plus gros, la ferme abandonna les montagnes, et fit de grands établissemens dans la rivière de *Toncambiinen* qui baigne les vallons de cette chaîne qui a de longueur près de 90 lieues. On reconnut, par des recherches et des excavations, que toute la couche de terre placée sous la couche végétale contenoit plus ou moins de diamans disséminés, attachés à une gangue plus ou moins ferrugineuse et compacte, mais jamais en filons ou dans les parois des géodes.

§ III. *Forme et exploitation des diamans.*

La figure des diamans du Brésil varie : quelques-uns sont octaédres, formés par la réunion de deux pyramides tétraédres ; c'est le *adamas octaedrus turbinatus de Wallerius.* C'est le diamant octaédre de *Romé de Lille.* Ceux-ci se trouvent presque toujours dans la croûte des montagnes ; d'autres sont presque ronds, ou, par une cristallisation propre, ou par le roulement ; ils ressemblent à ceux de l'Orient que les Portugais et les peuples de l'Orient appellent *reboludos,* c'est-à-dire roulés ; d'autres enfin sont oblongs, et paroissent à M. d'Andrada (l'auteur du mémoire d'où ceci est tiré) être le *adamas hexaedrus tabellatus* de Wallerius. Ces deux derniers se trouvent ordinairement dans les lits des rivières et les atterrissemens qui accompagnent leurs bords.

Ils se trouvent aussi, comme on l'a dit ci-dessus, dans la croûte des montagnes ; ces atterrissemens sont formés d'une couche de sablon ferrugineux avec des cailloux roulés, formant un pouding ochracé dû à la décomposition de l'é-

meril et du fer limoneux. On l'appelle *cascalho* et les couches *taboleiros*. Ces taboleiros ont des noms différens selon leur situation et leur nature. Quand la couche est horizontale et dans le plan du lit de la rivière, elle est proprement un *taboleiro*, mais si elle s'élève en coteaux, on l'appelle *gopiara* ; enfin si le pouding contient beaucoup d'émeril, on le nomme alors *tabanhua couga* en Brésilien, c'est-à-dire pierre noire ou pierre de fer. Dans quelques endroits le *cascalho* est à nu ; en d'autres, il est recouvert par une espèce de terre végétale limoneuse (*humus damascena Linn.*) ou par du sable rougeâtre gras qui contient quelquefois des cailloux roulés, et cela arrive dans les bras des montagnes ou aux bords des grands torrens ; ce sablon est appelé pisarra. Le banc de la couche inférieure au *cascalho* est le *schiste* un peu arénacé ou de mine de fer limoneuse en pierre. C'est aussi dans les cascalho qu'on trouve l'or en paillettes et en pyrites.

L'exploitation se fait en changeant le lit des ruisseaux, pour qu'on puisse laver les graviers et choisir les diamans, ou en cassant et brisant avec de grands marteaux le *cascalho* qu'on lave dans les *canots* ou lavoirs. Ce lavage diffère de celui de l'or, parce qu'il faut peu d'eau très-claire, et peu de cascalho à la fois. Ces proportions sont précisément le contraire de celle du lavage de l'or. Ce sont des esclaves noirs qui y sont employés, ils sont tous nus avec un simple tablier pour qu'ils ne puissent cacher les diamans : mais malgré tant de précautions, et toute la vigilance des nombreux inspecteurs ; ils trouvent encore les moyens de les cacher pour les vendre à très-bas prix aux contrebandiers, en échange de rhum et de tabac.

§ IV. *Valeur des Diamans.*

La plus estimée de toutes les topazes après l'orientale est celle du Brésil. Elle est d'un beau jaune oranger et prend un très-beau poli. La belle topaze du Brésil peut s'évaluer, quand elle est parfaite, à six livres tournois le karat et en augmentant suivant son poids, ayant égard à la règle suivante, prescrite pour l'évaluation de la topaze orientale. Lorsque la topaze orientale est parfaite, on la peut estimer (dit M. Du Tens) à raison de 16 livres tournois le premier karat ; et pour savoir le prix de celle de 2, 3, ou 4 karats, il faut multiplier l'un par l'autre, et multiplier le produit par 16 liv. et ainsi de celle d'un grand poids. En sorte qu'une topaze orientale et parfaite (en raison de 16 liv. le premier karat,) pesant 16 grains ou 4 karats, sera estimée 256 liv. tandis qu'une topaze du Brésil du même poids de 4 karats ne vaudra que 96 liv. Il y a aussi au Brésil des topazes d'une espèce particulière dont la teinte est peu constante et des plus singulières, cette topaze étant exposée dans un petit creuset rempli de cendres sur un feu gradué, mais jusqu'à faire rougir le creuset, perd sa couleur jaune orangée et y acquiert celle du véritable *rubis balais* dont le jour est souvent des plus agréables. Cette topaze du Brésil est quelquefois aussi d'une couleur foncée et enfumée et d'un jaune sale, on n'en faisoit aucun cas avant que le hasard eût présenté cette connoissance à quelques joailliers. Ils en ont fait un mystère jusqu'au moment où M. Dumelle, orfèvre et metteur en œuvre, en a communiqué le secret à l'académie des sciences de Paris par l'entremise de M.

Guettard. (*Voyez Journal Econ. Octob.* 1751. On prétend même que tous les rubis qui viennen actuellement du Brésil sont des topazes préparées selon la manière ci-dessus.

La belle cristallisation du rubis oriental est octaèdre comme celle du diamant. Les rubis du Brésil cristallisent en prismes à plusieurs pans inégaux et cannelés, et se terminent en pyramides, on en voit aussi d'arrondis, mais qui cnt été roulés par les eaux, on croit que cette pierre tire sa couleur rouge du fer. L'île de Ceylan fournit les rubis les plus estimés, on les préfère même à ceux du Pegu. Le *rubicelle* ou petit rubis que l'on trouve communément au Brésil, est d'un rouge pâle tirant sur le jaune. C'est le rubis le moins recherché et le moins cher, il est cependant susceptible du plus beau poli; on tâche de faire passer les plus beaux pour des *rubis balais*. On peut évaluer les rubis balais d'un karat à 30 liv. tourn.; celui de 2 à 60 liv.; celui de 3 à 90 liv.; celui de 4 à 120 liv.

Les mines de diamans du Brésil fournissent aussi des émeraudes. Elles se trouvent en prismes oblongs de 6, 8, 9, et 12 pans inégaux striés, terminés par une pyramide obtuse; elles sont d'un vert foncé, d'une très-belle eau, avec une teinte rembrunie; une belle émeraude du poids d'un karat et demi peut valoir cinq louis; celle de deux karats, 10 louis; au-delà de ce poids, la valeur de l'émeraude n'augmente point dans la proportion de sa grandeur: si l'on en trouvoit de grandes et de parfaites, elles seroient d'une estimation arbitraire.

Le Brésil fournit deux sortes de crysolites, l'une dont la couleur est à peu près semblable à

celle du Péridot oriental, excepté que sa couleur reste mêlée de jaune et un peu plus foncée. Cette pierre étant moins dure, prend aussi un poli moins vif. L'autre espèce de crysolite du Brésil est d'une couleur de paille, chargée d'une belle teinte de vert, de l'effet le plus agréable. Cette crysolite est fort dure et susceptible d'un beau poli. On peut évaluer les belles crysolites du Brésil, d'un vert de pomme ou d'un jaune de paille, avec une légère teinte de vert, à un louis le karat; 2 louis celle de 2 karats; 3 louis celles qui pèsent 3 kar. Comptant ainsi leur valeur en louis par le nombre de karats qu'elles pèsent. Les mines de diamans ont rapporté plus ou moins à la couronne. Vers le milieu du siècle dernier, il se répandit une si grande quantité de diamans du Brésil en Europe, qu'ils déprécièrent les diamans en général, au point que les joailliers de Londres refusoient d'en acheter à quelque prix que ce fût; et l'auteur du traité des diamans semble avoir voulu révoquer en doute (Voy. Traité des diam. édit. 1753.) l'existence des mines de diamans du Brésil, et croire que les diamans que les Portugais répandoient avec profusion dans les marchés de l'Europe ne venoient point de leurs colonies d'Amérique, mais de celles de l'Asie. On peut estimer, d'après ce qui suit, ce que les diamans du Brésil ont rapporté au gouvernement portugais pendant plusieurs années. Lors du fameux tremblement de terre de Lisbonne, des négocians anglois avoient passé un contrat avec les Portugais qui avoient la ferme des diamans du Brésil, et leur donnoient environ 120,000 liv. sterl. Voici quelles étoient les principales conditions de ce contrat, telles qu'un

Anglois qui l'avoit signé me les a rapportées : les fermiers portugais devoient assurer aux sous-fermiers anglois la vente exclusive des diamans. Ceux-ci s'engageoient de prendre 40,000 kar. de diamans bruts qu'ils payoient en raison d'environ 60 liv. tourn. le karat. Voici à présent comment se faisoit l'achat des diamans. Lorsque les caisses qui les contenoient arrivoient du Brésil, elles n'étoient ouvertes qu'en présence des sous-fermiers anglois. Quant au choix des diamans, il se faisoit de la manière suivante. Lorsque les caisses étoient ouvertes, on étaloit les diamans sur une grande table, les sous-fermiers avoient un expert qui prenoit les diamans qu'il croyoit de plus de valeur. Ceux qui pesoient plus de 20 karats étoient seulement exceptés, et ils appartenoient à la couronne. Les sous-fermiers qui succédèrent à ceux dont je parle, ne donnèrent plus que 50 liv. tourn. du karat. Depuis les diamans du Brésil ont été mis en régie royale. Sans pouvoir dire exactement ce qu'ils rapportent aujourd'hui, on est cependant porté à croire qu'année commune, la couronne en retire tout au plus 2,000,000 liv. tourn*.

* En supposant le diamant du roi de Portugal du poids de onze onces cinq gros 24 karats, et d'une eau parfaite, il seroit estimé 224,000,000 louis d'or ; mais il est très-défectueux et d'une eau jaunâtre.

FIN.

De l'imprimerie de R. Juigné, 17, Margaret-street, Cavendish-square.

